

Direction des bibliothèques

AVIS

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

**Vertueuse, mondaine et intellectuelle :
la féminité selon Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini ou
une perspective sur le genre à Venise au XVIII^e siècle**

par

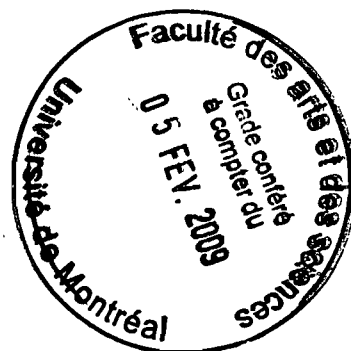
Véronique Church-Duplessis

Département d'histoire

Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
maître ès arts en histoire

Août 2008



© Véronique Church-Duplessis, 2008

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Vertueuse, mondaine et intellectuelle :
la féminité selon Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini ou
une perspective sur le genre à Venise au XVIII^e siècle

présenté par :

Véronique Church-Duplessis

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Denyse Baillargeon, présidente-rapporteuse

Susan Dalton, directrice de recherche

Dominique Deslandres, membre du jury

Mémoire accepté le 16 DEC. 2008

RÉSUMÉ

L'étude des écrits et de l'expérience personnelle de Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791) nous offre une opportunité unique de mettre en lumière comment une femme de l'élite vénitienne de la fin du XVIII^e siècle a pu concevoir le genre. En analysant les propos de l'auteure, nous constatons que les cadres dans lesquels les Vénitiennes évoluent sont flexibles et que leurs possibilités dépassent celles des occupations strictement domestiques. De plus, ils permettent de voir que les femmes ont pu récupérer certains idéaux et certaines valeurs des Lumières de façon à justifier leurs ambitions personnelles. Ainsi, en adoptant et adaptant quelques principes éclairés – soit la vertu, la sociabilité et l'ordre – Wynne est en mesure d'élaborer sa propre vision de la féminité. La femme de l'élite telle que conçue par celle-ci est une femme activement engagée dans les pratiques de sociabilité et qui est en mesure de s'adonner à des activités intellectuelles telle l'écriture sans trop encourir de critiques à condition toutefois qu'elle respecte certaines limites. Wynne se prononce aussi sur le rôle domestique de la femme, et si elle adhère à l'idée voulant qu'il s'agisse de la destinée naturelle de la femme, elle soutient cependant que celle-ci doit être en mesure d'y trouver les conditions de son épanouissement personnel. Toutefois, considérant le milieu dans lequel ses contemporaines de la société civilisée évoluent, Wynne prétend que les femmes de l'élite peuvent difficilement s'accomplir au moyen de leurs seules occupations domestiques. Il en résulte que la femme selon Wynne est une entité riche et complexe qui peut intervenir dans les domaines intellectuels et qui participe à la sociabilité caractéristique du Siècle des Lumières.

Mots-clés : histoire, Europe, Venise, XVIII^e siècle, Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791), femmes, genre, littérature, sociabilité.

ABSTRACT

By studying the life and works of Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791), we are given a unique opportunity to uncover how a Venetian elite woman conceptualized gender. While analyzing the authors' discourse we note that 18th-century Venetian women were able to assume social roles extending beyond the strictly domestic. Moreover, this study enables us to observe that women did adopt and adapt some of the Enlightenment's ideals in order to validate their own ambitions. Wynne, by appropriating enlightened principles such as virtue, sociability, and order, was able to construct her own definition of femininity. An elite woman, as conceived by the author, is actively involved in sociability practices and able to engage in intellectual pursuits without incurring significant criticism as long as she abides by a few limitations. Wynne was also concerned with the domestic role traditionally prescribed to women; while she agreed while she agreed that it is women's natural destiny, she nevertheless argued that this role must enable them to attain self-fulfillment. However, considering the circumstances in which her female contemporaries existed, Wynne also believed that women are mostly unable to feel gratified solely by the means of their domestic occupations. As a result, women are, according to Wynne, complex beings that can intervene both in intellectual spheres and in Enlightenment distinctive sociability practices.

Keywords : history, Europe, Venice, 18th century, Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791), women, gender, literature, sociability.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	VIII
INTRODUCTION.....	1
HISTORIOGRAPHIE ET PROBLÉMATIQUE	1
MÉTHODOLOGIE	10
CHAPITRE I : LA FEMME DE VERTU	15
LA DÉFINITION DE LA VERTU DANS LES PREMIÈRES ŒUVRES.....	17
<i>DE L'IMPORTANCE DE L'UTILITÉ</i>	17
<i>DE LA VERTU NATURELLE</i>	25
LA VERTU DANS <i>LES MORLAQUES</i>	33
<i>L'ÉTAT DE NATURE IDÉALISÉ</i>	39
<i>LA VERTU FÉMININE</i>	45
<i>LA FEMME ESTIMABLE</i>	51
<i>LA FEMME ÉPANOUIE</i>	55
CONCLUSION	60
CHAPITRE II : LA FEMME DU MONDE	62
PLAIRE	64
<i>LA BELLE FEMME</i>	65
<i>LA FEMME AIMABLE</i>	70
<i>PARAÎTRE</i>	77
S'INSTRUIRE	81
SE DIVERTIR.....	87
<i>LA SOCIABILITÉ ET L'AMITIÉ</i>	88
<i>LES PRATIQUES DE SOCIABILITÉ NUISIBLES</i>	92
CONCLUSION	94
CHAPITRE III : LA FEMME D'ESPRIT	97
LE LIBERTINAGE PERMIS	100
<i>LES FEMMES ET LES LETTRES</i>	104
L'EXCEPTIONNALITÉ.....	115
DES <i>FEMMES D'EXCEPTION?</i>	122
CONCLUSION	126
CONCLUSION.....	128

BIBLIOGRAPHIE.....	138
ANNEXE 1 : ESQUISSE BIOGRAPHIQUE DE GIUSTINIANA WYNNE.....	X
ANNEXE 2 : L'ŒUVRE LITTÉRAIRE	XIX
<i>DU SÉJOUR DES COMTES DU NORD</i>	<i>XIX</i>
<i>PIÈCES MORALES & SENTIMENTALES.....</i>	<i>XXIII</i>
<i>ALTICCHIERO.....</i>	<i>XXV</i>
<i>A ANDREA MEMMO.....</i>	<i>XXVII</i>
<i>LES MORLAQUES</i>	<i>XXVIII</i>
<i>LES ŒUVRES NON PUBLIÉES.....</i>	<i>XXXIII</i>
<i>LA COLLECTION DES ŒUVRES DE MADAME DE ROSENBERG</i>	<i>XXXVI</i>
ANNEXE 3 : BIOGRAPHIES DES SALONNIÈRES, FEMMES DE LETTRES ET SCIENTIFIQUES CITÉES.....	XXXIX
ANNEXE 4 : BIOGRAPHIE DES LITTÉRAIRES ITALIENS CITÉS	XLIX
ANNEXE 5 : LA DALMATIE.....	LIII
ANNEXE 6 : LE TERRITOIRE DE VENISE 1796-1815	X

*Pourquoi s'écrier tant contre le goût des femmes
pour les Romans? Elles savent enfin qu'elles
lisent des Romans : & vous autres messieurs ne
lisez, & ne faites le plus souvent, que des
romans, en croyant faire ou lire de l'histoire.*

Giustiniana Wynne, 1787

REMERCIEMENTS

Voici enfin le moment arrivé où je puis remercier toutes les personnes qui ont contribué de près ou de loin à la réalisation de mon mémoire. Je tiens d'abord et surtout à remercier mon incomparable directrice de recherche Susan Dalton qui m'a accompagnée sans relâche tout au long de cette aventure. Merci à la fois pour les judicieux conseils d'historienne, merci pour m'avoir transmis ta passion, merci pour le dévouement, merci d'avoir cru en moi et de m'avoir encouragée en période de doutes. Merci pour les contrats de recherche qui m'ont permis de me familiariser avec les bibliothèques et archives italiennes où l'on s'essouffle à remplir tous les *moduli* et qui m'ont aussi permis de voir un bel exemple de collaboration académique. Merci donc au groupe de recherche *Interacting with Print*.

Merci aux *Redstockings*. Nos discussions, bien que pas toujours pertinentes, ont toujours été inspirantes. Je tiens donc à remercier ces jeunes femmes, Margaret Carlyle, Cheryl Smeall, Marie-Ève Beausoleil et Ève-Marie Lampron, qui seront des historiennes exceptionnelles. Merci pour cette belle solidarité qui m'a permis de voir que le milieu académique peut être accueillant. Un merci tout particulier à mes deux anagrammes préférées, Ève-Marie et Marie-Ève, pour leurs judicieux conseils quant à ce mémoire, pour leurs idées intéressantes évoquées lors de conversations ainsi que pour l'intérêt qu'elles portent à l'ensemble de l'œuvre et de ma personne. Au plaisir de poursuivre cette stimulante collaboration au cours des prochaines années.

Merci à Nicolas Déplanche et Étienne DeSève qui m'ont accompagnée lors de cette aventure. Merci surtout à Nicolas de m'avoir encouragée, aidée et inspirée dans les demandes d'admission au doctorat. Nos séances d'étude pour le GRE auront toujours été un mélange de supplice et d'agrément. Merci aussi aux amis de bibliothèques parce que la solitude du chercheur n'est pas inévitable. À ce sujet, merci à Pistache le chat qui s'est allègrement pavané sur mon bureau de travail et qui a développé une affection toute particulière pour les documents dont j'avais besoin. Sa compagnie a toujours été appréciée.

Merci aussi à la maîtresse compagne de Pistache, Valérie Shaffer mon extraordinaire coloc. Merci pour cette merveilleuse année à cohabiter avec toi. Merci d'ailleurs à Philippe Poliquin, mon autre coloc, avec qui j'ai pu m'obstiner à souhait sur des futilités et qui a vandalisé avec humour mes affiches d'automotivation pour inscrire que je remettrais mon mémoire le 32 août. Merci à vous deux de m'avoir écoutée et de m'avoir aidée à soulager mes angoisses.

Merci encore à Odile Brunelle-Beauchemin et à Jacob Taylor pour leurs compétences linguistiques. Merci au CRSH qui m'a permis à la fois de me concentrer sur mes recherches et de garder un esprit relativement sain en ayant une vie sociale décente. Un immense merci à Mélissa Duguay, Catherine Racicot et, encore une fois, Valérie Shaffer pour votre disponibilité, pour votre dévouement, pour votre confiance et pour votre amour. Vous êtes toutes des femmes extraordinaires et des amies inestimables ! Je reviendrai vous voir le plus souvent possible et j'attendrai vos visites avec impatience.

Merci au département d'histoire de l'Université de Montréal pour les ressources mises à la disposition des étudiants. En espérant que la situation du financement de l'éducation s'améliore avec un réinvestissement massif des gouvernements et non aux dépens des étudiants déjà suffisamment sollicités. Un merci tout particulier à la très compétente Lorraine Cyr toujours disponible et efficace : vous êtes une perle. Merci aux membres du jury mesdames Baillargeon et Deslandres pour vos judicieux commentaires. Merci à l'AEDDHUM et aux *Cahiers d'histoire* qui font survivre une vie étudiante départementale et qui m'ont entre autres permis de m'initier aux colloques et à la publication. Il faut s'assurer que ces belles activités se perpétuent.

Finalement, merci à ma famille qui a toujours cru en moi, qui m'a toujours soutenue et encouragée. Merci donc pour votre amour et votre appui inconditionnels. J'ignore comment vous remercier à la hauteur de votre contribution à ma réussite. Merci aussi à tous ceux que je pourrais avoir oubliés, ce n'est pas par mauvaise foi, mais bien parce que je suis incapable de penser après tous ces efforts de concentration.

INTRODUCTION

HISTORIOGRAPHIE ET PROBLÉMATIQUE

Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini est née à Venise en janvier 1737¹. Après une jeunesse un peu agitée où elle entretient quelques liaisons amoureuses, elle épouse le comte Philippe Rosenberg-Orsini (1692-1765), ambassadeur autrichien auprès de la République des doges, en 1761². Une fois veuve et sans enfant, Wynne choisit de se consacrer à la sociabilité, elle devient une salonnière recherchée par les Vénitiens et les étrangers³. Ses contemporains disent d'elle qu'elle est dotée d'une « solide culture » et de « talents supérieurs »⁴ et, au cours de la décennie 1780, elle choisit de se livrer à l'écriture. L'œuvre littéraire de Wynne ainsi que sa correspondance offrent une possibilité unique pour l'étude du genre⁵ à Venise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle⁶. En effet, le corpus des écrits de Wynne se démarque de celui de ses contemporaines de deux façons. D'abord, il est beaucoup plus ample et plus diversifié que celui laissé par toute autre femme

¹ Voir Annexe 1 pour une description biographique plus détaillée.

² Philippe de Rosenberg-Orsini, âgé de 69 ans, contracte alors une deuxième union. Le comte meurt en 1765.

³ La Wynne è abbastanza nota [...] per il vivace ruolo che il suo salotto e la sua compagnia ricoprirono nell'ambiente veneziano del tempo. » Torcellan, Gianfranco, *Una figura della Venezia settecentesca. Andrea Memmo*, Venise : Istituto per la collaborazione culturale, 1963, p. 47. Pompeo Molmenti l'inclut parmi les salons les plus célèbres des dernières années de la République des doges aux côtés de ceux de Caterina Dolfin Tron (1736-1793), Giustina Renier Michiel (1755-1832), Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1835). Molmenti, Pompeo, *Epistolari veneziani del secolo XVIII. Galanterie e salotti del'700*, Parlerme : Remo Sandron, 1914, p. 186. Sur ces trois salonnières voir Annexe 3.

⁴ « Una Dama dotata di superiori talenti e d'una cultura solida. » Fortis, Alberto, « Pièces, ec. Articoli morali e sentimentali », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, septembre 1785, p. 3. Melchiorre Cesarotti vante aussi la « culture brillante » de Wynne. Cesarotti, Melchiorre, « Les Morlaques », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, juillet 1789, p. 39. Gianfranco Torcellan rapporte que dans ses *Elementi di architettura Lodoliana* (1786), Andrea Memmo rend hommage à Wynne et souligne sa grande culture. Torcellan, *Una figura della Venezia settecentesca ...*, p. 50.

⁵ Adhérant aux idées exposées par Joan W. Scott, nous avons préféré utiliser le concept du genre à celui du sexe pour parler des rapports entre masculin et féminin. Le concept de genre, en plus de mettre l'accent sur la construction sociale et culturelle de la masculinité et de la féminité, souligne l'aspect fondamentalement relationnel de la définition de la différence sexuelle. Scott, Joan W., « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, 37/38, printemps 1988, p. 125-153

⁶ Pour une description des œuvres de Wynne et de la réception de celles-ci voir Annexe 2.

de l'élite de l'époque⁷. Ensuite, contrairement aux salonnières de l'élite vénitienne, Wynne se prononce à plusieurs reprises sur la condition féminine dans ses écrits publiés. Ainsi, bien qu'elle soit parfaitement intégrée dans les réseaux de sociabilité de la Sérénissime, le cas de Wynne est, en raison de son activité littéraire, exceptionnel. Ce mémoire, en étudiant les propos développés par Wynne sur la condition féminine, se veut donc à la fois une contribution à l'histoire du genre à Venise pour la seconde moitié du XVIII^e siècle qui, contrairement aux cas de la France et de la Grande-Bretagne, a été peu étudiée, de même qu'une contribution aux études sur Giustiniana Wynne qui occupent encore une place marginale dans l'historiographie malgré la richesse de son expérience et de la documentation dont nous disposons à son sujet⁸.

⁷ Les salonnières vénitiennes de la seconde moitié du XVIII^e siècle ont le plus souvent limité leurs publications à la poésie. Catherine Dolfin Tron (1736-1793) et Elisabetta Mosconi Contarini (c.1752-1807) n'ont publié que de la poésie alors que Silvia Curtioni Verza (1751-1835) a publié des *Ritratti* (1807), soit des portraits littéraires de ses amis, et de la poésie. D'ailleurs, fait rarissime parmi les femmes de lettres vénitiennes, en 1805 Bartolomeo Benincasa (1746-1816) projette de publier la *Collection des œuvres de Madame la Comtesse de Rosenberg*. Sur ces salonnières voir Annexe 3.

⁸ C'est grâce à ses liens avec Casanova (1725-1798) ou encore avec Andrea Memmo (1729-1793) que Wynne a le plus souvent fait l'objet de recherches. Le titre de la première biographie écrite sur Wynne par Bruno Brunelli est révélateur : *Un'amica del Casanova*. Brunelli, Bruno, *Un'amica del Casanova*, Naples : Sandron, 1923. Quant à la biographie plus récente écrite par Andrea di Robilant, elle se concentre sur la période entre 1753, date de la première rencontre entre Wynne et Memmo (d'ailleurs l'ancêtre de l'auteur) et 1760, date du retour de Wynne à Venise après son séjour en Angleterre. di Robilant, Andrea, *A Venetian Affair. A True Tale of Forbidden Love in the Eighteenth Century*. New York : Vintage Books, 2003. D'autres études plus restreintes telles celles de Giuseppe Ortolani, de Nancy Isenberg et de Francis Mars se sont aussi concentrées soit sur son aventure avec Memmo, soit sur son séjour à Paris en 1759 et ses liens avec Casanova. Ortolani, Giuseppe, « L'amore di Giustiniana Wynne », *Voci e visioni del Settecento veneziano*, Bologne : Nicola Zanichelli, 1926, p. 251-265, Isenberg, Nancy, « 'Mon cher frère' : eros mascherato nell'epistolario di Giustiniana Wynne a Andrea Memmo (1758-1760) », del Sapio Garbero, Maria, *Trame Parentali, Trame Letterarie*, Naples : Liguori Editore, 2000, p. 151-165, Mars, Francis L., « Pour le dossier de Miss X.C.V. », *Casanova Gleanings*, V, 1962, p. 21-29. Autrement, nous pouvons retracer quelques courtes allusions à la femme de lettres qui soulignent l'ampleur de sa culture et l'importance de son salon. Par exemple, Tiziana Plebani mentionne : « Giustiniana Wynne, un'altra figura di donna spregiudicata, colta e dalla vasta socialità », alors que Franco Fido écrit : « Giustiniana Wynne, ora contessa di Rosenberg : la quale in questi stessi anni celebrava preromanticamente, oltre alla deliziosa villa in cui si era rifugiato un altro ex-protagonista

Dès les premières pages de son œuvre intitulée *Pièces morales & sentimentales* publiée en 1785, Wynne écrit :

J'ai toujours eu pour maxime, que le monde étoit absolument ce que l'on vouloit, qu'il dût être ; donnez-vous un caractère de bonne heure, tenez-vous y toujours, & vous verrez le monde l'adopter & le respecter, fût-il le plus absurde. J'ai éprouvé cette vérité d'un façon éclatante : ma liberté de penser, de parler, d'agir, m'a procuré une réputation d'originalité ; à l'abri de la quelle j'ai passé toute ma vie dans une indépendance unique : j'ai fait respecter dans ma jeunesse jusqu'à mes caprices ; dans mon âge mûr, j'usurpe une sorte d'estime ; & je ne désespère point de faire honorer les rêves de ma vieillesse, comme des prophéties^{9*}.

Cet extrait met en lumière la flexibilité des cadres dans lesquels certaines femmes des Lumières, particulièrement celles de l'élite, évoluent. En effet, l'historiographie s'est attachée à démontrer que malgré des discours voulant restreindre les activités féminines au domaine domestique, les femmes ont été en mesure de se négocier des espaces d'actions à la fois dans les milieux politiques et intellectuels. L'étude de Mary S. Trouille est à ce sujet révélatrice¹⁰. En analysant, les réponses de cinq femmes de lettres françaises et d'une Britannique aux écrits de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), Trouille est en mesure de démontrer que ces femmes qui admirent parfois le philosophe ont pu, dans leurs pratiques

del riformismo veneziano Angelo Querini [...], i forti e poveri dalmati nel romanzo *Les Morlaques* » Plebani, Tiziana, « Socialità, conversazioni e casini nella Venezia del secondo Settecento », Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio Editori, 2004, p. 164, Fido, Franco, « L'Illuminismo centro-settentrionale e lombardo. Pietro e Alessandro Verri. Cesare Beccaria » Malato, Enrico (dir.), *Storia della Letteratura italiana. Vol. VI. Il Settecento*, Rome : Salerno Editrice, 1995, p. 555.

⁹ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Pièces morales et sentimentales de Madame J. W. C-t-sse de R-s-g. Ecrites à une campagne, sur les Rivages de la Brenta, dans l'Etat Venitien*, Londres : J. Robson, 1785, p. 5-6

¹⁰ Nous avons respecté l'orthographe de même que la ponctuation exactes des sources éditées et manuscrites citées.

¹⁰ Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*. Albany : State University of New York Press, 1997.

modeler les prescriptions définies par ce dernier de façon à ce qu'elles se concilient avec leurs objectifs personnels¹¹. De plus, l'étude de Susan Dalton a démontré que le cadre conceptuel des sphères privée (domestique) et publique séparées d'inspiration habermasienne à la base de nombreuses études depuis la décennie 1980 est inadéquat pour rendre compte de la situation des femmes françaises et italiennes de la fin du XVIII^e siècle¹². Dalton prétend que les femmes ont pu adapter et interpréter les codes sexuels, sur lesquels il n'existe d'ailleurs pas de consensus, de façon à ce qu'ils satisfassent leurs ambitions personnelles. Ainsi, ces femmes ont pris part aux réflexions politiques et

¹¹ Ce qu'on désigne comme étant l'idéologie domestique bourgeoise est un modèle où les femmes sont appelées à occuper un rôle essentiellement domestique. C'est en raison de leur nature ce qui implique à la fois leur constitution biologique qui leur permet d'assurer la reproduction de l'espèce ainsi que leur moins grande rationalité et plus grande sensibilité, que les femmes sont incitées à restreindre leurs activités au domaine domestique. Elles sont toutefois appelées à jouer un rôle régénérateur par leur moralité exemplaire qui leur permet d'influencer leur époux et leurs fils. Les écrits de Rousseau, des physiocrates ainsi que d'Antoine Léonard Thomas (1732-1785) insistent sur la nécessaire « domesticisation » des femmes. Le discours médical du XVIII^e siècle mettant l'accent sur le déterminisme biologique a aussi contribué au développement de ce modèle. Les travaux de Pierre Roussel (1744-1802), dont le traité *Système physique et moral de la femme* (1775) sont parmi les plus influents. Trouille, *Sexual Politics ...*, p. 43, 60. Steinbrügge, Lieselotte, *The Moral Sex. Woman's Nature in the French Enlightenment*, New York : Oxford University Press, 1995, p. 26, 35, 58, 97.

¹² Au tournant des années 1960, Jürgen Habermas publie *L'espace public* dans lequel il développe l'idée de l'apparition d'une troisième sphère, au cours du XVIII^e siècle, située entre la sphère privée (domestique) et la sphère publique (monarchique). Cette troisième sphère, la sphère publique bourgeoise s'est développée à partir d'une sphère publique littéraire. En effet, dans la sphère publique bourgeoise se trouve un public d'individus éduqués et informés qui échangent et utilisent leur raison pour critiquer l'appareil gouvernemental. Les institutions de sociabilité occupent un rôle de premier plan dans la constitution de cet espace public bourgeois. Selon certaines interprétations subséquentes, les femmes auraient été exclues de cette sphère publique bourgeoise. Voir Habermas, Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris : Payot, 1993. Un exemple de cette récupération du schéma habermasien par l'histoire du genre est l'ouvrage *Women in the Public Sphere in the Age of the French Revolution* de Joan Landes. Dans son étude Landes prétend que l'instauration d'un nouvel ordre bourgeois confinant les femmes à la sphère privée par les Révolutionnaires a fait perdre certains privilèges aux femmes de l'élite de l'Ancien Régime. Cette étude qui, comme le souligne Ève-Marie Lampron, ne fait pas l'unanimité parmi les historiens, a servi de point de départ à nombre de réflexions sur l'histoire des femmes de la fin du XVIII^e siècle. Lampron, Ève-Marie, *Sujets politiques ou objets esthétiques? Les militantes patriotes et républicaines pendant la Révolution française et leur perception par les révolutionnaires (1789-1795)*, Mémoire de M.A., (Histoire), Université de Montréal, 2004, p. 4-5. Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters, Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 2003.

philosophiques qui intéressent la République des lettres tout en soutenant que leur implication ne dépasse pas les limites d'une conduite féminine appropriée.

L'étude de Dalton nous intéresse d'autant plus que deux des quatre cas dont elle traite sont tirés du Veneto. Sa contribution s'ajoute à une mince littérature scientifique en langue anglaise traitant du genre en Italie au XVIII^e siècle. Auparavant, Rebecca Messbarger s'était intéressée à la représentation des femmes dans les discours publics de la péninsule au cours du XVIII^e siècle¹³. Elle a notamment souligné que les Italiennes ont acquis une nouvelle légitimité intellectuelle au cours du siècle et que, même si elles demeurent des exceptions, plusieurs femmes ont été admises dans les institutions intellectuelles traditionnellement masculines telles les universités et les académies. La littérature scientifique italienne sur le genre est un peu plus développée. Deux tendances marquent l'historiographie italienne. Une première tendance que nous pouvons observer est le recours fréquent à l'étude de cas dans un champ de l'historiographie où le savoir est encore fragmentaire. Un exemple de cette tendance est la monographie issue de la collaboration entre Luisa Ricaldone et Adriana Chemello où elles recensent la diversité des activités littéraires des Italiennes de la fin du *Settecento* et du début de l'*Ottocento*¹⁴. Cette étude réalisée par deux littéraires se concentre davantage sur le seul texte des écrits des

¹³ Messbarger, Rebecca, *The Century of Women. Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto : University of Toronto Press, 2002.

¹⁴ Chemello, Adriana et Luisa Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografie, croniste, narratrici, épistolieres, utopiste, tra Settecento e Ottocento*, Padoue : Il poligrafo, 2000.

femmes de lettres et nous offre que peu d'informations sur le contexte¹⁵. D'autres chercheurs ont plutôt choisi de se tourner vers la biographie de femmes célèbres, particulièrement des salonnières dans le cas du Veneto, telles celle de Francesco Tadini sur Paolina Secco-Suardo Grismondi (1746-1801) et celle d'Adriano Favaro sur Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1835)¹⁶. Si ces études permettent de voir le contexte, qui est d'ailleurs davantage celui du XIX^e siècle dans le cas de Teotochi, dans lequel ces femmes ont évolué et soulignent le rôle de premier plan qu'elles ont joué dans la sociabilité vénitienne, elles ne fournissent généralement que peu de renseignements sur la façon dont elles ont conceptualisé leur expérience en tant que femmes. Les travaux de Catherine Sama sur la journaliste vénitienne Elisabetta Caminer Turra (1751-1796)¹⁷ sont à ce sujet inestimables. Sa contribution à la collection *The Other Voice in Early Modern Europe* a, non seulement, considérablement enrichi la littérature en langue anglaise sur la femme de lettres et les femmes de lettres vénitiennes en général, elle a aussi permis de mettre en

¹⁵ Par exemple, en étudiant la correspondance entre Elisabetta Mosconi Contarini (c.1752-1807) et Aurelio Bertola (1753-1798), Luisa Ricaldone souligne que la mode des lettres d'amour et des romans sentimentaux a influencé les épistolières qui se sont identifiées avec les héroïnes et qui ont adopté les canons et les paradigmes qui marquent ces écrits dans leur propre correspondance amoureuse. Selon Ricaldone, la littérature a influencé la façon dont Mosconi a vécu et s'est représentée sa relation amoureuse avec Bertola. Ricaldone, Luisa, « Il carteggio d'amore tra biografia e finzione letteraria : le lettere di Elisabetta Mosconi Contarini all'abate Aurelio De'Giorgi Bertola (1783-1797) », Chemello et Ricaldone, *Geografie e genealogie ...*, p. 139-159. Sur Bertola voir Annexe 4 et sur Mosconi voir Annexe 3.

¹⁶ Tadini, Francesco, *Lesbia Cidonia. Società, moda e cultura nella vita della contessa Paolina Secco-Suardo Grismondi (Bergamo, 1746-1801)*, Bergamo : Moretti & Vitali, 1995. Favaro, Adriano, *Isabella Teotochi Albrizzi. La sua vita, i suoi amori e i suoi viaggi*, Udine : Gasparo Editore, 2003. Sur ces deux salonnières et auteures voir Annexe 3.

¹⁷ Sur Caminer voir Annexe 3.

lumière comment Caminer pensait la condition féminine¹⁸. L'étude de Sama est donc la seule qui s'intéresse directement et exhaustivement à la conceptualisation du genre par une femme à Venise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Il faut d'ailleurs souligner que Caminer est l'unique contemporaine vénitienne de Wynne qui a un corpus littéraire comparable sur le plan du volume. Toutefois, les deux écrivaines adoptent des genres littéraires totalement différents : Caminer publie principalement des articles dans ses journaux ainsi que des traductions de pièces de théâtre alors que Wynne choisit plutôt l'essai ou le roman. De plus, Wynne et Caminer appartiennent à des milieux différents : Caminer est issue de la bourgeoisie alors que Wynne évolue dans les milieux de l'élite aristocratique de Venise. En somme, les idées que Wynne expose sur la condition féminine nous offrent une chance privilégiée de saisir comment le genre est pensé par un des femmes de l'élite à Venise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

En analysant les propos développés par Wynne dans ses écrits de même que son expérience personnelle, nous serons en mesure de démontrer qu'effectivement, dans le cas de Venise comme dans le cas de la France et, dans une moindre mesure, l'Angleterre, les possibilités féminines dépassent les seules occupations domestiques. L'exemple de Wynne est probant¹⁹. En effet, sa jeunesse est agitée, elle a quelques amants, dont le célèbre

¹⁸ Caminer Turra, Elisabetta, *Selected Writings of An Eighteenth-Century Venetian Woman of Letters*, Chicago : University of Chicago Press, 2003. Le traduction des textes inclus dans l'anthologie ainsi que l'introduction à l'anthologie sont de Catherine M. Sama.

¹⁹ Pour une biographie plus détaillée de Wynne voir Annexe 1.

aventurier Giacomo Casanova (1725-1798) et le patricien Andrea Memmo (1729-1793), elle réussit à masquer une grossesse illégitime et abandonne son enfant à Paris en 1759. Elle envisage un moment une vie de célibataire pour finalement épouser, à 24 ans, un homme presque septuagénaire. À peine âgée de 28 ans, elle se retrouve veuve et sans enfant, elle ne se remarie pas. Occupant une position privilégiée parmi l'élite vénitienne, elle expérimente la sociabilité aux premiers rangs : elle fréquente les cafés, les théâtres, les opéras, les salons de jeux. Elle est l'une des hôtes les plus en vue des années 1770 et 1780 : dans son salon, Wynne reçoit littéraires, diplomates, patriciens mais aussi étrangers de passage à Venise. Elle voyage à plusieurs reprises et visite entre autres la France, la Grande-Bretagne, la Belgique, l'Autriche et le nord de l'Italie. Lectrice avide maîtrisant l'italien, le français et l'anglais²⁰, elle a lu certaines des œuvres les plus marquantes de son époque dont *Julie ou la nouvelle Héloïse* (1761) de Rousseau ainsi que *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman* (1759-1767) et *A Sentimental Journey Through France and Italy* (1768) du romancier britannique Laurence Sterne (1713-1768). Finalement, elle transgresse même certaines exigences de modestie féminine et publie une œuvre littéraire considérable au cours des dix dernières années de sa vie. Ainsi, même si elle ne s'est pas conformée à l'idéal de domesticité promu par la majorité de ses contemporains²¹, Wynne a pu acquérir une certaine respectabilité grâce à, et non malgré, sa

²⁰ Nous ignorons si Wynne connaissait aussi l'allemand. Elle a épousé un comte autrichien et a vécu en Autriche entre 1764 et 1769.

²¹ La vie conjugale a occupé une place marginale dans la vie de Wynne. Elle n'a d'ailleurs pas eu d'enfant si ce n'est que celui qu'elle a abandonné à Paris en 1759. Voir Annexe 1. Outre Rousseau, en Italie, le modèle insistant sur la nécessaire domesticité des femmes connaît quelques échos notamment dans les pages du périodique milanais *Il Caffè* qui met de l'avant la nécessité d'une meilleure éducation pour les femmes de

sociabilité extensive et ses écrits²². De plus, le discours que Wynne expose dans ses œuvres laisse voir qu'elle a pu adopter certains idéaux des Lumières tout en les adaptant de façon à ce qu'ils se concilient avec ses propres desseins. Par ailleurs, il faut mentionner que, comme le souligne Franco Fido, les Lumières se diffusent rapidement en Italie²³. Dans le cas de Venise, même s'il n'existe pas de mouvement politique réformateur solidaire alors qu'une partie de la classe dirigeante voit d'un œil suspect la culture encyclopédique et réformatrice à mesure que le déclin de la République s'accroît, les idées réformatrices se diffusent notamment par le biais de la presse périodique qui connaît une expansion notable, par le théâtre ainsi que par la circulation d'ouvrages provenant de l'étranger²⁴. Ainsi, selon Renato Pasta, l'élite italienne a accru sa consommation d'ouvrages provenant de l'étranger, et particulièrement de la France, au cours du XVIII^e siècle²⁵.

façon à ce qu'elles soient par la suite de meilleures mères et qu'elles puissent agir positivement sur la moralité de la société. Messbarger, *The Century of Women* ..., p. 93-95.

²² Dans ses *Mémoires*, Casanova écrit : « Elle [Wynne] y [à Venise] brille par sa sage conduite, et par toutes les vertus sociales dont elle est ornée » et encore « [q]uinze ans plus tard [vers 1775], je l'ai revue veuve, assez heureuse et jouissant d'une honorable considération par rapport à son rang, à son esprit et à ses vertus sociales ». Casanova, Giacomo, *Mémoires*, Paris : Gallimard, 1958, vol. 1, p. 672 et vol. 2, p. 247. Lodovico Antonio Loschi, traducteur de la dernière composition des *Pièces morales & sentimentales*, s'exprime ainsi : « Giusta apprezzatrice, qual siete, del valore delle cose, non può non esservi gradito, o Madama, un omaggio, che vi si presta da uno, che non vi conosce, nè vi conoscerà forse mai se non per fama. Me lo estorce l'alta stima ossequiosa e l'ammirazione per Voi concepita de' posteri più lontani deliziosa renderà la memoria del vostro Nome, assicurando a qualunque vostro scritto ». Loschi, Lodovico Antonio, « All' Autrice », Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Il trionfo de' gondolieri ovvero novella veneziana plebea*, Venise : Stamperia Graziosi, 1786, p. 5.

²³ Fido, « L'Illuminismo centro-settentrionale e lombardo » ..., p. 496-498.

²⁴ Fido, « L'Illuminismo centro-settentrionale e lombardo » ..., p. 548-549, 560 et Ricci, Saverio, « Vita e cultura in Italia nell'età dell'Illuminismo », Malato (dir), *Storia della letteratura* ..., p. 176-177.

²⁵ Pasta, Renato, « The History of the Book and Publishing in Eighteenth-Century Italy », *Journal of Modern Italian Studies*, 10(2), 2005, p. 208.

MÉTHODOLOGIE

Nous avons vu que le cas de Giustiniana Wynne nous offre une opportunité unique pour saisir la façon dont le genre est conceptualisé par une femme de l'élite à Venise dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Ainsi, afin de démontrer que l'expérience des femmes de l'élite vénitienne d'alors peut dépasser les schémas développés par les médecins et philosophes des Lumières voulant restreindre leurs activités au domaine domestique et afin de voir de quelle manière certaines femmes ont pu récupérer certains aspects des discours des Lumières pour justifier leurs objectifs personnels, nous analyserons l'expérience et les écrits de Giustiniana Wynne. À ce sujet, il faut souligner que Wynne est une femme des Lumières : par son profil cosmopolite et son adoption de la langue française, par sa sociabilité, ses lectures et ses écrits, elle participe à la République des lettres et au mouvement des Lumières européennes. Toutefois, cela ne l'empêche pas, bien au contraire, de critiquer certaines des idées issues de la pensée philosophique de l'époque.

Afin d'étayer notre argumentation sur la richesse de l'expérience féminine à Venise et sur la récupération de concept des Lumières, nous puiserons principalement dans les œuvres publiées de Wynne ainsi que dans sa correspondance. Le corpus des œuvres se compose principalement de quatre des cinq œuvres publiées par la femme de lettres entre 1782 et 1788²⁶. Il s'agit de deux descriptions détaillées adoptant le genre épistolaire, d'un recueil d'essais ainsi que d'un roman. Dans la première relation épistolaire intitulée *Du séjour des comtes du Nord à Venise en janvier 1782*, Wynne décrit les fêtes données à

²⁶ Pour une description détaillée de ces œuvres ainsi que des informations sur leur réception voir Annexe 2.

Venise à l'occasion de la visite des grands-ducs russes Paul Petrovitch (1754-1801) et Maria Féodorovna (1759-1828)²⁷. La seconde est une description détaillée de la villa et des jardins de son ami le sénateur Angelo Querini (1721-1796) à Alticchiero²⁸. Les *Pièces morales & sentimentales* sont, quant à elles, une collection de courtes compositions abordant une variété de sujets et empruntant aussi une variété de genres littéraires de l'apologue à la lettre et à la nouvelle²⁹. La dernière publication de Wynne est un roman anthropologique qui, tout en développant une intrigue fictive, décrit les mœurs des Morlaques, peuple des terres intérieures de la Dalmatie^{30*}. Par ailleurs, il faut souligner que le *Giornale Enciclopedico* (qui devient le *Nuovo Giornale Enciclopedico* en 1782) de Caminer publie des comptes-rendus favorables pour chacune des publications de Wynne³¹. La réception des œuvres de Wynne semble donc avoir été favorable. Étant donné que les œuvres ont été rédigées et publiées à l'intérieur d'une période assez restreinte et mûre de la vie de l'auteure, nous ne les considéreront pas de façon séquentielle mais plutôt dans leur ensemble pour chacun des thèmes dont nous traiterons ici. Nous n'avons que peu utilisé

²⁷ Fils de Catherine II de Russie, il lui succédera en 1796 en tant que Paul 1^{er} de Russie, et son épouse Sophie Dorothée de Wurtemberg. Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Du séjour des comtes du Nord à Venise en janvier MDCCLXXXII. Lettre de Mme. la comtesse douairiere des Ursins, et Rosenberg à Mr. Richard Wynne, son frere, à Londres*, s.l. : s.e., 1782.

²⁸ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Alticchiero*, [Genève] : s.e., [c.1785].

²⁹ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Pièces morales et sentimentales de Madame J. W. C-t-sse de R-s-g. Ecrites à une campagne, sur les Rivages de la Brenta, dans l'Etat Venitien*, Londres : J. Robson, 1785.

³⁰ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Les Morlaques*, [Bassano] : s.e., 1788. Sur la Dalmatie voir Annexe 5.

* Dans ce mémoire, toutes les citations tirées de *Les Morlaques* proviennent de l'édition de Modène. Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Les Morlaques. Roman historique, descriptif, et poétique en prose*, Modène : Société typographique de Modène, 1788.

³¹ Voir Annexe 2 pour plus de détails sur la réception.

l'opuscule *A Andrea Memmo* puisque cette courte allégorie de Wynne ne traite pas du genre³².

En ce qui concerne la correspondance, le corpus est limité aux lettres adressées à Elisabetta Mosconi Contarini (c.1752-1807) et Aurelio Bertola (1753-1798) entre 1785 et 1789^{33*}. Il est probable que la correspondance avec Mosconi s'étende au-delà de 1788, année de la dernière lettre datée dont nous disposons, mais nous n'avons pas localisé ces lettres³⁴. Nous n'avons pas retenu les lettres de jeunesse adressées à Andrea Memmo qui, d'ailleurs, s'avèrent être des copies dont les originaux n'ont pas été retracés³⁵. Si cette correspondance est intéressante pour certains détails biographiques, elle ne semble pas aborder la question de la condition féminine, fruit d'une réflexion plus mature³⁶. Aussi, il est probable que la correspondance de Wynne ait été plus étendue que ce dont nous disposons actuellement, mais il n'en demeure pas moins que, dans une lettre à Bertola,

³² Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *À Andrea Memmo Chevalier de l'Étole d'or et Procureur de St. Marc, À l'occasion du Mariage de sa Fille ainée avec Louis Mocenigo*, Venise : de l'imprimerie Joseph Rosa, 1787.

³³ Sur Mosconi voir Annexe 3 et sur Bertola voir Annexe 4.

* Au cours de ce mémoire, nous avons tenté de retranscrire le plus fidèlement possible les documents manuscrits de Giustiniana Wynne dont nous disposons. Il est toutefois possible que de légères erreurs se soient glissées, étant donné que, de l'aveu même de Wynne, « il y a peu de personnes qui puissent déchiffrer [s]a detestable ecriture ». Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 94. Padoue, 25 juillet 1787.

³⁴ Dans *Un'amica del Casanova*, Brunelli cite une lettre de 1790 qui se trouvait alors à la bibliothèque du Museo Correr à Venise mais ne semble maintenant plus être dans la collection de la bibliothèque. Brunelli, *Un'amica ...*, p. 269-270.

³⁵ Ces lettres se trouvent à la *Biblioteca Civica di Padova* et à la bibliothèque du collège Randolph Macon à Ashland en Virginie. Voir di Robilant, *A Venetian Affair ...*, p. 293.

³⁶ C'est du moins ce que nous pouvons déduire des extraits cités par di Robilant et Brunelli dans leurs biographies respectives.

Wynne souligne : « [j]'écris à peu de monde je sens la plus exigeante nécessité pour moi de vous distinguer vous deux [Bertola et Mosconi] de tout le reste du monde »³⁷.

En complément aux écrits de Wynne, nous avons aussi consulté des écrits contemporains susceptibles d'éclairer le contexte dans lequel l'auteure évolue mais aussi la généalogie de ses idées. Ainsi, en examinant les écrits de philosophes, tel Rousseau et les Encyclopédistes, et de physiciens des Lumières, tel Pierre Roussel (1744-1802) et Samuel Auguste Tissot (1728-1797), nous serons en mesure de voir quelles influences elle a subies et quelles conceptions elle a cherché à réfuter. Les écrits d'hommes mais surtout de femmes de lettres, dont Elisabetta Caminer Turra et Giustina Renier Michiel (1755-1832)³⁸, nous permettront de documenter l'expérience personnelle de l'auteure mais surtout de comparer sa conception de la féminité avec d'autres ayant cours à l'époque.

En nous appuyant sur cette documentation, dans le premier chapitre nous verrons que Wynne récupère le paradigme de la vertu pour critiquer à la fois la société européenne civilisée et la société primitive des Morlaques. Elle critique la condition féminine qu'elle observe dans chacune de ces sociétés et, tout en se référant à la vertu domestique féminine telle que définie entre autres par Rousseau, elle insiste sur le nécessaire épanouissement que les femmes doivent être en mesure de retirer de leurs rôles de mère et d'épouse. Wynne utilise donc le concept de vertu pour mettre de l'avant une situation domestique dans laquelle les femmes peuvent trouver un sentiment d'accomplissement. Dans le second

³⁷ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 39. Vérone, 12 octobre 1785.

³⁸ Sur Renier voir Annexe 3.

chapitre, nous verrons que l'idéal de sociabilité des Lumières voulant que les hommes soient des êtres naturellement sociables qui, par leurs interactions, travaillent pour le profit de la société en général, n'est pas entièrement repris par Wynne³⁹. L'auteure insiste plutôt sur les ressources que les femmes peuvent tirer de leur sociabilité, néanmoins elle adopte une position ambivalente et souligne que les interactions sociales apportent à la fois bienfaits et inconvénients pour la femme. Dans le troisième chapitre, nous verrons qu'en prétendant que les femmes qui interviennent dans les milieux intellectuels ne compromettent pas la préservation de l'ordre social cher aux penseurs des Lumières, Wynne est en mesure d'accorder un certain degré de liberté à celles-ci dans les domaines de l'esprit. En effet, Wynne ne partage pas, contrairement à plusieurs de ses contemporains, la crainte de voir le monde tourner sens dessus dessous si les femmes ont accès aux domaines intellectuels. De toutes ces facettes de l'existence féminine telle que vécue et conçue par Wynne se dégage une expérience riche et complexe qui n'est pas réductible aux schémas et modèles promus par les médecins et les philosophes des Lumières. Certaines femmes ont donc pu adapter les discours et se négocier des possibilités d'actions dépassant celles offertes par le modèle domestique bourgeois.

³⁹ de Jaucourt, Louis, « Sociabilité » Diderot, Denis et Jean le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Neufchâtel : Samuel Faulche & Cie., 1765, vol. 15, p. 250-251.

CHAPITRE I : LA FEMME DE VERTU

La vertu est l'une des thématiques des Lumières dont Giustiniana Wynne traite dans ses écrits et qu'elle mobilise dans le dessein de présenter sa propre conception de la condition féminine. À ce sujet, il faut noter que la vertu est l'un des leitmotivs du mouvement des Lumières. Elle est sur toutes les lèvres, au bout de toutes les plumes. La vertu imprègne la religion, la politique, mais aussi la scène culturelle du XVIII^e siècle. Au tournant des années 1740, Voltaire (1694-1778) écrit :

Le nom de la vertu retentit sur la terre;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire⁴⁰

Les divers genres littéraires, dont le théâtre et le roman, offrent des possibilités pédagogiques et moralisatrices qu'un nombre notable d'hommes et de femmes vont exploiter. À Venise, Elisabetta Caminer Turra entreprend une série de traductions de drames bourgeois ayant une visée moralisatrice claire⁴¹. Comme l'explique Catherine M. Sama, « le drame bourgeois [est] un théâtre du sentiment avec un objectif décidément pédagogique et moralisateur : son but [est] d'inspirer une conduite morale au public en offrant des exemples de personnages vertueux ou vicieux avec lesquels le public [peut] s'identifier »⁴². En Angleterre et en France, Samuel Richardson (1689-1761) et Jean-

⁴⁰ Le septième discours sera publié pour la première fois en 1742. Voltaire, « Discours en vers sur l'homme. 7^e discours. Sur la vraie vertu », *The Complete Works of Voltaire. Les œuvres complètes de Voltaire. 17. 1737*, Oxford : The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, 1991, p. 522.

⁴¹ Particulièrement les pièces de Louis-Sébastien Mercier (1740-1814).

⁴² « The bourgeois drama was a theater of sentiment with decisive pedagogical and moralistic goal : its purpose was to instill moral behavior in the public by providing examples of virtuous and vice-ridden characters with whom the audience could identify. » Sama, Catherine M., « Volume Editor's Introduction », Caminer Turra, Elisabetta, *Selected Writings of an Eighteenth-Century Venetian Woman of Letters*, Chicago : The University of Chicago Press, 2003, p. 23-24.

Jacques Rousseau utilisent le roman pour publiciser leurs conceptions de la femme vertueuse.

Ainsi, c'est principalement au travers du paradigme de la vertu que, dans ses écrits, Wynne critique la condition féminine telle qu'elle la perçoit à la fois dans les sociétés civilisées et primitives. Elle adhère à la conception de la vertu naturelle telle qu'elle se développe à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle mettant l'accent sur les origines naturelles de la vertu et ayant pour principal objectif d'être utile à la société⁴³. En effet, l'utilité est un trait que Wynne considère comme estimable et qu'elle lie à une conduite vertueuse : hommes et femmes doivent être utiles à leur patrie, à leur communauté. De plus, sa conception de la vertu peut s'appliquer à toutes les classes de la population et même à des peuples qui sont dits non policés ou non civilisés puisque la vertu trouve son origine dans la nature humaine. Finalement, l'auteure associe fréquemment vertu et respectabilité : une conduite vertueuse est donc une conduite respectable, et vice-versa : plutôt que d'utiliser le terme « vertueux », elle va parfois employer « respectable »⁴⁴.

C'est donc à la vertu, et particulièrement à la vertu féminine, telle que définie par Wynne que nous nous intéresserons dans le présent chapitre. Afin de voir comment l'auteure récupère le thème de la vertu pour critiquer les sociétés primitives (dans leurs aspects barbares) et civilisées et, par extension, pour insister sur le nécessaire épanouissement des femmes dans leurs occupations domestiques, nous diviserons le

⁴³ Linton, Marisa, *The Politics of Virtue in Enlightenment France*, New York : Palgrave, 2001, p. 54-55.

⁴⁴ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 29, 30.

chapitre en deux parties. Dans la première partie, nous aborderons les premières œuvres de Wynne dans lesquelles elle développe sa conception de la vertu alors que la seconde partie traitera du modèle de féminité vertueuse tel que défini dans le roman anthropologique *Les Morlaques*. C'est dans cette œuvre que Wynne met en place sa vision de la féminité vertueuse dans un contexte idéal où la femme peut trouver les conditions de son accomplissement personnel en remplissant son rôle domestique.

LA DÉFINITION DE LA VERTU DANS LES PREMIÈRES ŒUVRES

DE L'IMPORTANCE DE L'UTILITÉ

L'utilité est une valeur centrale du mouvement des Lumières. La morale bourgeoise, qui tend lentement à remplacer la morale aristocratique⁴⁵, critique l'oisiveté des classes privilégiées. Dans l'article « oisiveté » de l'*Encyclopédie*, le chevalier Louis de Jaucourt (1704-1779) fait la promotion de cette idée : « [L]a pratique de l'oisiveté est une chose contraire aux devoirs de l'homme & du citoyen, dont l'obligation générale est d'être bon à quelque chose, & en particulier de se rendre utile à la société dont il est membre. Rien ne peut dispenser personne de ce devoir, parce qu'il est imposé par la nature »⁴⁶. Parallèlement à cette valorisation de l'utile, de nombreux penseurs et écrivains d'inspiration

⁴⁵ La morale aristocratique ou la morale bourgeoise n'appartiennent pas exclusivement à ces classes de la société. Par morale bourgeoise, on entend une morale plus près de l'éthique protestante qui repose sur la perfectibilité d'un individu par l'éducation, sur le travail et sur l'utilité des membres d'une société. Par morale aristocratique, on fait référence à un mode de vie où l'estime provient essentiellement des ancêtres et où l'oisiveté est, si non valorisée, largement pratiquée. Voir Croq, Laurence, « Bourgeoisie professionnelle, talents », Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris : Presses Universitaires de France, 2007, p. 196-199.

⁴⁶ « Oisiveté », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol XI, Neufchastel : Chez Samuel Faulche & compagnie, 1765, p. 445.

physiocratique vont critiquer le luxe⁴⁷. Le luxe, manifestation visible des inégalités, sera dénoncé par Jean-Jacques Rousseau qui y voit un symptôme de la décadence des nations : « [q]uand ces peuples [les Grecs et les Romains] commencèrent à dégénérer, que la vanité et l'amour du plaisir eurent succédé à celui de la patrie et de la vertu, alors le vice et la mollesse pénétrèrent de toutes parts, et il ne fut plus question que de Luxe et d'argent pour y satisfaire »⁴⁸. Ainsi, nous pouvons établir ce que plusieurs considèrent comme utile : est utile ce qui profite à la patrie, ce qui participe au bien-être commun⁴⁹. Bien qu'elle appartienne à l'aristocratie, dans ses écrits Wynne se montre sensible aux courants de pensée physiocratique et influencée par Rousseau et adopte un certain nombre de leurs idées. Aussi fait-elle de l'utilité un baromètre sur lequel mesurer la vertu et la respectabilité des actions et des individus.

ALTICCHIERO ET ANGELO QUERINI

Dans sa description de la villa d'Altichiero, Wynne souligne à de multiples reprises l'utilité de tout ce qui s'y trouve⁵⁰. Même les éléments décoratifs sont utiles selon ses dires. Lorsqu'elle décrit les tableaux et tapisseries qui se trouvent dans les diverses pièces de la villa, l'auteure écrit : « tous ces tableaux ne sont pas seulement pour l'ornement, & [...] il

⁴⁷ Alors que certains mercantilistes prétendent que le luxe est bénéfique puisque les dépenses des nobles et grands bourgeois permettent d'injecter des sommes significatives dans l'économie et de faire travailler le pauvre, les physiocrates envisagent le luxe comme un investissement improductif qui nuit à la prospérité d'une nation. Voir Margairaz, Dominique, « Luxe », Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières ...*, p. 762-765.

⁴⁸ Rousseau, Jean-Jacques, « Fragments politiques. VII. [Le luxe, le commerce et les arts] », *Du Contrat social*, Paris : Gallimard, 1964, p. 339.

⁴⁹ La philosophie utilitariste développée par l'Anglais Jeremy Bentham (1748-1832) repose d'ailleurs sur cette idée du plus grand bonheur pour le plus grand nombre. Trotignon, Pierre, « Bentham Jeremy (1748-1832) », *Dictionnaire des Philosophes*, Paris : Albin Michel et Encyclopaedia Universalis, 2006, p. 220-223.

⁵⁰ Wynne, *Altichiero ...*, p. 5, 7, 9, 11, 32, 74 et 80.

n’y a point dans cette maison un ornement qui ne soit utile »⁵¹. Plutôt que de vanter le luxe de la villa, Wynne voit favorablement sa simplicité et encore plus sa commodité⁵². D’ailleurs, dans les *Pièces morales & sentimentales*, elle associe le luxe au vice dans des mots semblables à ceux employés par Rousseau dans l’extrait cité précédemment. Elle écrit : « Les nations se policèrent davantage, c’est-à-dire se corrompirent ; les artistes succédèrent aux athlètes ; les *plaisirs* de la *mollesse* à ceux de la force ; les agréments & l’élégance à la solidité, à l’énergie ; les disputes ingénieuses aux combats : en un mot, les *vices* aimables du *luxe* aux *vertus* austères du fier *patriotisme* »⁵³. Cela dit, ce qui est utile peut aussi être agréable. Elle estime d’ailleurs son ami le sénateur Angelo Querini pour son habileté à « donner aux objets d’utilité un aspect agréable »⁵⁴.

Wynne n’estime pas seulement Querini parce qu’il agrmente sa demeure d’objets qui ont la qualité d’être à la fois utiles et agréables sans toutefois être luxueux. Elle juge également digne d’estime le dévouement patriotique dont il fait preuve. Par patriote, on entend généralement alors celui qui est utile à sa patrie, celui qui a la capacité de préférer les intérêts de la patrie et le bien commun à ses intérêts particuliers⁵⁵. Ainsi, Wynne apprécie chez le sénateur Querini son intérêt pour le bien de la République de Venise⁵⁶, qui

⁵¹ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 9.

⁵² Wynne, *Alticchiero* ..., p. 7.

⁵³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 217. Nous soulignons.

⁵⁴ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 5. Plus loin, elle écrit encore : « l’ouvrage de cet homme solide & intelligent, qui s’est proposé avec tant de succès de réunir toujours le raisonnable & l’utile à l’agréable ». Wynne, *Alticchiero* ..., p. 80.

⁵⁵ Fink, Gonthier Louis, « Patriotisme », Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières* ..., p. 952-955.

⁵⁶ En 1761, Angelo Querini est soupçonné de vouloir introduire des réformes libérales dans le fonctionnement du gouvernement vénitien. Il est alors arrêté et incarcéré au château de San Felice à Vérone jusqu’en 1763. Il reprendra son poste de sénateur au moment de sa libération mais préférera la tranquillité de sa villa

se traduit par son habitude de rendre hommage, dans son jardin, aux mesures et innovations bénéfiques adoptées par le gouvernement de Venise : « [n]otre bon patriote moderne mêle ses idées chéries dans tous ses ouvrages, & il tire souvent les sujets de ses embellissements des fastes de sa patrie »⁵⁷.

À Alticchiero, Querini a aménagé un jardin botanique où sont cultivées des plantes médicinales mises à la disposition de quiconque en fait la demande. L’auteure y voit un acte de bienfaisance et souligne que cette attention lui inspire des sentiments encore plus favorables à l’égard du propriétaire. Elle écrit : « [u]n autre parterre, bien plus utile, est le jardin botanique, construit pour l’humanité, & administré par la bienfaisance. [...] [C]e n’est [...] qu’un choix précieux de plantes utiles dans la pharmacie & dans la médecine, à l’usage gratuit des pauvres paysans & de tous ceux qui en demandent. [...] [C]onvenons, mon ami, que ce soin est touchant, & qu’on en aime davantage l’homme qui s’en est chargé »⁵⁸. Bref, nous pourrions affirmer que le sénateur Querini est un homme respectable et vertueux puisque l’utilité dicte en grande partie l’aménagement de sa villa Alticchiero et de son jardin. Selon Wynne, il est vertueux parce qu’il est un bon patriote intéressé au bien de la République de Venise, mais aussi parce qu’il est soucieux du bien-être de ceux qui habitent sa communauté. Il fait preuve de bienfaisance à leur égard en leur permettant l’usage des plantes cultivées dans ses jardins.

d’Alticchiero sur les rives de la Brenta près de Padoue et n’interviendra plus directement dans les affaires politiques de la République des doges. Fido, « L’Illuminismo centro-settentrionale e lombardo. » ..., p. 549.

⁵⁷ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 26.

⁵⁸ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 32.

DE L'UTILITÉ DE LA FEMME

Or, dans la pensée des Lumières, les devoirs et occupations prescrits aux femmes afin qu'elles soient utiles, diffèrent sensiblement de ceux des hommes. Chacun des genres est utile mais ce d'une manière complémentaire. Selon Wynne, c'est en remplissant leurs devoirs domestiques que les femmes sont utiles et acquièrent une bonne réputation bref qu'elles sont vertueuses. Dans les *Pièces morales & sentimentales*, l'auteure expose clairement ses idées : « Filles dociles, épouses soumises, tendres mères, c'est en remplissant ces doux devoirs, que nous devenons respectables »⁵⁹. La vertu féminine pour Wynne, l'utilité sociale de la femme, est donc définie comme l'accomplissement de ce qu'on considère alors comme leur devoir, leur rôle naturel puisque issu de leur biologie. En effet, comme l'explique Lieselotte Steinbrügge, l'utilité des femmes pour la société ne réside pas dans leurs capacités productrices mais bien reproductrices⁶⁰. Ainsi, comme Claudia Opitz le rapporte, selon l'argument pronataliste physiocratique, « l'utilité sociale ou 'publique' d'une femme repose sur sa capacité à porter et élever le plus d'enfants possible »⁶¹. Le corps de la femme, ses faiblesses et ses capacités reproductrices dictent donc le rôle qui est approprié pour elle⁶² : « elle [est] le Sexe »⁶³. Dans l'univers

⁵⁹ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 29.

⁶⁰ Steinbrügge, *The Moral Sex* ..., p. 25-26.

⁶¹ « A woman's social or 'public' usefulness lay in the bearing and rearing of as many children as possible. » Opitz, Claudia, « The Myth of Motherhood Revisited. Reflexions on Motherhood and Female (In-)Equality During the Enlightenment », Bödeker, Hans Erich et Lieselotte Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman in Enlightenment Thought. Conceptualiser la femme dans la pensée des Lumières*, Berlin : Berlin Verlag Spitz, 2001, p. 76.

⁶² Nous aborderons cette question des limites physiologiques de la femme plus en détail dans le chapitre trois. Berriot-Salvadore, Evelyne, « Le discours de la médecine et de la science », Zemon Davis, Natalie et Arlette

parfaitement ordonné et rationnel du Padouan Antonio Conti (1677-1749), la femme est un être utile et même essentiel, mais dont le rôle est déterminé et limité par ses fonctions reproductrices⁶⁴. De plus, la journaliste et femme de lettres vénitienne Elisabetta Caminer Turra critique l'impossibilité pour les religieuses cloîtrées dans un couvent d'être en quoi que ce soit utiles à la société⁶⁵. Conformément à l'idéal de l'utilité des Lumières, elle déplore le fait que les femmes qui prennent le voile renoncent au devoir sacré d'une vie utile. Bref, pour une majorité de penseurs italiens et français, le rôle social de la femme est essentiellement lié à ses occupations familiales et domestiques alors que l'homme doit s'occuper des affaires civiles. L'article de Joseph-François-Édouard de Corsembleu, sieur de Desmahis (1722-1761) sur la vertu féminine dans l'*Encyclopédie* est sans ambiguïté, la vertu féminine est par essence domestique :

son bonheur est d'ignorer ce que le monde appelle *les plaisirs*, sa gloire est de vivre ignorée. Renfermée dans les devoirs de femme & de mère, elle consacre ses jours à la pratique des vertus obscures: occupée du gouvernement de sa famille, elle regne sur son mari par la complaisance, sur ses enfans par la douceur, sur ses domestiques par la bonté: sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil, & de la santé: économe & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins; l'indigent qui se présente à sa porte, n'en est jamais repoussé; l'homme licentieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve & de dignité qui la fait respecter, d'indulgence & de sensibilité qui la fait aimer, de prudence & de fermeté qui la fait craindre; elle répand autour d'elle une

Farge (dir.), *Histoire des femmes en Occident. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris : Plon, 2002, p. 453-454. Godineau, Dominique, « La femme », Vovelle, Michel (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris : Seuil, 1996, p. 436.

⁶³ Steinbrügge, *The Moral Sex ...*, p. 28. Dans le livre V de l'*Émile ou de l'éducation* publié en 1762, Jean-Jacques Rousseau insiste d'ailleurs sur l'irréductible sexualité des femmes : « le mâle n'est mâle qu'en certains instants, la femelle est femelle toute sa vie, ou du moins toute sa jeunesse, tout la rappelle sans cesse à son sexe ». Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Paris : Garnier, 1961, p. 450.

⁶⁴ Messbarger, *The Century of Women ...*, p. 59-60, 64.

⁶⁵ Caminer Turra, *Selected Writings ...*, p. 199-204, 211-214.

douce chaleur, une lumière pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne.⁶⁶

Par ailleurs, dans la *Difesa delle donne* (Défense des femmes) publié dans le périodique milanais *Il Caffè*, Carlo Sebastiano Franci critique l'inutilité qu'il observe chez plusieurs de ses contemporaines et propose une réforme de leur éducation afin d'en faire des êtres utiles à leur communauté, et ce, à partir de leur situation domestique⁶⁷. C'est que l'oisiveté des femmes et leur goût pour le luxe sont vus comme l'un des symptômes les plus criants de la décadence des sociétés commerciales modernes et comme l'une des menaces les plus graves pour l'efféminement des hommes⁶⁸. C'est pourquoi de nombreux réformateurs prérévolutionnaires, dont Desmahis, vont plaider pour le retour ou le maintien des femmes au foyer, ce qui leur permettra de conserver leur moralité naturelle. En effet, selon la pensée rousseauiste, le domaine familial a échappé à l'influence corruptrice de la société commerciale. Synthétisant la pensée développée par Steinbrügge dans *The Moral Sex*, Dena Goodman souligne que « la critique de la civilisation de Rousseau ouvr[e] un espace de bonheur pour les hommes et les femmes seulement dans une sphère domestique vue comme un refuge contre la dépravation du monde moderne et urbain créé et dominé par

⁶⁶ Desmahis, « Femme (morale) », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. VI, Paris : Panckoucke, 1756, p. 475.

⁶⁷ Cet article a été publié anonymement dans le journal milanais *Il Caffè* dont les activités s'étendent entre 1764 et 1766. *Il Caffè* se pose comme un organe de premier plan des Lumières italiennes. Messbarger, Rebecca, *The Century of Women. Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto : University of Toronto Press, 2002, p. 87-103.

⁶⁸ Tomaselli, Sylvana, « Woman in Enlightenment Conjectural Histories », Bødeker et Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman ...*, p. 15-16.

des hommes rationnels, compétitifs et avides »⁶⁹. La femme doit donc s'estimer chanceuse, en confinant ses activités aux affaires domestiques, d'échapper à l'aliénation encourue par la fréquentation de la société civilisée.

Dénuées de tout rôle politique direct, les femmes doivent, par leur moralité exemplaire, inspirer et influencer leurs époux et fils et ainsi participer à la régénération, à la réforme morale de la société⁷⁰. Wynne pense également que les femmes vertueuses sont appelées à jouer un rôle civil et politique en influençant les hommes qui les entourent. Aussi l'auteure critique-t-elle la conduite de ses contemporaines qui leur a fait perdre leur influence : « [q]ue nos dames ont eu tort de perdre leur ancienne réserve ! Leur pouvoir est détruit, elles n'influent plus dans les affaires : & si elles s'amuse davantage, elles intéressent bien moins les chefs »⁷¹. Selon elle la respectabilité confère une certaine crédibilité aux femmes, particulièrement à celles de l'élite, ce qui leur permet d'influencer les affaires en agissant sur les décideurs. L'auteure lie la vertu féminine à l'accomplissement d'un rôle domestique décrit comme étant la destinée naturelle des femmes ce qui rend ainsi la vertu accessible à toutes femmes peu importe leur classe sociale.

⁶⁹ « Rousseau's critique of civilization opened a space of happiness for men and women only in a domestic sphere seen as a haven from the depraved modern, urban world created and dominated by competitive, acquisitive, rational men. » Goodman, Dena, « Policing Society: Women as Political Actors in the Enlightenment Discourse », Bodeker et Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman ...*, p. 138.

⁷⁰ Linton, Marisa, « Virtue Rewarded? Women and the Politics of Virtue in 18th-Century France (Part II) », *History of European Ideas*, 26(1), 2000, p. 58.

⁷¹ Wynne, *Pièces morales ...*, p. 252.

DE LA VERTU NATURELLE

Dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne consacre sa dernière pièce à une « Histoire des héros subalternes ». Cette section, qui s'intitule *Nouvelle vénitienne plébényenne*, est le plus volumineux de tous les textes contenus dans les *Pièces morales & sentimentales*⁷². Cette nouvelle sera traduite à deux reprises en italien dès 1786⁷³. Wynne y expose explicitement ses motivations et convictions et par là elle montre qu'elle participe au mouvement plus général des Lumières qui reconnaît la vertu comme une qualité naturelle qui incite une personne à travailler au profit de sa patrie et de sa communauté⁷⁴. Comme le souligne Marisa Linton, cette redéfinition de la vertu comme une qualité sociale naturelle qui se produit vers le milieu du siècle implique aussi que la vertu n'est plus le propre des classes privilégiées de la société d'Ancien Régime⁷⁵.

La littérature de la seconde moitié du XVIII^e siècle a grandement contribué à la popularisation de cette conception de la vertu naturelle. Les romans de Samuel Richardson et de Jean-Jacques Rousseau mettant en scène des héroïnes vertueuses issues de la bourgeoisie ou encore des classes populaires connaissent d'ailleurs un grand succès auprès des lecteurs et lectrices. Alors que le roman *Pamela : or Virtue Rewarded* (1740) de Richardson est édité à cinq reprises dès la première année de sa parution⁷⁶, Robert Darnton

⁷² La nouvelle s'étend de la page 211 à 275.

⁷³ Voir Annexe 2.

⁷⁴ Linton, Marisa, « Virtue Rewarded? (Part II) » ..., p. 51.

⁷⁵ Linton, Marisa, *The Politics of Virtue* ..., p. 79.

⁷⁶ Le roman sera aussi traduit dans la plupart des langues européennes majeures rapidement. Eger, Elizabeth, « The Bluestocking Circle. Friendship. Patronage and Learning » Eger, Elizabeth et Lucy Peltz, *Brilliant Women. 18th-Century Bluestockings*, Londres : National Portrait Gallery, 2008, p. 35.

note, au sujet de *Julie, ou la Nouvelle Héloïse* de Rousseau, que « même si nous ne disposons que de très peu de statistiques sur la vente de livres sous l’Ancien Régime, il est clair que *La Nouvelle Héloïse* est probablement le plus grand best-seller du siècle »⁷⁷. À Venise, les pièces du dramaturge Carlo Goldoni (1707-1793)⁷⁸, dont *La putta onorata* (La putain honorée) et *La buona moglie* (La bonne épouse), mettent aussi en scène des femmes vertueuses issues des milieux populaires⁷⁹. L’idée voulant que la vertu ne soit pas l’apanage des classes privilégiées se répand donc dans de nombreuses compositions littéraires du Siècle des Lumières tout comme elle justifie parfois l’intérêt que les contemporains vont porter à des œuvres écrites au cours des siècles précédents. D’ailleurs, dans sa traduction des œuvres de Shakespeare (1564-1616) et dans la vie de celui-ci qu’elle rédige en guise de préface, Giustina Renier Michiel fait preuve d’une opinion très favorable aux écrits et à la personne du dramaturge⁸⁰. Elle relève entre autres que « [t]out ce qui regard[e] l’homme [est] sacré pour lui [Shakespeare]; et l’homme, de quelque condition soit-il, lui semble digne d’être admis avec les rois, puisqu’il [sait] que les rois sont autant des hommes que les

⁷⁷ « Although we have very few statistics on book sales under the Old Regime, it is clear that *La Nouvelle Héloïse* was perhaps the biggest best-seller of the century. » Darnton, Robert, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York : Basic Books, 1999, p. 242.

⁷⁸ Goldoni, né à Venise et mort à Paris, est à Venise entre environ 1743 et 1762. Avec Carlo Gozzi, il est l’un des piliers du théâtre vénitien des Lumières. Ses pièces reprennent l’idéologie bourgeoise et se veulent des portraits réalistes de la société. Voir Strappini, L. « Carlo Goldoni », Ghisalberti, Alberto M. (dir.), *Dizionario biografico degli italiani*, Vol. 57, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 2001, p. 581-592.

⁷⁹ Fido, Franco, *Guida a Goldoni, Teatro e società nel Settecento*, Turin: Giulio Einaudi editore, 1977, p. 23.

⁸⁰ [Renier Michiel, Giustina], *Opere drammatiche di Shakspeare volgarizzate da una dama veneta*, Venise : Presso gli eredi Constantini, 1798.

autres »⁸¹, les grandes qualités ne se trouvent donc pas uniquement au sein de la société polie.

DE LA VERTU POPULAIRE

Wynne soutient que la vertu et les nobles sentiments sont distribués sans distinction par la nature parmi toute la population, mais que, par un concours de circonstances, les nobles actes accomplis par les gens du peuple passent trop souvent inaperçus.

C'est rendre un véritable service à l'humanité que de lui montrer, que l'enthousiasme de la gloire, & l'élévation des sentiments, sont des dons que la nature répand indistinctement quant à elle; & que ce n'est pas sa faute, si les circonstances de la société en étouffent les germes dans le peuple, & en relèvent les effets dans la classe moins nombreuse ; ou si les actions héroïques, quoique plus pures & plus sublimes par leur simplicité & par leur ingénuité, sont ensevelies d'un côté sous un oubli éternel, tandis que de l'autre les mêmes, quoique plus intéressées, sont prônés par toutes les bouches, & par toutes les plumes⁸².

À cela, elle ajoute que la vertu chez le peuple est encore plus admirable que chez les membres de la haute société puisque les actes dignes d'admiration ne sont pas motivés par la vanité mais simplement par la beauté d'un tel acte :

Il y a très-souvent parmi le peuple des êtres signalés pour l'esprit & pour le sentiment, que la renommée dans d'autres circonstances auroit élevés sur les plus hauts degrés de son temple : & lorsqu'il arrive de découvrir quelque belle action arrivée dans cette classe, il me paroît qu'on doit en être beaucoup plus affecté, & touché, que si cela s'étoit passé parmi les gens que

⁸¹ « Tutto cio che risguardava l'uomo era sacro per lui; e l'uomo, di qualunque condizione si fosse, gli sembrò degno d'essere ammesso co' Re, giacchè conosceva che i Re sono uomini egualmente che gli altri. » Renier Michiel, *Opere drammatiche* ..., p. 17.

⁸² Wynne, *Pièces morales* ..., p. 212-213.

l'éducation a éclairés, & dont l'ambition, & le désir d'être loué, rabaisent de beaucoup le mérite d'une action⁸³.

Non seulement la vertu du peuple est-elle plus digne d'admiration, elle est également plus pure, plus naturelle, puisqu'elle n'est justement pas motivée par la vanité : « [l]a vertu n'est souvent, chez les grands, que faste & ostentation : chez le peuple elle brille dans toute sa pureté, parce qu'elle anime des cœurs simples, qui ne connoissent point le besoin de paroître ce qu'ils ne sont pas, aux yeux de leurs semblables »⁸⁴. Ainsi, la nécessité des apparences chez les classes privilégiées a un effet dénaturant sur la vertu puisqu'elle pousse les individus à commettre des actes vertueux davantage pour la reconnaissance des pairs que pour la beauté de l'acte en lui-même. Cette critique rejoint celle formulée, comme le rapporte Emmanuel Bury, au XVIII^e siècle à l'égard de l'idéal de l'honnête homme tel que défini au Grand Siècle alors que la politesse extérieure et l'attention à autrui sont vues comme des manifestations de l'honnêteté intérieure⁸⁵. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, au contraire soutient Bury, le souci de l'apparence est perçu comme un manque d'honnêteté qui masque la personne authentique. Wynne pousse toutefois la critique de la société polie, soit aristocratique, plus loin et souligne qu'un tel milieu ne favorise pas l'adoption d'une conduite vertueuse qui respecte la nature humaine.

⁸³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 211-212.

⁸⁴ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 215.

⁸⁵ Bury, Emmanuel, *Littérature et politesse : l'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris : Presses universitaires de France, 1996, p. 196, 201.

DES DIFFICULTÉS D'ÊTRE VERTUEUX DANS UNE SOCIÉTÉ POLICÉE

Une lecture des diverses œuvres de Wynne révèle qu'à l'instar de Rousseau, l'auteure croit qu'il est plutôt difficile d'adopter une conduite vertueuse, c'est-à-dire respectant la nature, dans les sociétés policées de l'Europe de la fin du XVIII^e siècle. Wynne se montre ainsi critique à l'égard de la société et du milieu dans lesquels elle évolue et dénonce ce qu'elle voit comme la corruption des sociétés civilisées⁸⁶. Dans un premier temps, l'auteure critique l'effritement des liens familiaux et conjugaux qu'elle considère comme naturels et sacrés. Une longue comparaison entre les contradictions des mœurs des Anciens et celles des Modernes qu'elle insère dans *Alticchiero* nous éclaire à ce sujet :

Une idée sublime de la pureté des mœurs fut sans doute la cause de l'institution des Vestales, dont les mœurs austères & le respect qu'on leur portoit les mettoit hors de comparaison avec nos Religieuses : la sévérité des loix pour le maintien de la foi conjugale & pour la punition des violateurs : le genre de vie que le beau sexe menoit universellement, toujours occupé des soins du ménage, il vaquoit à un travail journalier, & étoit beaucoup moins dissipé qu'à présent. Mais en même temps, & parmi les mêmes Nations, rien de si commun, de si familier ; depuis l'âge le plus tendre jusqu'au plus avancé, depuis la jeune fille la plus réservée jusqu'au soldat le plus hardi, depuis le temple public jusqu'à l'endroit le plus libre, non rien n'étoit si commun que l'idée, que les représentations variées en mille manières de tout ce qui peut exciter les sensations, & les désirs opposés au bon ordre de la société, au maintien de la pudeur, en un mot à la conservation de la vertu.

[...]

Il paroît que par une capricieuse vicissitude, le contraste subsiste parmi nous autres Modernes en sens opposés. Beaucoup de retenue extérieure, de modestie dans le maintien, d'honnêteté dans les images & dans les manières ; mais en même temps ne voit-on pas beaucoup moins

⁸⁶ Dans la *Nouvelle vénitienne plébeyenne* elle écrit d'ailleurs : « Les nations se policèrent davantage, c'est-à-dire se corrompirent ». Wynne, *Pièces morales* ..., p. 217.

d'importance attachée par la société civile aux grands devoirs de la foi conjugale, au mérite obscur de la femme vertueuse, de la bonne mère de famille, & en général ne se caractérise-t-on pas par cette légèreté avec laquelle on exprime déceimment le peu de cas que l'on fait des liens les plus sacrés & les plus essentiels dans la société⁸⁷.

Ce passage révèle que, tout comme plusieurs penseurs des Lumières le soulignent, Wynne prétend que les liens qui sont à la base de la société sont négligés par ses contemporains et cette situation, en rupture avec la nature, mais aussi avec la religion, ne favorise guère le maintien de la vertu.

Ensuite, en ce qui concerne plus directement la question féminine, le passage nous éclaire sur le comportement que l'auteure veut digne et vertueux pour les femmes. Chez les Anciens, les femmes sont dites moins dissipées, moins frivoles que chez les Modernes. L'auteure envisage positivement une existence où les femmes ont des occupations presque uniquement domestiques. Pour ce qui est de la société moderne, l'auteure indique que le mérite des femmes qui se consacrent à leur famille n'est pas reconnu par ceux qui les entourent, et ce, même si la plupart de ses contemporains soulignent que ce rôle domestique est leur destinée naturelle. Elle critique ce manque de reconnaissance envers les femmes vertueuses, manque de reconnaissance qui, comme nous le verrons dans la section sur *Les Morlaques*, nuit également au maintien d'une conduite vertueuse.

Il faut noter qu'en critiquant la corruption des sociétés civilisées, l'affaiblissement des liens familiaux et conjugaux et le peu de reconnaissance de leur mérite obtenu par les femmes vertueuses, Wynne reprend en partie certaines critiques aussi exprimées par

⁸⁷ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 54-56.

d'autres penseurs et littéraires des Lumières. Selon Mary S. Trouille, Louise d'Épinay (1726-1783)⁸⁸ critique, dans son roman autobiographique intitulé *Histoire de Madame de Montbrillant*⁸⁹, le fait que son milieu ne favorise guère la formation de liens familiaux forts⁹⁰. De façon similaire, dans sa préface des *Opere drammatiche*, Renier Michiel indique qu'« un usage presque général en Italie privant les Mères de l'occupation la plus gratifiante qui est celle d'éduquer leurs propres Filles ; ne leur laisse de Mère que le doux titre »⁹¹. Ensuite, Rousseau fait état de ce qu'il voit comme la décadence des Européens civilisés qui, afin de garantir et sécuriser leur propriété, se sont éloignés de leur nature et ont remis leur liberté entre les mains d'un État⁹². Les *Illuministi* italiens développent des idées semblables : le Vénitien Giammaria Ortes (1713-1790) qualifie la société moderne de décadente et corrompue dans son œuvre *Il filosofo americano*⁹³ alors que le Napolitain Giambattista Vico (1668-1744) fait preuve d'ambivalence quant à cette même société. Dans *Scienza Nuova* (Science Nouvelle) publiée en 1725, ce dernier explique que l'égoïsme et l'individualisme, de même que la disparition de la peur qui assure la cohésion de la société, risquent d'entraîner un retour à l'anarchie et à la barbarie⁹⁴. De plus, bien qu'il insiste sur le

⁸⁸ Sur d'Épinay voir Annexe 3.

⁸⁹ L'œuvre ne sera publiée qu'en 1818.

⁹⁰ D'Épinay « expresses considerable ambivalence toward motherhood; yet, at the same time, she is highly critical of the social conventions and prejudices of her period that prevented the formation of strong family bonds ». Trouille, , *Sexual Politics ...*, p. 117.

⁹¹ « Un uso quasi generale in Italia privando le Madri della più grata occupazione qual si è quella di educare le proprie Figlie ; non lascia loro di Madre che il dolce titolo ». Renier Michiel, *Opere drammatiche ...*, p. 24.

⁹² Voir particulièrement le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* paru en 1754 et *Du contrat social ou Principes du droit politique* paru en 1762.

⁹³ Le texte ne sera publié qu'en 1961 par l'historien Gianfranco Torcellan. Fido, « L'Illuminismo centro-settentrionale e lombardo » ..., p. 552.

⁹⁴ Vico élabore une conception cyclique de l'histoire où l'harmonie sociale n'est possible que lorsqu'une croyance religieuse forte humanise et discipline l'homme barbare. Lorsque l'individualisme, et l'égoïsme qui

pluralisme des cultures et sur le relativisme dont un observateur doit faire preuve lorsqu'il tente de les juger, Johann Gottfried Herder (1744-1803) souligne à quelques reprises la supériorité du sauvage par rapport à l'homme civilisé⁹⁵. D'autres encore développeront des idées similaires et, comme le mentionne Linton,

[I]a croyance que les peuples primitifs [ont] des qualités depuis longtemps perdues par les Européens 'corrompus' et décadents [a] commencé à s'implanter à l'intérieur d'une période relativement courte après la découverte du Nouveau Monde. [...] Au milieu du XVIII^e siècle l'argument que les peuples primitifs [sont] plus vertueux que les Européens jou[e] un rôle polémique qui aliment[e] les controverses sur la dérive de la nature humaine et sur l'organisation politique et sociale des sociétés européennes⁹⁶.

L'égoïsme des sociétés civilisées de même que le peu de gratification que les femmes retirent de leurs occupations maternelles expliquent pourquoi l'adoption et le maintien d'une conduite vertueuse sont difficiles dans ces sociétés. En adoptant le paradigme rousseauiste du « bon sauvage »⁹⁷, Wynne imagine que le contexte idéal pour le

y est associé, sont trop prononcés et que la peur n'assure plus la cohésion sociale, la société humaine tombe dans l'anarchie et commence un nouveau cycle de civilisation. Berlin, Isaiah, *Vico and Herder. Two Studies in the History of Ideas*, Londres : The Hogarth Press, 1976, p. 47-48, 75, 79-80.

⁹⁵ Berlin, *Vico and Herder* ..., p. 178. Berlin cite : « [t]he savage who loves himself, his wife, his child ... and works for the good of his tribe as for his own ... is in my view more genuine than the human ghost, the ... citizen of the world, who, burning with love for all his fellow ghosts, loves a chimera. The savage in his hut has more room for any stranger ... the saturated heart of the idle cosmopolitan is a home for no one ».

⁹⁶ « The belief that so-called primitive people had qualities long since lost by 'corrupted' and decadent Europeans had begun to take hold within a relatively short period after the discovery of the New World. [...] By the mid-eighteenth-century the argument that primitive people were more virtuous than Europeans was playing a polemical role as it fed into controversies on the derivation of human nature, and the political and social organisation of European societies. » Linton, *The Politics of Virtue* ..., p. 67-68.

⁹⁷ Le mythe du bon sauvage est repris dans nombre d'ouvrages du XVIII^e siècle (surtout après la publication en 1750 du *Discours sur les sciences et les arts* de Rousseau). Les *Lettres d'une Péruvienne* (1747) de Françoise de Graffigny (1695-1758), *l'Homme sauvage* (1767) de Louis-Sébastien Mercier, *The Man of Feeling* (1771) et *The Man of the World* (1773) de l'Écossais Henri Mackenzie (1745-1831) en sont quelques exemples. Le *Voyage autour du monde* de Bougainville paru en 1771 ainsi que le *Supplément au voyage de Bougainville* publié par Diderot en 1772 sont parmi les exemples les plus importants d'œuvres reprenant le paradigme du bon sauvage et, par extension, la critique de la civilisation. Voir « Apothéose et déclin du 'bon

développement d'une conduite féminine vertueuse centrée autour de leurs occupations domestiques se situe dans l'état de nature. C'est donc dans une société dite non corrompue par les vices de la société policée que Wynne place son idéal féminin dans *Les Morlaques*.

LA VERTU DANS LES MORLAQUES

Dans *Les Morlaques*, la population du village de Narzevizca, situé dans les terres intérieures de la Dalmatie alors sous domination vénitienne, est éloignée de la ville et existe dans un état de nature⁹⁸. La famille de Pervan, chef et « père commun » des villageois, composée de ses deux fils, Stiepo et Jervaz, et de leurs épouses, Dascia et Jella, mène une existence paisible et jouit d'un « repos obscur et constant »⁹⁹. L'arrivée d'un marchand de la ville vient troubler la tranquillité de cette famille, puisque celui-ci excite la curiosité des fils avec ses récits et entraîne Stiepo à Zara¹⁰⁰, ville côtière, pour une brève visite. Pervan cède aux demandes insistantes de ses fils qui, au retour de Stiepo, veulent aller visiter Venise et en rapporter de nouvelles connaissances¹⁰¹. Le dénouement tragique de l'intrigue, alors que Jervaz en route pour Venise est tué par son rival jaloux, Marcovich, qui aurait souhaité épouser Jella, permet à Wynne d'illustrer que la curiosité des peuples primitifs pour la civilisation est insidieuse et même fatale. Les Morlaques, enfants innocents de la nature, ne peuvent en rien améliorer leur bonheur au contact de la civilisation. Bien au

sauvage' » dans Devèze, Michel, *L'Europe et le Monde à la fin du XVIII^e siècle*, Paris : Albin Michel, 1970, p. 513-523. Sur Graffigny voir Annexe 3.

⁹⁸ Sur la situation géographique de la Dalmatie voir Annexe 5.

⁹⁹ Wynne. *Les Morlaques ...*, p. 1-2.

¹⁰⁰ Aussi connue sous le nom de Zadar.

¹⁰¹ Wynne reprend ici l'idée des voyages à but éducatif telle que développée par le Grand Tour au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Redford, Bruce, *Venice and the Grand Tour*, New Haven : Yale University Press, 1996, p. 10-11.

contraire, ils compromettent leur pureté et leur vertu alors qu'ils y rencontrent des influences corruptrices. À cette trame principale se mêle une multitude de thèmes secondaires : la question de la condition féminine est l'une de ces thématiques et celle qui retiendra notre attention. D'ailleurs, si Wynne fait l'éloge de la société des Morlaques qui respecte les lois de la nature, elle critique par contre leurs mœurs en ce qui concerne le traitement des femmes qu'elle qualifie de non naturel, et corrige ce trait national dans son roman. En effet, comme nous le verrons, dans *Les Morlaques*, Wynne imagine une société relativement égalitaire où les femmes sont vertueuses, estimées pour leur vertu, et épanouies dans leurs occupations domestiques. Avant de poursuivre avec l'analyse des propos que Wynne développe dans son œuvre, il est nécessaire de la remettre en contexte.

D'abord, le roman de Wynne n'est pas un simple roman mais bien un roman anthropologique. Dans sa préface, l'auteure explique ainsi sa démarche :

La suite naturelle des événemens ordinaires dans une famille *Morlaque* va nous mettre au fait des mœurs & usages de la nation d'une manière plus sensible que la relation froide & méthodique d'un voyageur. On n'a pas cru avoir besoin de recourir au romanesque ou au merveilleux. Les faits sont vrais & les détails nationaux fidèlement exposés. Mœurs, habitudes, préjugés, caractères, circonstances locales, tout résultera des événemens & des personnages mêmes mis en action.

C'est peut-être la plus agréable façon de donner l'idée juste d'un peuple, qui pense, parle & agit d'une manière très-différente de la nôtre¹⁰².

¹⁰² Même si une part significative de l'imagination de l'auteure intervient dans *Les Morlaques*, Wynne reprend assez fidèlement les mœurs rapportées et relatées par ses prédécesseurs et elle souligne habituellement en quoi ce qu'elle écrit peut différer de ce que les voyageurs ont affirmé. Wynne, « Sujet de l'ouvrage », *Les Morlaques* ..., n.p. [V-VI].

Wynne souhaite donc dresser un portrait des mœurs d'un peuple peu connu tout comme le ferait un voyageur dans le récit de son périple, mais d'une manière qu'elle juge plus intéressante et tout aussi instructive pour le lecteur. Le roman anthropologique présente un autre intérêt en ce qu'il permet à l'auteure de faire connaître d'autres mœurs, d'autres manières d'exister possibles et de mettre ainsi de l'avant un certain relativisme culturel. Il lui permet également d'introduire des éléments fictifs et d'imaginer la société des Morlaques en fonctions de ses idéaux personnels. En ce sens, la démarche de Wynne peut être placée en parallèle du genre des utopies du XVIII^e siècle tel *Libertalia* (1724) de Daniel Defoe ou encore *Candide* (1759) de Voltaire qui tous deux mettent les sociétés européennes en opposition avec des sociétés idéales imaginées.

Ne s'étant vraisemblablement jamais rendue en Dalmatie elle-même, Wynne a dû s'appuyer sur ce que d'autres y ayant séjourné ont pu dire ou écrire à ce sujet¹⁰³. La principale source du roman de Wynne est le récit d'histoire naturelle intitulé *Viaggio in Dalmazia* d'Alberto Fortis (1741-1803) publié à Venise en 1774^{*104}. Une lecture des ouvrages de Fortis et de Wynne montre que celle-ci reprend fréquemment presque

¹⁰³ « Les informations de plusieurs parmi ceux que les emplois publics ou les affaires particulières ont fait demeurer dans cette contrée ; quelques conversations avec les Esclavons des contrées voisines ; la lecture du peu d'anciens écrivains sur ce sujet, & celle d'un excellent moderne, Mons. l'Abbé Fortis dans son *Voyage an Dalmatie*, ont été les sources où l'on a puisé. » Wynne, « Sujet de l'ouvrage », *Les Morlaques ...*, n.p. [VI].

* Au cours de la présente étude nous utiliserons une réimpression de la traduction anglaise de l'œuvre de Fortis publiée par J. Robson à Londres en 1778. Fortis, Alberto, *Travels into Dalmatia*, New York : Arno Press & The New York Times, 1971.

¹⁰⁴ C'est la partie dédiée au Signor J. Morosini qui traite spécifiquement des mœurs des Morlaques. Fortis, *Travels into Dalmatia ...*, p. 43-89. Sur Fortis voir Annexe 4.

textuellement les propos que ce dernier a publiés dans *Viaggio in Dalmazia*¹⁰⁵. D'ailleurs, elle nomme le chef du village d'après un Morlaque qui a accueilli des plus cordialement Fortis lors de son voyage : Pervan Vajvod de Coccorich¹⁰⁶. En plus de l'œuvre publiée par Fortis, il semble que Wynne ou encore son collaborateur Bartolomeo Benincasa (1746-1816)¹⁰⁷ aient correspondu avec ce dernier pour les besoins du roman. Dans son étude sur Venise et la Dalmatie au Siècle des Lumières, Larry Wolff fait état d'une lettre datée de 1786 écrite par Benincasa et adressée à Fortis le remerciant au nom de Wynne pour les documents qu'il leur a prêtés¹⁰⁸. Le patricien Andrea Dandolo qui fréquente le cercle de Wynne et qui a occupé la fonction de *provveditore generale*¹⁰⁹ pour la République des doges en Dalmatie constitue une autre source d'informations importante pour l'auteur.

Le contexte de découverte et d'exploration de la Dalmatie et de ses terres intérieures est bien particulier. L'intérêt de la République de Venise pour ces territoires (sous sa domination depuis le XV^e siècle en ce qui concerne la côte et depuis le début du XVIII^e

¹⁰⁵ Par exemple, Fortis écrit : « a Morlack woman neither changes her food, nor interrupts her daily fatigue, on account of her pregnancy » et Wynne reprend : « son état ne l'empêchoit pas de vaquer comme toujours à ses travaux, même les plus fatigans ». Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 94 et Fortis, *Travels into Dalmatia ...*, p. 76.

¹⁰⁶ « Jamais je n'oublierai la réception et le traitement cordiaux que Pervan Vajvod de Coccorich m'a donnée. » [I shall never forget the cordial reception and treatment given me by Pervan Vajvod, of Coccorich.] Fortis, *Travels into Dalmatia ...*, p. 54.

¹⁰⁷ Sur Benincasa voir Annexe 4.

¹⁰⁸ Wolff cite : « I thank you on behalf of the countess for the papers so readily and so kindly sent; they will be kept by us until you return or arrange for them, and, meanwhile, will be of much use for our need ». Wolff, Larry, *Venice and the Slavs. The Discovery of Dalmatia in the Age of Enlightenment*, Stanford : Stanford University Press, 2001, p. 198.

¹⁰⁹ Cette charge politique peut être comparée à celle d'un gouverneur. Le *provveditore* est élu pour une période déterminée au cours de laquelle il doit gérer la province de l'Empire vénitien qu'on lui confie sur le plan politique, ethnologique, économique et militaire.

pour les régions intérieures¹¹⁰) s'explique par la nouvelle ambition impérialiste de la République qui se développe parallèlement à l'émergence des grands empires britanniques, français et espagnols. Comme l'explique Larry Wolff, l'impérialisme pour les Vénitiens est une idéologie à définir¹¹¹. En effet, après la perte graduelle des composantes de son empire commercial, dont les îles de Chypre et de Crète, à partir du XV^e siècle, la République des doges doit rénover sa vision impériale. Conséquemment, au XVIII^e siècle, la province dalmate est vue comme l'une des composantes essentielles d'un Empire adriatique : le retard économique et la barbarie des peuples des terres intérieures, dont les Morlaques, sont invoqués pour justifier la mission civilisatrice dont se dote la Sérénissime. Le traitement administratif de la province dalmate diffère d'ailleurs de celui de la *terraferma*¹¹² (terre ferme) également sous domination vénitienne en raison de sadite arriération. Ainsi, la Dalmatie, contrairement à la *terraferma*, a un statut qu'on pourrait qualifier de semi-colonial. En effet, l'accent mis sur la cohésion politique du territoire, sur le développement

¹¹⁰ Les traités de Carlowitz (1699) et Passarowitz (1718) augmenteront le territoire sous domination vénitienne aux dépens de l'Empire ottoman. Le traité de Carlowitz met fin à la guerre entre les Ottomans et la Sainte-Ligue (Autriche, Pologne, République de Venise et Russie) débutée en 1683. Cette guerre marque le recul de l'influence ottomane en Europe centrale alors que l'Autriche gagne le contrôle d'une grande partie de la Hongrie, de la Transylvanie, de la Croatie et de la Slovénie. La République de Venise quant à elle obtient la plus grande partie de la Dalmatie ainsi que la Morée dans la péninsule du Péloponnèse. Les hostilités entre la République des doges et l'Empire Ottoman reprennent en 1714 et en 1715, les Vénitiens perdent le contrôle de la Morée. En 1716, les Autrichiens s'allient avec Venise et infligent une série de défaites aux Turcs. La paix est conclue en 1718 avec le traité de Passarowitz. Les Autrichiens obtiennent des territoires dans les Balkans, dont une partie de la Serbie, aux dépens des Turcs alors que Venise gagne du territoire en Dalmatie mais ne regagne pas le contrôle de la Morée qui reste aux mains des Ottomans. Ce conflit marque le début du déclin de la Sérénissime. Voir « Carlowitz, Treaty of » et « Passarowitz, Treaty of » dans *The New Encyclopaedia Britannica*, Chicago : University of Chicago, 1992, vol. 2, p. 872 et vol. 9, p. 185.

¹¹¹ Wolff, *Venice and the Slavs...*, p. 3-7.

¹¹² Cette expression est employée pour désigner la région contrôlée par la République de Venise qui se trouve sur la terre ferme de la péninsule italienne en opposition avec la ville de Venise qui elle se trouve dans la lagune. À la fin du XVIII^e siècle, le Veneto comprend entre autres les villes de Padoue, Vicence, Brescia, Vérone et Bergame et le Frioul. Voir Annexe 6.

et l'exploitation économiques, sur le maintien de la loyauté de ces peuples envers la Sérénissime et sur la mission civilisatrice des Vénitiens en raison de la barbarie des peuples de la Dalmatie doit être vu comme impérialiste toutefois, la Dalmatie étant située en Europe, elle ne peut pas représenter l'altérité radicale comme c'est le cas pour les territoires situés au-delà de l'Atlantique¹¹³.

L'intérêt de Venise et des Vénitiens pour la Dalmatie et les Morlaques doit également être remis dans le contexte des grandes explorations naturalistes et ethnologiques du Siècle des Lumières. Les voyages de l'Anglais James Cook (1728-1779) et du Français Louis Antoine de Bougainville (1729-1811), qui parcourent les mers australes au cours des décennies 1760 et 1770, sont parmi ces grandes expéditions qui suscitent la curiosité de nombreux contemporains et contemporaines. C'est d'ailleurs au XVIII^e siècle que la littérature de voyage devient un genre littéraire important alors qu'il ne comptait auparavant que pour une mince part des publications¹¹⁴. Dans leurs ouvrages, les voyageurs détaillent leurs observations sur la nature des régions visitées et sur les peuples dits primitifs qu'ils y ont rencontrés. Deux attitudes, quant au primitivisme de ces peuples, peuvent être identifiées. D'un côté, il y a ceux qui se dotent d'une mission civilisatrice. Le devoir de l'Européen civilisé et éclairé est d'aider ces peuples primitifs à progresser sur l'échelle de

¹¹³ Wolf, *Venice and the Slavs ...*, p. 8-9.

¹¹⁴ Bourguet, Marie-Noëlle, « Voyages et voyageurs », Delon, *Dictionnaire européen des Lumières ...*, p. 1257.

la civilisation¹¹⁵. D'un autre côté, il y a ceux qui, comme Rousseau ou Herder, vont faire preuve de relativisme et vont critiquer la société européenne civilisée comme étant corrompue et corruptrice. Dans son roman *Les Morlaques*, Wynne adopte la seconde position et, dans un état de nature idéalisé, elle souligne en quoi la vertu fleurit plus facilement dans une société primitive que dans la société civilisée.

L'ÉTAT DE NATURE IDÉALISÉ

Le Morlaque est un « enfant de la nature »¹¹⁶. Il évolue dans cet état de nature pastoral situé à mi-chemin entre barbarie et civilisation¹¹⁷, à une nuance près. En effet, Wynne souligne que, en ce qui a trait au traitement de la femme, le Morlaque, récemment sédentarisé, est « plus chasseur & guerrier en général que pasteur & agricole »¹¹⁸. C'est

¹¹⁵ Bourguet, Marie-Noëlle, « L'explorateur », Vovelle (dir.), *L'homme des Lumières ...*, p. 293. Lüsebrink, Hans-Jürgen, « Civilisation », Ferrone, Vincenzo et Daniel Roche (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris : Fayard, 1999, p. 170-171.

¹¹⁶ Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 39.

¹¹⁷ Wynne écrit d'ailleurs : « les peuples également éloignés de ces deux états [le barbare absolument sauvage et l'homme entièrement civilisé], ou un peu plus près de la simple nature ». Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 34. Les histoires conjecturales des Lumières évaluent le degré de civilisation des peuples pour ensuite les placer sur une échelle marquant les différents stades de civilisation. Le premier stade est celui de la barbarie où les peuples ne connaissent d'autres lois que la force et où les femmes sont tyrannisées. Vient ensuite l'âge pastoral où les peuples se sédentarisent et développent l'agriculture et la métallurgie. À ce stade, le temps de loisir augmente et les hommes en viennent à apprécier la beauté et la compagnie des femmes ce qui entraîne un adoucissement des mœurs. Dans la pensée rousseauiste, ce stade est associé au véritable état de nature puisque l'égoïsme associé à l'accumulation et à la propriété ne s'est pas encore développé. C'est l'âge d'or de l'humanité. Les Européens se situent au quatrième stade soit celui de la société commerciale et urbaine où la compétition entre les individus nuit au maintien de rapports sociaux harmonieux. Voir Tomaselli, « Woman in Enlightenment Conjectural Histories » ..., p. 7-22.

¹¹⁸ Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 11. Bien que nous ne puissions confirmer que Wynne ait lu des histoires conjecturales, elle en reprend ici le schéma établi dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations* (1756) de Voltaire et *L'esprit des lois* (1748) de Montesquieu (1789-1755) qui dit mesurer le degré de civilisation d'une société en fonction du degré de liberté de la femme. Dans *Les Morlaques* elle écrit : « [l']idée qu'on conçoit du mérite d'une nation ne seroit peut-être pas mal calculée sur le genre de respect que l'on y a pour le sexe ». Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 186.

que, selon les auteurs d'histoires conjecturales des Lumières¹¹⁹, la condition féminine dénote du progrès d'un peuple vers la civilisation : à mesure que les peuples progressent vers la civilisation, les femmes d'un statut avoisinant l'esclavage deviennent les compagnes du sexe masculin qui a son tour, en raison de l'influence féminine, se raffine et délaisse leurs rudes manières guerrières pour devenir des êtres sociables et sensibles¹²⁰. Ainsi, selon Wynne, dans ses relations entre les genres, le Morlaque fait preuve de barbarie. Autrement, conformément aux idées exposées par Rousseau dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), la société des Morlaques, telle qu'imaginée par Wynne, ne connaît pas de distinctions, outre celle de *Staréscina* (chef du village) qui est obtenue par le mérite. De plus, la propriété occupe encore une place marginale dans l'organisation sociale, ce qui freine la création d'inégalités. Cette existence naturelle permet donc aux Morlaques d'être vertueux et heureux.

Dans leur état de nature, les Morlaques respectent les liens familiaux et conjugaux que Wynne qualifie, nous l'avons vu, de naturels et sacrés. L'auteure prétend que l'organisation sociale des peuples primitifs favorise le maintien de liens familiaux forts. Elle écrit : « chaque village est une seule famille, parceque chaque famille, quelque nombreuse & subdivisée en plusieurs branches qu'elle soit, augmente le nombre des habitations, se répand autour d'elle-même, sans éloigner les individus : elle conserve le

¹¹⁹ Entre autres, John Millar (1735-1801) et Henry Home, Lord Kames (1696-1782).

¹²⁰ « In this process, women emerged from a condition of intolerable fatigue and misery to become friends and companions to the male sex, while men's manners were refined from the rudeness of 'savage' warriors to sociability and sensibility. » Sebastiani, Silvia, « 'Race', Women, and Progress in the Scottish Enlightenment », Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005, p. 75.

même nom, le même esprit d'attachement filial & fraternel : la société n'y rompt jamais les liens de la nature : le mariage les multiplie & les resserre »¹²¹. Cette situation contraste avec celle que l'auteure observe dans la société européenne civilisée où l'égoïsme triomphe et aliène ces liens naturels. Elle dénonce ce manque de solidarité :

dans la ville l'esprit & pour ainsi dire l'abus de la sociabilité a dénaturé les hommes ; portant à l'excès le nombre des besoins factices, il ne leur a laissé que les dehors d'une liaison mutuelle très-serrée, tandis que réellement il les a ramenés à l'état insouciant & égoïste du sauvage. L'homme pasteur ou agricole a besoin de ses enfans pour les travaux de la campagne : & il ajoute à l'attachement que la nature lui inspire pour eux, celui de l'habitude qui devient encore plus fort. [...] L'homme de la ville au contraire affligé par un trop grand nombre de besoins personnels n'a ni le tems, ni les forces, ni l'envie de s'occuper des besoins futurs de ses proches. De là l'égoïsme indolent & l'abandon des soins paternels, à moins que la vanité ne lui tienne lieu de cet amour qui excite ces mêmes soins. De là la division d'intérêts, l'indépendance & tous les maux qui mènent aussi à la destruction de l'amour patriotique, & rendent l'homme au milieu de la société aussi insouciant pour les autres, aussi isolé que le sauvage¹²².

Comme ces extraits l'illustrent, la piété filiale est un lien considéré comme essentiel par Wynne : il s'agit du premier devoir de l'être humain¹²³. La société idéale de Wynne repose aussi sur la formation d'un autre lien, le lien conjugal, qui doit pareillement être honoré.

Dans *Viaggio in Dalmazia*, Fortis s'intéressant au mariage parmi les Morlaques rapporte que les démarches sont habituellement entreprises et gérées par les parents, mais que l'accord réciproque des deux futurs époux est nécessaire pour que l'entente soit

¹²¹ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 1-2.

¹²² Il ne faut pas confondre ici le sauvage qui tient de la barbarie et le bon sauvage des peuples primitifs. Wynne emploie sauvage pour faire référence au premier. Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 133-134.

¹²³ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 107.

conclue¹²⁴. Or, les personnages du roman de Wynne ne sont pas simplement unis par un accord réciproque mais bien par leurs sentiments affectifs. D'abord, l'auteure souligne l'importance du mariage chez les peuples primitifs comparativement aux peuples civilisés ou encore aux peuples barbares :

Le barbare absolument sauvage n'attache au choix d'une compagne, au lien le plus doux que la nature nous porte à serrer, aucune importance, aucune solennité. L'homme entièrement civilisé ne fait du mariage le plus souvent, qu'une affaire de convenance & d'intérêt : & lors même que le cœur décide du choix, ce n'est pas ordinairement la plus grande affaire de sa vie.

Mais les peuples également éloignés de ces deux états, ou un peu plus près de celui de la simple nature, regardent le mariage, comme l'époque la plus intéressante, la plus remarquable parmi tous les événements de la vie¹²⁵.

Non seulement le mariage est un événement déterminant dans la vie des Morlaques, il permet aux époux de trouver le bonheur auprès de leur compagnon ou compagne. Lorsque Jervaz s'éprend de Jella, Wynne souligne le bonheur attendu dans leur union : « extraordinairement sensible pour un Morlaque, l'âme élevée par l'amour, il entrevoyait un bonheur d'une espèce bien plus délicate : celui que la nature simple et innocente indique dans l'union de deux cœurs qui se conviennent : celui que la nature brute & barbare cherche envain de dégrader : celui que la nature corrompue dégrade réellement par une marche fautive & irrégulière »¹²⁶. Ainsi, Wynne fait de l'existence en société primitive le lieu idéal pour l'épanouissement des sentiments amoureux et, conséquemment, des mariages

¹²⁴ Fortis, *Travels into Dalmatia* ..., p. 68-69.

¹²⁵ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 34.

¹²⁶ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 40-41. Nous reconnaissons dans la nature brute et sauvage l'état des sociétés guerrières et chasseresses, donc avant cette transition à l'âge pastoral où se trouve la véritable nature humaine selon Rousseau alors que la nature corrompue fait référence aux sociétés policées et civilisées où les affectations et besoins ont éloigné l'être humain de son essence.

d'amour. Comme le souligne Wolff, cette conception peut être identifiée comme une contribution originale de Wynne¹²⁷. Il faut noter qu'au XVIII^e siècle, l'amour ou, à tout le moins, l'estime mutuelle et l'amitié deviennent légèrement plus importants comme critère pour décider des unions. Dominique Godineau rapporte que « [l]e mariage traditionnel est en effet une des cibles privilégiées des Lumières. [...] On plaint les jeunes filles sacrifiées à la politique familiale, données à des vieillards qui leur répugnent, à des libertins qui dilapideront leur fortune, à des avarés qui les feront vivre dans la misère, etc. [...] De tels mariages sont donc rejetés au nom de la liberté des filles et au nom des bonnes mœurs dont ils sont le tombeau »¹²⁸. Toutefois, Godineau poursuit, selon ces auteurs des Lumières, l'union matrimoniale ne doit pas être fondée sur les passions éphémères mais bien sur l'amitié, « sur l'estime, la franchise, la 'tendresse éclairée' et la fidélité »¹²⁹. Malgré ces avertissements des philosophes, dans le cas de la République de Venise, Frederica Ambrosini note un nombre croissant d'unions secrètes et d'unions entre patriciens et femmes d'un rang social inférieur motivées par la passion¹³⁰. D'ailleurs, de nombreux personnages des pièces du dramaturge vénitien Carlo Goldoni désirent un mariage d'amour¹³¹.

¹²⁷ Wolff, *Venice and the Slavs* ..., p. 204.

¹²⁸ Godineau, « La femme » ..., p. 440.

¹²⁹ Godineau, « La femme » ..., p. 443.

¹³⁰ Ambrosini, Frederica, « Toward a Social History of Women in Venice », Martin, John et Dennis Romano (dir.), *Venice Reconsidered: the History of an Italian City-State, 1297-1797*, Baltimore : John Hopkins University Press, 2001, p. 430. Le mariage entre Andrea Tron (1712-1785) et Caterina Dolfin en est un exemple.

¹³¹ Entre autres dans *L'Osteria della posta* et *Le bourru bienfaisant* (1771).

Dans la société européenne civilisée, la famille n'occupe plus une place centrale dans la vie des individus. C'est, comme le rapporte Sylvana Tomaselli, ce que prétendent certains historiens conjecturaux des Lumières tels Diderot (1713-1784) dans l'*Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes* (1770) de Guillaume-Thomas François Raynal (1716-1793)¹³². C'est aussi ce que critique Wynne qui indique que « l'homme des villes entouré, chargé de besoins propres à son état est obligé de vivre dans mille dépendances. Il s'aperçoit de bonne heure qu'il lui faut d'autres soutiens qu'un père : & il envisage bien plus de liens & de rapport que ceux de la simple nature »¹³³. Par contre, dans l'état de nature idéalisé décrit par Wynne, les liens filiaux et conjugaux sont honorés ce qui permet, toujours selon l'auteure, aux individus de trouver le bonheur et d'être plus facilement vertueux puisqu'ils respectent leur nature. Dans ses publications, Wynne souscrit à cet idéal du compagnonnage des époux élaborés par les penseurs des Lumières et soutient que ce genre d'union affective est plus facilement réalisable dans une société à l'état de nature puisque ces peuples attachent plus d'importance à leur famille et à l'institution du mariage. En effet, tel que le prétend Dominique Godineau, « le couple des Lumières doit être construit sur les sentiments et non sur les convenances. Il n'est pas pensé comme un lieu d'affrontement entre l'homme et la femme mais comme un lieu d'harmonie et d'épanouissement personnel, construit par deux

¹³² Tomaselli, « Woman in Enlightenment Conjectural Histories » ..., p. 15.

¹³³ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 108.

partenaires »¹³⁴. Wynne croit donc que c'est dans un contexte où la société se trouve à l'état de nature que les femmes peuvent, non seulement, être vertueuses mais aussi épanouies.

LA VERTU FÉMININE

Comme nous l'avons déjà observé, Wynne, pareillement à plusieurs de ses contemporains et contemporaines, prétend qu'une conduite vertueuse féminine est liée à l'accomplissement de leurs rôles de mère et d'épouse vus comme leur destinée naturelle. Ainsi, dans la société idéale telle qu'elle l'imagine dans *Les Morlaques*, les femmes respectent leur nature et c'est dans leurs occupations domestiques qu'elles peuvent faire la preuve de leur utilité et de leur vertu.

La femme vertueuse de Wynne est chaste, obéissante, douce, dévouée, bienveillante et travaillante. Elle est aussi douée d'une certaine vivacité d'esprit. Dans sa jeunesse, la femme morlaque est chaste et pudique. Ainsi, lorsque Jervaz offre des plumes à Jella pour la courtiser, celle-ci aurait souhaité les mettre sur son bonnet mais n'ose le faire puisque Jervaz aurait ainsi vu ses cheveux¹³⁵. Wynne reprend ici une coutume rapportée par Fortis qui indique que les jeunes filles morlaques cachent leurs cheveux sous un bonnet rouge symbolisant leur virginité¹³⁶. Une jeune fille qui manque à cette exigence de virginité se voit retirer son bonnet et ses cheveux sont coupés en signe de disgrâce. C'est seulement une

¹³⁴ Godineau, « La femme » ..., p. 441.

¹³⁵ « [Jella] auroit bien voulu placer les deux belles plumes sur son bonnet, mais elle n'osoit pas l'ôter devant Jervaz : ses tresses auroient paru avant le tems du mariage. » Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 25.

¹³⁶ Fortis, *Travels into Dalmatia* ..., p. 66-68.

fois mariée que la femme morlaque peut laisser paraître ses cheveux. Bref, le fait que Jella refuse d'enlever son bonnet témoigne de sa pudeur et de son attachement à sa virginité.

Étant donné l'importance que Wynne accorde au mariage dans son œuvre, le choix d'une épouse est une décision à prendre avec sérieux et les qualités dont l'auteure dote les épouses mettent en lumière sa conception d'une femme vertueuse. Elle décrit Jella ainsi : « elle est forte & laborieuse : elle entend parfaitement tous les devoirs du ménage : elle païtrit les gâteaux, assaisonne les viandes, travaille & brode la toilé. Sa mère étoit obéissante & douce : la fécondité l'a bénie dans le nombre de ses enfants : ils sont dix qu'elle a tous abondamment nourri de son lait. Sa mère fait toutes nos plus belles chansons »¹³⁷. Cet extrait souligne l'importance des occupations domestiques pour les femmes morlaques. L'obéissance est également un trait récurrent dans l'exposé de Wynne. Ainsi, lorsque Jella accepte d'épouser Jervaz, elle explique qu'elle lui sera soumise : « tu me porteras à ta cabane & j'y vivrai toujours dans ton obéissance. Il n'est pas mauvais de changer de maître, lorsqu'un époux succède à un pere »¹³⁸. La description de Dascia insiste tout autant sur ses aptitudes domestiques et souligne sa constante attention aux besoins du ménage ce qui met en lumière son utilité au sein de la famille¹³⁹.

L'épouse n'est pas seulement épouse, elle est compagne. Par conséquent, les personnages du roman de Wynne apprécient un certain esprit chez les femmes. L'habilité à

¹³⁷ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 21.

¹³⁸ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 24.

¹³⁹ « Elle regle & soigne la maison avec toute l'intelligence d'une habile ménagere : le pain que tu manges, est païtri par ses mains ; c'est elle qui trait nos vaches & qui t'apprête de si excellens mets avec leur lait : les poules, les dindons multiplient & prospèrent par ses soins. Son travail entretient l'ordre, la propreté dans la cabane. » Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 91.

composer des chansons est estimée tout comme celle de jouer des tours. En effet, lors de son mariage, Jella joue des tours aux invités (selon une coutume rapportée par Fortis), et elle est estimée par ceux-ci car elle a réussi à les tromper à de multiples occasions. Les convives disent : « Jella a de l'esprit, Jella est une femme de mérite »¹⁴⁰.

Ensuite, les Morlaques imaginés par Wynne accordent une place primordiale à leur descendance. Au moment de la naissance du premier enfant de Jella et Jervaz, Pervan, le père de ce dernier, voit un de ses plus chers désirs se réaliser¹⁴¹. Tout comme la plupart de ses contemporains et contemporaines l'affirme, Wynne souligne que la place occupée par la maternité dans la vie d'une femme est non négligeable. Puisque Jella doit veiller sur ses enfants, on lui permet de se libérer de quelques travaux domestiques¹⁴².

Une femme doit donc veiller au bien-être et à l'éducation de ceux qui dépendent d'elle et dans son roman, lors des éloges qu'elle fait de Catherine la Grande (1729-1796), l'auteure établit une analogie entre le rôle de mère et celui de souveraine. Wynne écrit que ses sujets, guidés par ses soins maternels, passent « des jours tranquilles » : « ils [goûtent] les douces jouissances d'une société bien réglée »¹⁴³. La souveraine est également estimée pour sa générosité et pour les mesures qu'elle a prises pour favoriser l'éducation de ses

¹⁴⁰ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 77.

¹⁴¹ « Pervan avoit toujours si vivement souhaité de voir son sang se perpétuer : & sa joie étoit excessive. » Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 95.

¹⁴² « [O]n chérissoit Jella : celle-ci augmentoit son mérite de la manière la plus intéressante & la plus sensible au cœur de ses parens : elle avoit donné un second fils à la famille. Moins assidue à l'ouvrage, elle prétextoit les soins de ses enfans, pour s'en exempter. » Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 100.

¹⁴³ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 59.

sujets¹⁴⁴. Dans *Du séjour des comtes du Nord*, Wynne exprime son admiration pour l'œuvre éducative de Catherine II. Elle écrit : « recevez, Auguste Princesse, l'hommage pur d'un philosophe de votre Sexe, pour le plus grand, le plus intéressant de vos projets, celui d'éduquer la postérité de vos innombrables Sujets, aux quels vos soins vont donner une nouvelle existence »¹⁴⁵. De ce fait, une mère vertueuse est soucieuse du bien-être de ses enfants, elle veille à leur éducation et les guide vers la maturité tout comme Catherine II guide son peuple vers les Lumières et la civilisation. La bienveillance, la bienfaisance et la douceur sont parmi ses qualités les plus importantes.

Or, toutes les femmes vertueuses mises en scène par Wynne dans *Les Morlaques* ne sont pas des mères. En effet, l'union entre Dascia et Stiepo est stérile. Bien que Wynne ne spécifie pas si la faute incombe à l'un ou à l'autre des époux, le personnage de Dascia est décrit comme malheureux et honteux. Dans une chanson qu'elle compose en l'honneur du mariage de son beau-frère avec Jella, Dascia souligne son malheur : « ombres épaisses de mes stériles nuits, couvrez ma honte, cachez ma douleur. Au milieu des ténèbres les féconds embrassements de Jella préparent le jour à mes neveux. Tu seras mere, o Jella : & tes enfans seront les miens & mon cœur me trompera en les caressant »¹⁴⁶. Le fait que Dascia ne puisse avoir d'enfants est comparé à un « crime involontaire », mais il ne faut pas pour autant la mépriser¹⁴⁷. Bien qu'elle ne puisse procréer, elle travaille au bien commun et

¹⁴⁴ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 60.

¹⁴⁵ Wynne, *Du séjours des comtes du Nord* ..., p. 29.

¹⁴⁶ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 79.

¹⁴⁷ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 79.

elle est utile, « son malheur et sa tristesse ne la rendent que trop à plaindre »¹⁴⁸. Wynne indique donc qu'il faut faire preuve de compassion à l'égard des femmes stériles et souligne qu'elles peuvent être vertueuses et utiles même si elles ne sont pas mères.

En somme, Wynne élabore un modèle de féminité vertueuse centré autour des occupations domestiques et de l'utilité sociale des femmes en tant que mère et ménagère. En ce sens, son discours est conforme à bon nombre des interventions de ses contemporains mais aussi de ses contemporaines qui voient les rôles de mère et d'épouse comme la destinée naturelle du genre féminin¹⁴⁹. Il faut noter au passage que cette « domesticisation » de la vertu féminine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle a été généralement bien reçue par les contemporaines. Pour expliquer la réception favorable des écrits de Rousseau chez plusieurs femmes du XVIII^e siècle, Mary S. Trouille note que « dans une ère de mariages sans amour et d'infidélités répandues, elles [les lectrices] ont vu Rousseau comme le champion d'un nouvel ordre moral dans lequel les femmes pourraient jouer un rôle central. [...] Loin d'être considérés comme un piège, les idéaux de maternité et de domesticité éclairée défendus par Rousseau [semblent] offrir une nouvelle dignité aux femmes, sans égard à leur statut socio-économique »¹⁵⁰. Sur les héroïnes de Rousseau, Linton ajoute :

¹⁴⁸ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 91.

¹⁴⁹ « De l'infériorité sexuelle et intellectuelle de la femme, de son rôle naturel dans la reproduction de l'espèce et le soin des enfants découle *naturellement* une définition de fonction et de rôle. La femme est essentiellement épouse et mère. [...] Ce rôle de génitrice va de pair avec le statut de servitude domestique : s'occuper du mari, des enfants, de la maison fournit et impose tant de devoirs qu'il serait cruel d'accabler les femmes d'autres soucis. » Crampe-Casnabet, Michèle, « Saisie dans les œuvres philosophiques (XVIII^e siècle », Zemon Davis, Nathalie et Arlette Farge, *Histoire des femmes en Occident. III. XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris : Perrin, 2002, p. 386-387.

¹⁵⁰ « In an age of loveless marriages and widespread adultery, they [les lectrices] saw Rousseau as the champion of a new moral order in which women could play a central role. [...] Far from being considered a

« elles [offrent] aux femmes un modèle de pouvoir à l'intérieur de cette sphère où elles [mènent] réellement leur vie et ont permis de leur faire voir leur valeur en tant qu'épouses et mères »¹⁵¹. C'est donc la revalorisation de leur rôle domestique impliquée dans le modèle bourgeois, tel que promu entre autres par Rousseau, de même que le rôle régénérateur qu'il leur confère qui est appréciée chez certaines contemporaines.

Par ailleurs, le nouvel accent mis sur la vertu habilite les femmes à formuler et exprimer publiquement leurs critiques à l'égard de la société qui les entoure, et ce, au nom de la moralité et de la vertu. En effet, comme le soutient Linton, la nouvelle conception de la vertu comme étant naturelle fait en sorte que les femmes sont vues, en raison de leur plus grande sensibilité et de leur plus grande proximité de la nature, comme étant plus vertueuses que les hommes¹⁵². La vertu ou encore la moralité deviennent ainsi des thèmes employés par de nombreuses femmes de lettres des Lumières en raison de la légitimité qu'ils confèrent à leur prise de parole. C'est l'idée que défend Suellen Diaconoff :

Pour certaines de ces femmes [de lettres], l'adoption de la vertu [est] un choix narratif, non reproduit dans leur propre vie, mais choisi délibérément en tant que meilleur moyen pour promouvoir les intérêts des femmes, alors que pour d'autres c'[est] un choix personnel, non sans contradictions et qui révèle les conflits entre les impulsions libérales et la réserve personnelle. Mais pour toutes, l'adoption de la stratégie de la vertu, qu'elle soit motivée politiquement, esthétiquement ou éthiquement, [est] le moyen spécifique par lequel elles cherch[ent] à se négocier une nouvelle position d'autorité et à

trap, the ideals of motherhood and enlightened domesticity advocated by Rousseau seemed to offer a new dignity to women, regardless of their socio-economic status. » Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 4.

¹⁵¹ « They provided women with an empowering model within that sphere in which they actually led their lives and helped to give them a sense of their own worth as wives and mothers. » Linton, « Virtue Rewarded? (Part II) » ..., p. 56.

¹⁵² Linton, « Virtue Rewarded? (Part II) » ..., p. 51.

intégrer les responsabilités sociales avec les principes concurrents d'individualisme dans les affaires sexuelles et personnelles des Lumières¹⁵³.

Dans *Les Morlaques*, Wynne récupère cette rhétorique de la vertu développée par les philosophes pour critiquer sa société, mais aussi la société primitive des Morlaques, en ce qu'elles ne reconnaissent pas le mérite et n'estiment pas suffisamment les femmes vertueuses.

LA FEMME ESTIMABLE

Si Wynne reprend en grande partie les propos rapportés par Fortis et si généralement elle loue les mœurs des Morlaques qui respectent les lois de la nature, elle s'accorde la liberté de corriger certains traits nationaux qu'elle juge contre nature. Ainsi, dans *Les Morlaques*, elle dénonce le traitement que les hommes de ce peuple réservent généralement aux femmes et y propose une alternative. En effet, dans *Viaggio in Dalmazia*, Fortis souligne à quelques reprises le mépris dont les femmes morlaques sont victimes¹⁵⁴. Il écrit : « j'ai logé dans des maisons morlaques, et observé, que le sexe féminin est universellement traité avec mépris ; il est vrai, que les femmes ne sont pas aimables en ce

¹⁵³ « For some of these women [femmes de lettres], the embrace of virtue was a narrative move, not reflected in their own lives, but deliberately chosen as the best way to promote women's interests, while for others it was a personal choice, not without its own contradictions and revealing the conflicts between liberal impulses and individual reserve. But for all, the adoption of the strategies of virtue, whether politically, esthetically, or ethically motivated, was the specific means through which they sought to negotiate for themselves new positions of authority and to integrate social responsibility with competing Enlightenment principles of individualism in sexual and personal affairs. » Diaconoff, Suellen. *Through the Reading Glass. Women, Books, and Sex in the French Enlightenment*. Albany : State University of New York Press, 2005. p. 9.

¹⁵⁴ Fortis, *Travels into Dalmatia* ..., p. 68, 74-75, 80.

pays ; elles déforment, et gâtent même les cadeaux de la nature »¹⁵⁵. Puisque la littérature, et plus précisément la fiction du roman, permet à Wynne d'imaginer un univers répondant à ses propres objectifs, elle met en scène dans *Les Morlaques* une famille où les femmes sont respectées et estimées parce qu'elles sont charmantes et vertueuses. Elle introduit ainsi ses personnages principaux :

La douceur des manieres & du caractere dans les deux femmes [Jella et Dascia] s'étoit communiquée aux maris [Jervaz et Stiepo]. Le ménage se distinguoit parmi tous les autres par un esprit d'égalité entre hommes & femmes inconnu partout ailleurs en Morlaquie. Elles faisoient, il est vrai, tous les services fatiguans, auxquels les femmes Morlaques sont condamnées : c'étoit la bonne Dascia qui devoit chaque jour reduire en pâte les grains pour en faire des gâteaux : mais Stiepo son mari cherchoit à la soulager dans d'autres travaux. Jella plus belle & plus jeune soignoit ses enfans, entretenoit la propreté dans la cabane, présidoit à l'habillement de la famille. Mais Jervaz son époux portoit l'eau & le bois, travailloit aux champs & aux étables¹⁵⁶.

Cet extrait nous permet de constater que selon l'idéal de Wynne les femmes se rendent utiles en accomplissant un grand nombre de tâches domestiques mais, qu'en retour, elles reçoivent l'aide et l'estime de leurs époux adoucis.

De plus, les femmes ne sont pas seulement récompensées pour le travail qu'elles accomplissent par l'estime qu'elles en reçoivent, mais aussi par d'autres petites marques de

¹⁵⁵ « I have lodged in Morlack houses, and observed, that the female sex is universally treated with contempt ; it is true, that the women are by no means amiable in that country ; they even deform, and spoil the gifts of nature. » Fortis, *Travels into Dalmatia* ..., p. 75.

¹⁵⁶ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 10-11. D'ailleurs Wynne mentionne, nous le rappelons, que Jervaz est « extraordinairement sensible pour un Morlaque ». Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 40. Dans plusieurs histoires conjecturales, et en particulier dans les *Sketches of the History of Man* publié en 1774 par l'Écossais Henry Home aussi appelé Lord Kames (1696-1782), les femmes sont associées à la douceur et c'est à leur contact et sous leur influence que les hommes se seraient adoucis. Tomaselli, « Woman in Enlightenment Conjectural Histories » ..., p. 13.

reconnaissance. Selon les mœurs décrites par Fortis, les femmes morlaques servent les hommes et mangent par la suite non pas à la table mais à l'écart d'eux¹⁵⁷. Wynne conserve cette coutume, mais imagine un moyen pour que les femmes soient remerciées pour ce service. En effet, lorsque Jervaz expose les raisons qui pourraient convaincre Jella de l'épouser, il lui dit : « mon père te chérira come sa fille & il mettra à part les meilleurs portions des mets que tu lui serviras, pour t'en nourrir après nous »¹⁵⁸. Le travail de ces femmes pour le bien commun de la famille leur vaut donc l'estime et le respect des hommes qui en profitent. C'est dans un tel contexte, soutient Wynne, que la vertu peut fleurir plus facilement alors que le mépris dont les peuples barbares accablent les femmes ne favorise en rien l'adoption d'une conduite vertueuse.

Cette mise en scène n'est qu'une des réactions de Wynne face au traitement des femmes morlaques qu'elle juge inadmissible. L'auteure dénonce à quelques reprises en quoi ce traitement lui paraît non naturel. Elle écrit : « comment les idées, les affections de la simple nature peuvent-elles se concilier avec cette espece d'opprobre, dont on couvre l'objet le plus touchant le plus précieux aux yeux & au cœur de l'homme? Oui, le sauvage purement Nomade aimera sa compagne : c'est là l'homme de la nature : le sauvage guerrier la méprisera sans doute : il ne connoit que les armes & la force : tout être pacifique & doux est ignominieux pour lui : *ce n'est pas l'homme de la nature* »¹⁵⁹. Ainsi, l'homme de la

¹⁵⁷ Fortis, *Travels into Dalmatia* ..., p. 72-73.

¹⁵⁸ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 23.

¹⁵⁹ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 12. Nous soulignons. Il est à noter qu'ici Wynne reprend une idée popularisée entre autres par Diderot dans *Sur les femmes* publié en 1774. En effet, Diderot écrit : « Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée, pour prix

nature, dans la conception de Wynne, est celui qui aime, estime et respecte sa compagne. En ce sens, la société des Morlaques telle que décrite par Fortis ne se conforme pas, selon Wynne, aux lois de la nature lorsqu'il est question du traitement des femmes. Or, un des intérêts du roman anthropologique réside dans le fait qu'il permet à l'auteure de critiquer les mœurs qui ont été rapportées dans les histoires naturelles et de proposer une alternative à ces mœurs, une autre façon de vivre. C'est ainsi que, devant un traitement des femmes morlaques tel que décrit par Fortis qu'elle juge non naturel et barbare, elle imagine une famille morlaque qui respecte toutes les lois de la nature et où les femmes sont conséquemment respectées et estimées. C'est lorsque ces conditions sont réunies, soit le respect des lois de la nature et la reconnaissance pour leur contribution, que les femmes peuvent être vertueuses.

Il faut souligner que Wynne se montre également critique de la condition féminine dans les sociétés européennes civilisées. En effet, elle dénonce la fausseté des honneurs qui sont rendus aux femmes, l'artifice et la dissimulation qui caractérisent les rapports sociaux¹⁶⁰. De telles conditions ne permettent guère davantage aux femmes d'adopter une conduite vertueuse et de recevoir la reconnaissance et l'estime qu'elle devrait leur procurer¹⁶¹. D'autres caractéristiques de sa société, entre autres l'effritement des liens familiaux, ne permettent pas aux femmes de trouver un sentiment d'accomplissement au sein de leurs seules occupations domestiques ce qui rend problématique le maintien d'une

de la protection qu'on lui accorde ». dans Badinter, Elisabeth (ed.), *Qu'est-ce qu'une femme ?* Paris : P.O.L., 1989, p. 177-178.

¹⁶⁰ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 188-190.

¹⁶¹ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 56.

conduite vertueuse. Wynne récupère donc le paradigme de la vertu et, ce faisant elle insiste, contrairement aux philosophes, sur le nécessaire épanouissement des femmes dans leurs occupations quotidiennes.

LA FEMME ÉPANOUIE

Dans ses œuvres, Wynne pose les conditions qui permettent aux femmes, non seulement, d'être vertueuses mais aussi épanouies. D'abord, les rapports sociaux doivent être marqués par la solidarité et non par l'égoïsme tel que c'est le cas dans les sociétés civilisées selon l'analyse rousseauiste. Ensuite, les liens familiaux, soit filiaux et conjugaux, doivent être forts, ce qui permet corrélativement aux femmes d'être aimées et estimées par leurs époux et leurs enfants.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'auteure critique l'égoïsme des individus évoluant dans la société civilisée. Dans la société primitive des Morlaques, la situation est toute différente puisque la mendicité est inconnue et la bienfaisance est un acte vu comme naturel¹⁶². La sensibilité de ces êtres non corrompus par l'égoïsme de la civilisation fait en

¹⁶² « Ces actes de bienfaisance étoient excités & dirigés par le bon Staréscina [Pervan, chef du village] & se faisoient en commun. A' peine apprenoit-il un malheur arrivé dans son district ou même dans les cantons voisins, qu'il convoquoit les chefs des familles dépendantes de lui & s'imposant à soi-même la taxe la plus forte, il assignoit à chacun celle qui étoit la plus proportionnée à ses facultés. [...] La cabane étoit-elle brûlée? On s'empressoit aux sollicitations, & à l'exemple de Pervan de couper les arbres, de les transporter à l'endroit marqué, on amassoit le bois, les cailloux & la terre pour en bâtir une nouvelle cabane : on fournissoit les vêtements, les ustenciles, & souvent la réparation surpassoit la perte. Pervan de l'air le plus empressé, le plus content présidoit à ces libéralités. 'Donnons, mes freres, disoit-il, secourons notre frere malheureux. Que les larmes de tristesse se changent en larmes de consolation : notre superflu n'est qu'un dépôt dans nos mains, il est dû aux necessiteux : leurs besoins, leurs malheurs ne font-ils pas souffrir nos cœurs? Ne serons-nous pas heureux d'avoir terminé leurs souffrances & d'être nous-mêmes soulagés du poids douloureux de la compassion? Quand nous nous sommes bien ressasiés à nos repas, pouvons-nous recommencer au même instant & consommer les provisions qui attendent le besoin? Les habits qui font dans nos caisses, péseroient

sorte qu'ils sont naturellement portés à aider un individu malheureux, qu'ils sont heureux de le faire. Ils ne connaissent pas de faux besoins tels celui de l'accumulation du superflu.

La solidarité qui marque les liens communautaires marque tout autant les liens familiaux. Dans la société idéale imaginée par Wynne, les liens conjugaux et filiaux dits naturels et sacrés sont honorés. Dans un premier temps, c'est l'affection qui décide de l'union entre Jella et Jervaz et l'union entre Stiepo et Dascia est également empreinte de tendresse. En effet, même si le mariage est stérile, Stiepo ne répudie pas sa femme et fait preuve de compassion à son égard en dépit de son grand désir d'être père¹⁶³. Wynne adopte donc l'idée que c'est au sein d'une union décidée par l'affection réciproque des deux partenaires que les époux peuvent trouver le bonheur¹⁶⁴. L'auteure souscrit ainsi au modèle bourgeois de compagnonnage des couples promu par les Lumières¹⁶⁵.

Dans un second temps, l'attachement filial est très important dans la société des Morlaques dépeinte par Wynne alors qu'elle souligne simultanément que l'égoïsme des sociétés civilisées a dénaturé et affaibli ce lien. Tout au long du roman, l'auteure met de l'avant la soumission de Jervaz et de Stiepo à l'autorité paternelle¹⁶⁶ : ils n'osent lui désobéir dans la crainte de le décevoir et de lui causer du chagrin. Un des exemples les plus révélateurs se situe sans doute au tout début du roman alors que Jervaz rencontre pour la première fois Jella. Après cette rencontre, il brûle d'envie d'aller demander à Jella de

trop sur nos corps : ne vaut-il donc pas mieux d'en couvrir la nudité exposée au froid?' » Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 85-86.

¹⁶³ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 95.

¹⁶⁴ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 40-41. C'est aussi l'une des thématiques de l'opuscule *A Andrea Memmo*.

¹⁶⁵ Godineau, « La femme » ..., p. 441.

¹⁶⁶ Leur mère est décédée.

l'épouser, mais son père ne lui en laisse pas l'occasion. Il lui donne toujours du travail à accomplir et met ainsi à l'épreuve la patience et l'obéissance de son jeune fils. Pervan dit finalement à Jervaz : « [m]on fils, lui dit le pere en interrompant son silence, je suis content de toi : je t'ai éprouvé quatre jours. Tu aimes Jella Toposnichka, & malgré l'envie de la revoir tu n'as pas osé t'éloigner de ton pere, pendant tout le tems qu'il t'a occupé ailleurs. Sois tranquille, reprends ta gaïeté ; tu auras Jella, si tu ne lui déplais pas »¹⁶⁷. L'obéissance filiale est aussi, sinon plus importante que l'amour dans la société imaginée par Wynne.

Des liens familiaux aussi forts permettent aux femmes de trouver satisfaction dans leur rôle d'épouse et de mère. En effet, elles sont aimées par leurs époux et enfants, cet amour se transforme aussi en estime et reconnaissance pour leur contribution au bien-être et à la perpétuation de leur famille. Or, selon Wynne une telle situation ne se retrouve pas chez les peuples civilisés et c'est pourquoi il est difficile, ou même impossible, pour une femme de s'épanouir par le seul biais de ses occupations domestiques. En effet, pour plusieurs des critiques du modèle domestique bourgeois de l'époque, ce n'est pas le modèle en lui-même qui est visé, mais bien le fait qu'il soit, selon eux ou elles, incompatible avec l'état actuel de la société civilisée. Lorsqu'elle analyse les réactions des femmes aux écrits de Rousseau, Trouille note que la plupart d'entre elles ne nient pas l'importance du rôle maternel des femmes¹⁶⁸. Cependant, ces critiques déplorent l'incapacité de leur société à

¹⁶⁷ Il est intéressant de noter que Wynne conclut ce passage avec « si tu ne lui déplais pas ». Cela témoigne de l'importance accordée au consentement de la femme pour le mariage. Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 21.

¹⁶⁸ Seule Olympe de Gouges (1748-1793) semble rejeter d'emblée l'idéal de domesticité éclairé promu par Rousseau. Même si Manon Roland (1754-1793) et Mary Wollstonecraft (1759-1797) soulignent l'inadéquation de l'éducation féminine proposée par Rousseau, elles adhèrent à l'idée du rôle régénérateur des

permettre aux femmes de trouver l'épanouissement désiré dans leur seule existence domestique. Pour les femmes des hautes sphères de la société, aristocrates et grandes bourgeoises, la situation familiale est souvent peu satisfaisante puisque les liens affectifs sont peu développés au sein de la famille : les mariages sont le plus souvent une affaire de convenance aussi il est commun que les époux vivent séparément, les infidélités sont courantes et les enfants sont souvent éduqués loin de la maison et mariés rapidement à leur retour¹⁶⁹. Ainsi, bien que d'Épinay partage les idéaux domestiques de compagnonage des époux et de supervision parentale de l'éducation des enfants, son époux adhère plutôt à une conception aristocratique du mariage qui est incompatible avec le modèle de bonheur domestique¹⁷⁰. Jean-Louis Flandrin souligne d'ailleurs que même si le mariage d'amour a été promu par de nombreux membres de l'élite du XVIII^e siècle, la concrétisation de cet idéal n'est pas possible tant que les mariages reposent sur la conservation, la perpétuation et l'acquisition du patrimoine matériel comme c'est encore le cas à l'époque¹⁷¹.

Comme nous l'avons vu, Wynne prétend que l'état de la société civilisée ne permet pas aux femmes de trouver un sentiment d'accomplissement dans leurs occupations

femmes à partir de leur position domestique et familiale. Il en va de même pour Germaine de Staël (1766-1817) qui critique l'éducation limitée mais accueille favorablement l'idéal de domesticité éclairé, particulièrement dans ses premiers écrits. Stéphanie Félicité de Genlis (1746-1830) adopte une position similaire : elle croit que les rôles appropriés pour la femme sont ceux d'épouses et de mères mais elle souligne que l'éducation que Rousseau propose ne permet pas de la former adéquatement pour ces fonctions. Quant à d'Épinay, elle exprime une certaine culpabilité puisqu'elle n'a pas pu respecter l'idéal de domesticité rousseauiste. La position d'Henriette est similaire : elle demeure convaincue que le mariage et la maternité étaient sa destinée naturelle même si elle n'a pu se marier puisqu'elle n'avait pas de dot. Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 77, 122, 166-168, 208, 211, 243-244, 282, 294. Sur ces femmes voir Annexe 3.

¹⁶⁹ Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 4, 25, 117.

¹⁷⁰ Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 108.

¹⁷¹ Flandrin, Jean-Louis, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris : Seuil, 1984, p. 168. La situation est similaire à Venise.

domestiques. L'égoïsme qui contamine les rapports sociaux a pour effet d'isoler les individus, et ce, même au sein de leur famille. Lorsqu'elle aborde les problèmes de jeu compulsif dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne souligne que les femmes touchées par ce problème

sont encore plus à plaindre que les hommes ; ayant moins de distractions, moins de ressources, & plus de sensibilité, de maintien, & de délicatesse, elles en ressentent les suites funestes plus avant dans l'ame [...] [U]ne malheureuse femme est forcée par son état à renfermer sa peine dans soi-même, à s'en abreuver l'ame dans la solitude, & à ne pouvoir chercher de la distraction, que dans l'exercice de ses devoirs, où elle est si loin d'en trouver qu'ils ne lui en deviennent au contraire, que plus pénibles¹⁷².

Ainsi, l'égoïsme et l'isolement observés dans les sociétés civilisées font en sorte que les femmes ne peuvent bien souvent trouver de satisfaction dans leurs tâches domestiques. Dans certains cas, comme dans celui de la femme aux prises avec des problèmes de jeu qui l'amènent à se fermer sur elle-même, Wynne indique que les devoirs familiaux des femmes deviennent même des fardeaux.

Dans son roman *Les Morlaques*, Wynne imagine une situation idéale pour l'épanouissement de la vertu féminine et de la femme elle-même en tant qu'individu. Après avoir dénoncé et corrigé le traitement que les hommes accordent aux femmes dans la société des Morlaques¹⁷³, Wynne souligne que les conditions dans une société primitive dont l'existence se plie aux lois de la nature sont les conditions idéales. C'est donc dans un tel contexte où les liens familiaux sont forts, où l'obéissance filiale est au cœur de

¹⁷² Wynne, *Pièces morales ...*, p. 153-154.

¹⁷³ Selon ce que Fortis rapporte dans *Viaggio in Dalmazia*.

l'organisation sociale, où les mariages sont issus de l'amour, que les femmes peuvent être, non seulement, vertueuses mais aussi trouver satisfaction en adoptant une conduite vertueuse et utile.

CONCLUSION

Le modèle de vertu féminine que Wynne développe dans ses œuvres peut se résumer à ceci : une femme vertueuse est dévouée au bien-être de sa famille et, ainsi, elle est utile. C'est une ménagère prévenante, une épouse obéissante, une compagne douée d'un certain esprit ; c'est une mère, lorsqu'elle le peut, bienveillante et soucieuse de l'éducation de ses enfants. En ce sens, Wynne adhère au discours ambiant voulant que la place naturelle de la femme se trouve au sein du foyer. Puisqu'il est vu comme intrinsèquement lié au destin naturel des femmes, le modèle de vertu que Wynne propose est un modèle qui se veut accessible pour toutes. Ce modèle se conforme aux idéaux prescrits par le discours dominant axé sur l'utilité sociale, la complémentarité des genres et, conséquemment, sur la nécessaire domesticité de femmes.

Toutefois, l'auteure pose une condition à la réalisation de ce type de vertu naturelle féminine : la société civilisée telle qu'on la voit en Europe doit se réformer afin de permettre aux femmes de s'épanouir au moyen de leurs seules occupations domestiques. Ainsi, tant que les liens conjugaux et filiaux ne seront pas honorés, tant que la société sera marquée par l'égoïsme, Wynne soutient que la femme ne pourra trouver satisfaction uniquement en tant que mère et épouse. Ainsi, Wynne souligne à plusieurs reprises dans ses œuvres, et particulièrement dans *Les Morlaques*, que les femmes doivent être respectées et

estimées pour le rôle domestique qu'elles accomplissent afin d'y trouver l'épanouissement. L'auteure récupère donc le paradigme de la vertu féminine tel que développé dans de nombreux textes de l'époque pour critiquer le monde civilisé ainsi que les sociétés primitives (dans ce qu'elles ont de barbare) qu'elle observe. Le thème de la vertu et le roman de type anthropologique lui permettent de proposer une alternative à ces deux sociétés fort différentes en mettant de l'avant un milieu familial où les relations sont relativement égalitaires et où la femme est estimée pour sa contribution au bien commun. Ainsi, comme nous l'avons vu, la situation qu'elle imagine dans *Les Morlaques* peut être décrite comme le contexte idéal pour permettre à la femme de trouver l'épanouissement en adoptant une conduite vertueuse qui se conforme à ce qu'on dit être sa nature. Or, puisque la société dans laquelle l'auteure et les lectrices évoluent ne se trouve pas dans cet état de nature idéalisé, l'auteure doit prendre en considération leurs réalités et elle ne peut éviter de se prononcer sur la féminité dans le contexte des sociétés civilisées. Aussi, s'intéresse-t-elle à la mondanité et à la sociabilité qui imprègnent la vie de ses contemporaines de l'élite européenne. C'est donc la vie des femmes en société, entendue comme société mondaine, et la perception que Wynne en a, qui nous intéresseront au cours du prochain chapitre.

CHAPITRE II : LA FEMME DU MONDE

Comme nous l'avons vu dans l'introduction, Giustiniana Wynne est bien intégrée aux réseaux de sociabilité de l'élite vénitienne : « [elle est] au centre de la société vénitienne, avec l'un des salons les plus raffinés et les plus libres de la ville »¹⁷⁴. Les écrits de Wynne attestent de l'importance de la conversation dans les occupations de l'élite de la Sérénissime. Habitée du cercle du sénateur Angelo Querini, sa description d'Altichiero met en relief la place significative que la conversation occupe dans les activités des invités¹⁷⁵. En effet, au XVIII^e siècle, la sociabilité vénitienne est vaste et intense, les lieux de conversation nombreux. Dans sa correspondance, Wynne mentionne qu'elle fréquente les théâtres et opéras, où les loges de la noblesse constituent un autre lieu de rencontre et de discussion, ainsi que les cafés. La présence des femmes dans ces lieux de conversations (*casini di conversazione*) et de jeux (*casini di gioco*), dans les cafés de même que dans les théâtres est remarquée par la magistrature qui, comme le rapporte Tiziana Plebani, y perçoit une menace à la préservation de l'ordre établi¹⁷⁶. Conséquemment, ces assemblées et salons font l'objet d'une surveillance accrue au cours des années 1770 et certaines hôtesse, dont Caterina Dolfin Tron épouse du procureur Andrea Tron (1712-1785)¹⁷⁷, se voient forcées de dissoudre leurs assemblées.

¹⁷⁴ « Al centro della società veneziana, con uno dei più raffinati e liberi salotti della città. » Torcellan, Gianfranco, « Bartolomeo Benincasa », Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1966, vol. 8, p. 518.

¹⁷⁵ Wynne, *Altichiero* ..., p. 3, 5, 46, 69 et 88.

¹⁷⁶ Plebani, « Socialità, conversazioni e casini » ..., p. 160-162.

¹⁷⁷ Andrea Tron est une figure politique de premier plan au cours des dernières décennies de la République des Doges. Il occupera entre autres les fonctions d'ambassadeur à Vienne et de procureur de Saint-Marc, l'une des plus hautes dignités dans le gouvernement de la Sérénissime. Il est l'un des patriciens les plus importants dans le camp des réformateurs (libéraux) ou *giovanni* (jeunes).

L'exemple de Wynne laisse donc voir que les femmes de l'élite participent à plusieurs des institutions de sociabilité associées, de près ou de loin, à la République des lettres¹⁷⁸. D'ailleurs, les salonnières, dont celles ayant tenu des salons littéraires, sont appelées à faire respecter les règles de civilité et de politesse de même qu'à diriger la conversation se situant au cœur de ces réunions¹⁷⁹. Par leur correspondance, qui doit être vue comme la prolongation de la conversation, les femmes aident à entretenir les liens entre les participants de la République des lettres européennes. Elles sont aussi présentes dans d'autres réunions mondaines tels les bals et les dîners et, en somme, la sociabilité de l'élite est en grande partie mixte.

Aussi, alors que les penseurs des Lumières proclament que les hommes sont des êtres naturellement sociables qui, par leur sociabilité, travaillent pour le bien général de la société¹⁸⁰, les propos de Wynne laissent plutôt entrevoir une sociabilité instrumentalisée pour répondre aux besoins des individus, plus particulièrement des femmes. En effet, dans ses écrits, Wynne met en lumière les façons dont les femmes peuvent tirer des avantages de leur sociabilité : les amitiés sont des ressources importantes pour leur réputation et contre

¹⁷⁸ La république des lettres se définit comme une communauté de savants issus de divers milieux et de divers pays réunis autour d'un idéal commun de quête et de partage de la connaissance. Comme l'écrit Didier Masseau « [l']idée d'une République des lettres postule une égalité de principe entre les savants de l'Europe entière, par-delà les États naissants ou constitués, les appartenances religieuses, et les particularismes locaux. Elle signifie aussi que les différences de statut et de fortune ne peuvent séparer les gens de lettres dont l'entente repose sur la quête désintéressée du savoir et la recherche commune de la vérité ». Masseau, Didier, « République des lettres », Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières ...*, p. 1067.

¹⁷⁹ Benedetta Craveri compare les salonnières à des chefs d'orchestre qui doivent présider la conversation de façon à faire valoir chacun des instruments (interlocuteurs) et à préserver l'unisson. Craveri, Benedetta, *L'âge de la conversation*, Paris : Gallimard, 2002, p. 513-514.

¹⁸⁰ « La sociabilité est cette disposition qui nous porte à faire aux hommes tout le bien qui peut dépendre de nous, à concilier notre bonheur avec celui des autres, & à subordonner toujours notre avantage particulier, à l'avantage commun & général ». de Jaucourt, Louis chevalier, « Sociabilité », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 15, p. 251.

l'ennui. C'est que pour Wynne sociabilité et mondanité sont synonymes, la société est le monde. En ce sens, elle n'adhère pas à la distinction entre sociabilité et mondanité telle que développée par les philosophes, particulièrement les Encyclopédistes, où la sociabilité est conceptualisée comme la propension à subordonner son intérêt particulier à l'intérêt général. L'article de Jaucourt à propos de l'adjectif « social » met en lumière la nouveauté de cette conception : « mot nouvellement introduit dans la langue, pour désigner les qualités qui rendent un homme utile dans la société, propre au commerce des hommes : des *vertus sociales* »¹⁸¹. Toutefois, si dans ses œuvres l'auteure ne condamne pas le monde et la femme du monde et si elle n'adhère pas à la définition de sociabilité telle qu'élaborée par les Encyclopédistes voulant que son objectif principal soit l'utilité, elle reprend quelques critiques exprimées par ceux-ci sur la corruption du monde et son culte des apparences qui affectent Venise également. Le verdict de Wynne est donc ambivalent. C'est en nous intéressant à trois caractéristiques de la sociabilité – l'importance de plaire, la possibilité de s'instruire de même que de se divertir – que nous pourrions souligner cette ambivalence de l'auteure.

PLAIRE

Plaire pour les femmes relève de la nature, de l'instinct. C'est du moins ce qu'affirme Wynne dans ses œuvres. L'auteure soutient que les femmes morlaques évoluant, comme nous l'avons vu, à l'état de nature cherchent tout comme ses contemporaines des sociétés policées à plaire : « [q]uelqu'avili que soit le sexe parmi les Morlaques, ainsi que

¹⁸¹ de Jaucourt, Louis chevalier, « Social », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 15, p. 251.

parmi la plupart des nations barbares, il ne ressent pas moins l'instinct qui le porte à se faire valoir la figure et à chercher de plaire, pour opposer l'amour à la force »¹⁸². Wynne adopte ici une idée popularisée par les histoires conjecturales du Siècle des Lumières : devant les abus de la force brutale et barbare, les femmes ont tenté d'adoucir le joug masculin en ayant recours à leurs charmes¹⁸³. Aussi, dans le livre V de l'*Émile*, Rousseau souligne que « sa violence à elle est dans ses charmes; c'est par eux qu'elle doit le [l'homme] contraindre à trouver sa force et à en user. [...] De là naissent [...] la modestie et la honte dont la nature arma le faible pour asservir le fort »¹⁸⁴. C'est donc au moyen de leur beauté et de leur charme que les femmes sont en mesure de gouverner les hommes. Afin de plaire, la femme doit utiliser ses attributs physiques comme ses qualités sociales.

LA BELLE FEMME

La toilette et la parure revêtent une importance considérable dans la vie des contemporaines de Wynne. C'est qu'à partir de la Renaissance on considère que la beauté extérieure reflète la moralité intérieure et la position sociale des individus¹⁸⁵. Cette idée est notamment développée par Baldassar Castiglione (1478-1529) dans son célèbre traité de

¹⁸² Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 87-88. Elle note aussi que lors de son voyage vers Venise « Jella s'habilla de son mieux : les regards avides des curieux, les regards envieux & malins des autres femmes avoient éveillé dans la jeune Morlaque l'instinct naturel de la coquetterie, c'est-à-dire l'envie d'être trouvée jolie par les hommes & la prétention de valoir autant qu'une autre femme ». Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 297.

¹⁸³ Des philosophes tels Montesquieu, Rousseau Kant ou encore l'encyclopédiste Desmahis vont affirmer que « le désir de plaire est inhérent à la nature de la femme ». Crampe-Casnabet, « Saisie dans les œuvres philosophiques » ..., p. 376-377, 380-382.

¹⁸⁴ Rousseau, *Émile* ..., p. 446-447.

¹⁸⁵ Matthews Grieco, Sara F., « Corps, apparence et sexualité », Zemon Davis et Farge (dir.), *Histoire des femmes...*, p. 78.

civilité *Il libro del cortegiano* (1528)¹⁸⁶. Comme le souligne Umberto Eco, « '[b]eau' – ainsi que 'charmant', 'joli', 'merveilleux', 'sublime', 'superbe' etc. – est employé pour indiquer quelque chose qui plaît. En ce sens, le Beau est égal au Bon »¹⁸⁷. La beauté physique est donc un atout important pour une femme qui cherche à plaire. Les critères esthétiques sont stricts et nombreux; les cosmétiques et la toilette permettent aux femmes d'améliorer leur apparence afin de répondre à l'obligation sociale d'être belle¹⁸⁸. La toilette devient même un événement mondain où, tout en améliorant leur allure, les femmes tentent de charmer les quelques admirateurs qui y assistent¹⁸⁹. Dans *Alticchiero*, Wynne mentionne que les invitées qui y séjournent consacrent un temps appréciable à leur toilette si bien qu'elles commencent leur journée tard¹⁹⁰. Elle insiste à nouveau sur l'importance accordée à la toilette et à l'apparence dans les *Pièces morales & sentimentales*. Elle écrit : « notre consistance ne paroît avoir d'autre ressort que celui de la figure » et elle indique même que l'apprentissage de la toilette et de la parure sont aux femmes ce que la philosophie et les

¹⁸⁶ *Le livre du courtisan* connaît un succès européen au moment de sa publication à la fin de la Renaissance et son influence se fera sentir tout au long de l'Ancien Régime. Il sera réédité encore une quarantaine de fois en italien entre 1528, date de sa publication originale, et 1587. Entre 1537 et 1690, il sera traduit à trois reprises en français et réédité ou réimprimé à trois autres reprises. En 1561, le livre est traduit en langue anglaise par Thomas Hobby (1530-1566). Il sera aussi traduit en latin, en espagnol, en allemand et en polonais. Pons, Alain, « Présentation du Baldassar Castiglione » et « Note sur la présente traduction », Castiglione, Baldassar, *Le livre du courtisan*, Paris : Flammarion, 1991, p. i. xxxvii-xxxviii.

¹⁸⁷ Eco, Umberto, « Introduction », Eco, Umberto (dir.), *Histoire de la beauté*, Montréal : Flammarion Québec, 2004, p. 8.

¹⁸⁸ Matthews Grieco, « Corps, apparence et sexualité » ..., p. 85. Pour une liste des critères esthétiques, qui restent relativement les mêmes entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, voir p. 79.

¹⁸⁹ Matthews Grieco, « Corps, apparence et sexualité » ..., p. 85.

¹⁹⁰ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 48-49.

belles lettres sont aux hommes¹⁹¹. Or, les propos de l'auteure laissent entrevoir une certaine ambivalence.

Wynne prétend donc que plaie permet aux femmes d'atténuer le joug masculin sous lequel leur existence est placée, que ce soit dans des sociétés barbares et primitives ou encore dans des sociétés modernes où les femmes sont presque constamment sous une tutelle masculine. Comme nous venons de le mentionner, elle souligne cet avantage dans *Les Morlaques* en indiquant que les femmes désirent plaie pour opposer l'amour à la force¹⁹². Dans les sociétés policées, c'est lors des bals que les femmes sont le plus en mesure de plaie puisque les circonstances s'y prêtent bien et leur offrent des avantages importants : « [l]e bal est de tous les pretextes de Société le plus intéressant : les Belles y paroissent avec les plus grands avantages : les moins Belles passent à l'aide de la parure nocturne : la seduction de la musique, celle des attitudes amollissent le cœur, & le disposent à une facilité de choix, qui pour le moment occupe, & remplit l'ame : j'ai vû quelquefois l'homme le plus recherché, captivé dans un bal par la personne la moins apparente »¹⁹³. Plaie permet donc de séduire, de charmer, les hommes ainsi que, par extension, de les adoucir et les contacts mondains tels les bals en donnent l'occasion. De plus, l'auteure indique qu'une femme qui néglige sa toilette se trouve dans une situation des plus malheureuses et pénible. S'adressant à une soi-disant amie ayant de graves problèmes de jeu pathologique, elle écrit : « [v]ous faites une toilette à la hâte (car dans votre état la

¹⁹¹ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 3.

¹⁹² Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 87-88.

¹⁹³ Wynne, *Du séjour des Comtes du Nord* ..., p. 43-44.

femme parvient jusqu'à négliger sa figure, ce qui marque en elle l'excès de l'infortune, de l'abandon) »¹⁹⁴. La beauté physique est l'un des critères qui permettent aux femmes d'être trouvées plaisantes et elles ne devraient pas négliger cet aspect. Ainsi, plaire est un art, ayant toutefois ses origines dans la nature féminine, qui procure certains avantages aux femmes¹⁹⁵.

Par contre, l'auteure déplore le fait que bien des femmes n'ont d'autre recours que leur figure, qu'au-delà de leur apparence physique, elles ne disposent guère d'autres ressources. Conséquemment, Wynne critique le fait que les femmes cherchent à plaire plutôt qu'à s'instruire. Dans *Alticchiero*, l'auteure indique que les hommes adressent « des sarcasmes sur la perte du temps & la durée des toilettes » aux dames et ils ajoutent que « c'est commencer bien tard sa journée »¹⁹⁶. Le temps exagéré consacré à la toilette et à la parure pourrait être employé à l'étude d'objets telles la philosophie et les belles lettres : « [l]'apprentissage de la toilette est notre cours de philosophie ; l'occupation de la parure celui des belles lettres »¹⁹⁷. Contemporaine de Wynne, la femme de lettres vénitienne Elisabetta Caminer Turra affiche cette position dans ses écrits au sujet de la mode en adoptant un ton nettement sarcastique. Catherine Sama résume ainsi la position de Caminer : « [elle croit que] la préoccupation des femmes pour leur apparence les amène à

¹⁹⁴ Wynne, *Pièces morales* ... p. 165-166.

¹⁹⁵ Crampe-Casnabet souligne d'ailleurs que de nombreux discours philosophiques des Lumières développent cette idée. Crampe-Casnabet, « Saisie dans les œuvres » ..., p. 381.

¹⁹⁶ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 48-49.

¹⁹⁷ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 3.

négliger le développement de leur esprit »¹⁹⁸. L'importance accordée à une apparence agréable entraîne donc des inconvénients puisqu'elle détourne les femmes de sujets telles la philosophie ou la littérature. Aussi, Wynne souligne qu'une fois leur jeunesse passée, les femmes ont encore nombre d'années devant elles et que leur figure ne saurait suffire à leur procurer le divertissement nécessaire tout au long de leur vie¹⁹⁹.

Ensuite, Wynne prétend que les voyages sont pour les jeunes filles une nouvelle occasion de se faire admirer plutôt qu'une opportunité pour découvrir les pays étrangers. Elle note « le peu d'utilité que les jeunes femmes sont dans le cas de tirer de leurs voyages. Elles sont si occupées d'elles-mêmes, que rien ne sauroit les distraire, ou intéresser leur curiosité »²⁰⁰. Ainsi préoccupées par leur désir de plaire, les jeunes filles ne sont pas en mesure d'observer ce qui les entoure lorsqu'elles se trouvent en lieux inconnus. Le souci de plaire, la vanité, a donc un effet négatif sur la curiosité des femmes. Dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne met de l'avant une manière plus intéressante de plaire, liée aux qualités sociales de la femme.

¹⁹⁸ « Her concern was that women's preoccupation with their outward appearance led them to neglect the development of their minds. » Sama, « Volume Editor's Introduction »..., p. 50.

¹⁹⁹ « La vie sociale d'une femme est bien courte : la plaçant à quinze ans dans le monde, je l'en retire à quarante [...] Quoique jolie femme, j'ai senti de bonne heure, qu'il me restoit une longue vie au delà de la vie billante de la jeunesse ; & ce vide me paroissoit bien plus effrayant que celui de cette éternité, qu'aucun terme de comparaison ne peut heureusement me rendre intelligible. » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 3-4.

²⁰⁰ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 47.

LA FEMME AIMABLE

Pour les femmes de l'élite qui sont engagées dans des activités mondaines, la réputation d'être aimable est, selon Wynne, la réputation la plus satisfaisante²⁰¹. Afin d'être considérée comme aimable, une femme se doit d'être gaie et courtoise lors des interactions sociales : « [c]'est par la douceur, par la bonne humeur, par la gaieté, que l'on donne cette pointe à l'esprit²⁰², qui le rend saillant dans la conversation²⁰³. La légèreté, la grace, sont l'appanage de notre sexe : pour peu que le jugement nous guide, l'amour de plaire nous rend aimables, sans qu'il en coûte à la délicatesse de notre état. Voyez des gens de mérite : ce sont eux qui donnent les réputations »²⁰⁴. C'est donc en cherchant à plaire que les femmes se rendent aimables, soutient Wynne, et c'est en interagissant avec des gens de mérite qu'elles font reconnaître leur amabilité.

Les qualités dont Wynne dote la femme aimable ne diffèrent guère de celles qu'on attribue à l'honnête homme et à la bonne compagnie dans les divers écrits du XVII^e et du XVIII^e siècle. En effet, la définition que Wynne donne de la femme aimable reprend plusieurs des traits que le chevalier de Méré (1607-1684) attribue à l'honnête homme.

²⁰¹ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 30.

²⁰² L'esprit qui se manifeste dans les interactions mondaines telle la conversation a été défini par le chevalier de Méré (1607-1684) « comme un don et un art de penser et de dire juste, sur-le-champ, avec à-propos, avec enjouement, quelles que [soient] les circonstances et les interlocuteurs ». Fumaroli, Marc, « La conversation », Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire. Vol. III : Les France, tome 2 : Traditions*, Paris : Gallimard, 1992, p. 704.

²⁰³ Fumaroli souligne l'importance des talents oratoires des participants à une conversation ayant pour but le divertissement et où la forme est aussi sinon plus importante que le contenu des propos : « Les 'mots', les saillies qui résument à propos une pensée soudaine, qui s'improvisent dans le bien-être stimulant d'une société de talents, qui frappent la mémoire et amusent l'imagination, contribuent à l'ivresse légère sans laquelle il n'est pas de conversation ». Fumaroli, « La conversation » ..., p. 711.

²⁰⁴ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 30.

Analysant la pensée de ce dernier, Jean-Pierre Dens note que l'honnête homme est, pour Méré, un homme qui cherche à plaire et à vivre agréablement en prenant part à la conversation, principal divertissement mondain pour une élite oisive²⁰⁵. Cet homme est gai et aimable, cultivé sans être pédant, soucieux de son image tout en étant attentif à autrui²⁰⁶. La femme aimable de Wynne peut donc être qualifiée d'honnête selon la définition du XVII^e siècle. En cela, son emploi du qualificatif « aimable » s'éloigne de celui du chevalier de Jaucourt reprenant, dans l'*Encyclopédie*, les propos de Charles Pinot Duclos (1704-1772) : « [l]'homme aimable [...] est fort indifférent sur le bien public, ardent à plaire à toutes les sociétés où son goût & le hasard le jettent, & prêt à en sacrifier chaque particulier. Il n'aime personne, n'est aimé de qui que ce soit, plait à tous; & souvent est méprisé & recherché par les mêmes gens »²⁰⁷. Contrairement à Duclos et de Jaucourt, Wynne a une opinion résolument positive de la femme aimable. Aussi, sa définition se rapproche davantage de celle de la civilité et de la politesse de l'*Encyclopédie* qui « sont une certaine bienséance dans les manières & dans les paroles, tendantes à plaire & à marquer les égards qu'on a les uns pour les autres »²⁰⁸.

La femme du monde de Wynne, si elle souhaite acquérir une bonne réputation, doit également éviter les situations qui pourraient la faire paraître ridicule. En effet, comme le rapporte Antoine Lilti, le ridicule est la hantise des mondains : « [le] ridicule est une mort

²⁰⁵ Dens, Jean-Pierre, *L'honnête homme et la critique du goût*, Lexington : French Forum Publishers, 1981, p. 11-24.

²⁰⁶ Dens, *L'honnête homme ...*, p. 23.

²⁰⁷ de Jaucourt, Louis, « Sociable, Aimable », *Encyclopédie ...*, vol. XV, p. 251.

²⁰⁸ de Jaucourt, Louis, « Civilité, Politesse, Affabilité », *Encyclopédie ...*, p. vol. III, p. 497.

symbolique plus terrible encore que la mort physique, aux yeux de ceux qui vivent dans le monde et en ont intégré les valeurs »²⁰⁹. Dans les *Pièces morales & sentimentales*, l'auteure répertorie deux situations où une femme s'expose au ridicule : une femme fréquentant les milieux savants risque d'être moquée par ses contemporains tout comme le risque une femme qui ne règle pas sa conduite en fonction de son âge.

Dans le premier cas, Wynne écrit qu'une femme liée aux milieux intellectuels, qui adopte des occupations considérées masculines est sujette aux critiques de ses contemporains et particulièrement de ses contemporaines. Dès les premières pages de son œuvre, elle écrit :

Il y a des femmes qui ont osé *se rendre homme* ; mais *rarement* ont-elles été *jolies*, lorsqu'elles ont tenté de secouer le joug des *préjugés* que les belles portent si volontiers. Les hommes à la vérité les ont accueillies généreusement dans leur classe ; mais les femmes se sont toujours déchaînées cruellement contre cette *désertion*. Une femme arbore-t-elle *noblement* l'étendard de la *révolte* ? paroît-elle lire, étudier ? met-elle dans ses propos, & dans sa manière de vivre, des facilités *courageuses* ? tout le sexe l'attaque, la proscrit : & si elle n'est pas d'un rang des plus élevés, elle succombe à la persécution, & devient *ignorée*, ou *ridicule*²¹⁰.

Ce passage met en lumière les dangers auxquels s'expose la femme qui ose franchir les limites que les préjugés ont imposées au genre féminin. Dans un premier temps, elle perd ses attributs féminins, elle n'est plus jolie, elle se fait homme et elle est reniée par les autres femmes. Comme le note Jean Bloch, dans *Conseils à une amie* (1749), Madeleine d'Arsant

²⁰⁹ Lilti, Antoine, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris : Fayard, 2005, p. 324.

²¹⁰ Nous soulignons. Wynne, *Pièces morales ...*, p. 3-4. Plus loin elle écrit encore : « [u]ne femme d'ailleurs ne sauroit fréquenter les savans, sans s'afficher d'une manière ridicule, c'est-à-dire s'exposer à une réputation, qui prête trop à la plaisanterie, à moins d'être Madame du Chatelet, ou Madame Agnesi ». Wynne, *Pièces morales ...*, p. 24-25.

de Puisieux (1720-1798)²¹¹ soutient qu'une femme qui expose ses connaissances risque de voir sa réputation attaquée par des femmes moins instruites²¹². Nous traiterons en détail de la question des femmes qui se sont adonnées à des occupations intellectuelles dans le troisième chapitre, pour le moment il suffit de noter que Wynne, tout comme de Puisieux, croit que celles qui font ce choix sont susceptibles d'être ridiculisées quoiqu'elle ne semble toutefois pas souscrire à cette opinion²¹³. En rapportant dans ses écrits que les occupations intellectuelles sont une source de ridicule pour la femme du monde, Wynne se montre consciente des opinions qui marquent son siècle. Ainsi, comme le rapporte Ann B. Shteir pour le cas britannique, « la femme érudite ainsi que la femme faisant parade de ses connaissances [sont] représentées comme ridicules dans un large éventail de textes au cours des années 1790 »²¹⁴. En Italie, Sama fait état de l'émergence d'une nouvelle caricature féminine du *Settecento* : celle de l'intellectuelle dilettante qui tente de paraître mieux informée qu'elle l'est et qui ne réussit qu'à exposer son ignorance²¹⁵. Bref, pour une majorité d'hommes et de femmes du Siècle des Lumières, la femme qui a des prétentions intellectuelles est vue comme ridicule ce qui peut, comme le mentionne Wynne, lui fermer les portes du monde.

²¹¹ Voir Annexe 3.

²¹² Bloch, Jean, « Discourses of Female Education in the Writings of Eighteenth-Century French Women », Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005, p. 249.

²¹³ Le choix des mots (« préjugés », « noblement l'étendard de la révolte ») dans l'extrait cité précédemment nous éclaire à ce sujet.

²¹⁴ « The overly learned woman, and the woman who paraded her knowledge, were figured as ridiculous in a wide variety of texts during the 1790s. » Shteir, Ann B., « 'With matchless Newton now one soars on high': Representing Women's Scientific Learnedness in England » Bödeker et Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman ...*, p. 127. Cette observation sur le contexte britannique peut également s'appliquer au contexte français et italien des dernières décennies du XVIII^e siècle.

²¹⁵ Sama, « Volume Editor's Introduction », Caminer Turra, *Selected writings ...*, p. 39.

Une femme doit aussi éviter le ridicule de l'âge, c'est-à-dire que, selon Wynne, elle doit régler son comportement en fonction de son âge²¹⁶. Elle écrit : « [l]es ridicules d'une femme âgée surtout sont une espèce de supercherie que l'on ne pardonne point »²¹⁷. Les amusements et agissements d'une jeune femme ne sont pas les mêmes que ceux d'une femme mûre. Aussi est-il permis aux jeunes femmes de rire et de danser alors que chez les femmes âgées, ce genre d'exercices ne convient pas : ils déforment leur physionomie et risquent d'attirer le ridicule sur celles qui s'y adonnent²¹⁸. Wynne adhère ici aux convenances de son époque exigeant qu'une femme vieillissante et mariée renonce à certaines activités telles celles liées à la séduction. Ces convenances sont aussi adoptées par Rousseau dans l'*Émile* où il note : « [j]'estime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge aussi bien qu'au sexe; qu'une jeune fille ne doit pas vivre comme sa grand-mère; qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danser autant qu'il lui plaît, et goûter tous les innocents plaisirs de son âge; le temps ne viendra que trop tôt d'être posée et de prendre un maintien plus sérieux »²¹⁹.

²¹⁶ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 112-113, 149, 151-152.

²¹⁷ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 149.

²¹⁸ « Il y a un tems, où la danse doit paroître ridicule, insipide : il est juste, que la jeunesse de notre sexe aime avec passion un exercice qui deployant aux yeux le contour délicat des belles parties de la figure, par des attitudes dessinées correctement, & animées avec gout, donne à la pantomime toute l'expression du sentiment, & le fait passer dans l'ame émue du compagnon & du spectateur. A certain âge une femme qui danse achève de se défigurer. La douce élasticité des membres, premier mobile des graces de la personne, répond mal aux ordres d'une volonté ardente ; & cette discordance produit une absurdité révoltante. » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 148-149. « Riez de bonne foi, charmante & naïve jeunesse ! le tems du sourire ne viendra que trop tôt. [...] Le ciseau du tems aura creusé les sillons dessinés par les passions sur vos visages : il en aura fait des rides ineffaçables. A quoi vous serviroit alors un sourire gauche, qui annonceroit des prétentions ridicules ? » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 112-113.

²¹⁹ Rousseau, *Émile* ..., p. 468.

Une femme qui possède donc ces qualités mondaines, soit l'amabilité ainsi que la capacité à ne pas se placer dans une position qui risquerait d'être jugée ridicule, est en mesure de se forger une réputation qui lui ouvrira les portes du monde. Il n'en demeure pas moins que la femme aimable, en fréquentant une société policée où les mœurs sont, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, corrompues, s'expose à certains dangers. L'auteure fait ici encore preuve d'ambivalence face aux pratiques mondaines.

Dans un premier temps, Wynne souligne que la réputation d'amabilité permet aux femmes de côtoyer des personnes intéressantes. Se référant à son expérience personnelle elle écrit : « [l]a mienne [sa réputation] de femme aimable m'a procuré les plus grandes facilités pour voir de près quelques uns de ces hommes imposants, dont les grands noms influent sur les affaires de la politique la plus épineuse, & qui sont toujours répétés respectueusement par des milliers de bouches vulgaires »²²⁰. L'amabilité, la politesse, les manières sont des nécessités pour quiconque souhaite fréquenter le monde, la société polie. Au sujet des salons parisiens des Lumières, Lilti note que les invités des salons doivent adhérer et respecter les règles de civilité et de politesse qui en régissent l'accès²²¹. Il est possible d'étendre les observations de Lilti à d'autres lieux de sociabilité liés au milieu aristocratique qui, tel que l'a montré Norbert Elias, recherche constamment à se distinguer, par ses manières, son langage et ses mœurs, des autres groupes de la société²²².

²²⁰ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 14.

²²¹ Lilti, *Le monde des salons* ..., p. 66.

²²² Elias, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris : Calmann-Lévy, 1973, p. 217-219.

Non seulement une femme aimable pourra-t-elle fréquenter des personnes distinguées, Wynne soutient qu'elle pourra se lier d'amitié avec ces personnes, ce qui aura pour effet d'augmenter ou de garantir sa respectabilité. L'auteure s'explique ainsi :

Voyez des gens de mérite : ce sont eux qui donnent les réputations : c'est par le choix surtout de ses premiers amis qu'une femme annonce la sienne dans le monde. Que de difficultés pour réparer le faux pas d'un mauvais choix de notre jeunesse ! Au contraire, combien de fausses démarches n'ont pas été pardonnées, lorsque des amis respectables & solides se sont prêtés à les défendre ou à les faire oublier, dans une femme qu'ils ont cru digne de leur estime²²³.

Si l'*Encyclopédie* mentionne qu'il ne faut pas trop se soucier d'obtenir l'estime des autres, l'auteur de l'article *Réputation* souligne que « ce seroit aller contre la raison qui nous oblige d'avoir égard à ce qu'approuvent les hommes, ou à ce qu'ils improuvent le plus universellement & le plus constamment. Car ce qu'ils approuvent de la sorte, par un consentement presque unanime, est la vertu ; & ce qu'ils improuvent ainsi, est le vice »²²⁴. C'est par ses interactions sociales, ses contacts avec d'autres individus qu'une personne est en mesure de faire valoir ses qualités. Aussi, analysant divers manuels de conduite du XVII^e siècle français, Elizabeth Goldsmith relève que, selon certains auteurs, il est incontournable pour un individu de faire valider et promouvoir sa réputation au moyen de son réseau social²²⁵. Dans son traité *L'honnête femme* (1632), Jacques du Bosc (†1660) développe l'idée que, comme le rapporte Goldsmith, « la bonne réputation d'une femme est basée sur son intelligence de même que sur sa vertu et le forum où elle gagne et protège sa

²²³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 30.

²²⁴ « Réputation », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie* ..., vol. 14, p. 161-162.

²²⁵ Goldsmith, Elizabeth C., « *Exclusive Conversations* ». *The Art of Interaction in Seventeenth-Century France*, Philadelphie : University of Philadelphia Press, 1988, p. 20-21.

réputation est la conversation »²²⁶. Un siècle plus tard, Wynne reprend cette idée et soutient que c'est encore par des liens et des amitiés avec des gens honnêtes et respectables qu'une femme peut se voir reconnaître sa bonne réputation.

PARAÎTRE

Dans ses écrits, Wynne indique que les individus portent des masques et qu'ils ne sont pas toujours ce qu'ils semblent être²²⁷. Dans certains cas, l'auteure indique que le « masque social » de l'indulgence est nécessaire, qu'il faut faire preuve de tolérance lorsqu'on se retrouve en présence de personnes qui nous ennuient ou nous déplaisent. Il s'agit d'un trait de civilité essentiel pour quiconque fréquente le monde. Dans les *Pièces morales & sentimentales*, elle rapporte une conversation avec l'une de ses nièces :

« Mais je m'ennuye – (en jettant son mantelet, ses gants, son éventail ; car la petite a des vivacités) – Ma tante, épargnez-moi une autrefois cette visite. Quel ton ! quelle conversation ! quelle parure !
– Faut-il toujours vous amuser ? & n'apprendrez vous donc jamais un peu l'art de vous ennuyer ? Que savez-vous, si notre compagnie n'a pas ennuyé ces bonnes gens que nous venons de quitter, tout autant qu'ils nous ont ennuyé nous-mêmes ? Leur civilité s'est-elle cependant relâchée ? »²²⁸

Ainsi, dans certaines situations, les exigences de la civilité requièrent de taire son opinion.

Or, dans d'autres circonstances, l'écart entre l'être et le paraître est, selon l'auteure,

²²⁶ « A woman's good reputation is based on her intellect as well as her virtue, and the forum where one gains and protects one's reputation is in conversation. » Goldsmith, « *Exclusive Conversation* » ..., p. 20.

²²⁷ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 14-16.

²²⁸ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 100. Plus loin, toujours dans cette conversation avec sa nièce, elle écrit : « l'usage du monde ne vous a pas appris encore à prendre le masque social, nécessaire dans tous les états de la vie ». Wynne, *Pièces morales* ..., p. 104.

condamnable et son opinion rejoint celle exprimée par plusieurs critiques qui y voient un des signes de la décadence de la société civilisée.

D'abord, elle condamne le sourire obligé qui est feint et malhonnête. Elle écrit : « le sourire de commande est haïssable : il décèle la petitesse de l'esprit, & l'imposture de l'éducation dans le point le plus condamnable, celui de la dissimulation »²²⁹. De plus, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, si elle critique le peu d'égards et le mépris que les hommes morlaques ont pour les femmes, Wynne dénonce aussi la fausseté qui empreint les relations entre les genres dans les sociétés civilisées : « [e]lles [les femmes] y jouissent des apparences des honneurs divins : tout se fait pour elles, mais tout ce qui se fait n'est que bassesse & tromperie. Le commerce avoué & apparent des deux sexes n'est fondé que sur des convenances étrangères aux principes de la nature »²³⁰. Ainsi, même si les apparences laissent croire que les hommes sont dévoués aux femmes, en réalité Wynne nous explique qu'ils sont bien moins empressés à défendre les intérêts de celles-ci qu'ils ne l'ont déjà été²³¹. Bref, malgré les apparences, les relations entre les genres sont dénaturées.

Les apparences trompeuses sont encore plus préjudiciables lorsqu'elles sont employées pour tirer profit d'une personne. Lorsqu'elle traite du jeu compulsif dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne souligne que certaines sociétés vont chercher à

²²⁹ Wynne, *Pièces morales ...*, p. 108.

²³⁰ Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 188-189.

²³¹ « Elles jouissent, il est vrai, de plus de marques extérieures de considération, mais elles n'excitent plus ce noble feu dont les hommes étoient embrasés autrefois pour leurs intérêts. » Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 190.

attirer d'autres individus dans le dessein de leur soutirer de l'argent. Aussi, l'auteure donne-t-elle le conseil suivant aux personnes aux prises avec ce problème : « [a]bandonnez ces sociétés pernicieuses, intéressées, qui ne vous cherchent que pour vous nuire »²³². Une civilité apparente, une amabilité feinte, peuvent donc servir à des fins égoïstes ce que Wynne dénonce dans ses publications.

Les pratiques mondaines amènent aussi les individus à se montrer autres qu'ils ne sont vraiment afin d'attirer l'attention, de se distinguer, de se faire remarquer. C'est au moyen de l'originalité qu'on cherche à atteindre cet objectif et Wynne y voit un signe de la décadence de sa société. Elle déplore cette mode :

Je crois, que cette envie d'être original, qui me paroît si fort en vogue dans nos jours, marque la plus grande dépravation des mœurs. L'homme simplement honnête & sensé est un personnage trop froid, trop peu remarquable : il faut, pense-t-on, inventer, & endosser un caractère saillant, outré, & soutenu avec opiniâtreté : il faut l'annoncer, le déclamer avec emphase ; attirer l'admiration de la foule oisive par quelque accident d'éclat²³³.

Bref, afin de plaire, il est tentant de paraître ce que l'on n'est pas. Si dans certains cas Wynne reconnaît que c'est nécessaire afin de respecter les règles de bienséance et de civilité, dans d'autres situations un individu peut utiliser les apparences pour poursuivre un but égoïste, pour se faire remarquer ou encore pour satisfaire sa vanité. Wynne rejoint ici les critiques exprimées par plusieurs de ces contemporains qui soulignent que la civilité

²³² Wynne, *Pièces morales* ..., p. 169.

²³³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 133-134.

s'inscrit parfois en opposition avec les idéaux éclairés d'authenticité, de transparence et de vertu.

En effet, vers le milieu du XVIII^e siècle, le modèle de l'honnête homme ainsi que celui de l'honnête femme sont discrédités. Emmanuel Bury prétend que ce serait la condamnation de l'honnête homme comme étant non vertueux par François-Vincent Toussaint (1715-1772) dans *Les Mœurs* (1748) qui serait responsable de ce glissement vers la défaveur de l'honnêteté telle que définie au XVII^e siècle²³⁴. Marisa Linton remarque aussi que, vers le milieu du XVIII^e siècle, le modèle de l'honnête femme est critiqué pour son manque d'intégrité et de sensibilité ce qui l'éloigne de la vertu²³⁵. Analysant les articles de l'*Encyclopédie* reliés à la civilité, Sylvana Tomaselli relève que la politesse est parfois considérée comme une forme de prétention et d'artifice qui contraste avec la vraie vertu²³⁶. Aussi, dans l'article *Politesse* nous lisons : « chez les peuples policés, elle [la politesse] n'est souvent que la démonstration extérieure d'une bienveillance qui n'est pas dans le cœur »²³⁷. Alors que l'article *Civilité, Politesse, Affabilité* mentionne au sujet de la civilité et de la politesse que « [s]ans émaner nécessairement du cœur, elles en donnent les apparences, & font paroître l'homme au-dehors comme il devrait être intérieurement »²³⁸. Desmahis passe un jugement similaire sur la femme du monde. Il écrit : « [e]lle a rarement

²³⁴ Bury, *Littérature et politesse*. ..., p. 200. Il est intéressant de noter que Linton identifie *Les Mœurs* comme l'un des textes fondateurs de la conception naturelle de la vertu, il aurait joué un rôle significatif dans la popularisation de la vertu naturelle. Linton, *Politics of Virtue* ..., p. 57-62.

²³⁵ Linton, « Virtue Rewarded? Part I » ..., p. 48.

²³⁶ Tomaselli, « Women in Enlightenment ... », p. 18.

²³⁷ « Politesse », *Encyclopédie* ..., vol. XII, p. 917.

²³⁸ de Jaucourt, « Civilité ... », vol. III, p. 497.

dans l'âme ce qu'elle a dans les yeux ; elle n'a presque jamais sur les lèvres, ni ce qu'elle a dans les yeux, ni ce qu'elle a dans l'âme »²³⁹. C'est cet écart entre l'être et le paraître que dénonce vivement Rousseau dans son *Discours sur les sciences et les arts* (1750) : les individus paraissent vertueux alors qu'ils ne le sont pas²⁴⁰. Bref, comme le note Bury, « [l]'honnête homme, même s'il demeure un paradigme positif, conserve donc une ambiguïté due à ce souci de la *persona* extérieure, ce qui masquerait une personne authentique et intime opposée aux apparences qu'elle donne à voir »²⁴¹. Toutefois, même si Wynne critique certains aspects inauthentiques de la sociabilité, plaie demeure un impératif de la vie mondaine. C'est ainsi qu'elle subordonne certains idéaux des Lumières tels l'authenticité et la transparence à celui de la civilité qui demande à ce que l'on adopte un comportement qui soit attentif à autrui. D'ailleurs, la réputation d'être aimable permet à une femme de fréquenter des personnes intéressantes qui pourront la distraire et même l'instruire. Ainsi, plutôt que de mettre l'accent sur ce que les femmes peuvent apporter à la société par leur sociabilité comme le demandent les Encyclopédistes, Wynne s'intéresse aux ressources que celles-ci sont en mesure de tirer de leur sociabilité.

S'INSTRUIRE

Dans ses écrits, Wynne laisse entendre qu'en sociabilisant avec des gens choisis, des gens instruits, une femme, qui sait ne pas se placer dans une position susceptible d'être

²³⁹ Desmahis, «Femme (morale) » ..., p. 474.

²⁴⁰ Allard, Rosemarie, *La Querelle du luxe au XVIII^e siècle : Voltaire, Rousseau, et la question du bonheur*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 2003, p. 82-84.

²⁴¹ Bury, *Littérature et politesse* ..., p. 201.

jugée ridicule, peut à la fois se divertir et s'instruire : « [j]'aime beaucoup les gens à talent ; parce que si même leur réputation est exagérée, soit qu'ils amusent mes goûts, soit qu'ils soulagent mes besoins par des raffinemens agréables, il y a toujours à gagner dans leur société »²⁴². Sociabiliser avec des individus qui se démarquent par leur instruction ou leur esprit est encore plus important pour une femme vieillissante. En effet, comme nous l'avons vu, vient un temps où une femme ne saurait danser sans s'afficher d'une manière ridicule, elle doit donc avoir d'autres occupations. C'est surtout alors, soutient Wynne, que les amis instruits sont utiles pour une femme. Elle écrit :

Quoique jolie femme, j'ai senti de bonne heure, qu'il me restoit une longue vie au delà de la vie brillante de la jeunesse ; & ce vide me paroissoit bien plus effrayant que celui de cette éternité, qu'aucun terme de comparaison ne peut heureusement me rendre intelligible. Je choisis, parmi les hommes qui me fréquentoient, ceux qui avoient la réputation d'être les plus spirituels, ou les plus instruits ; & je commençai à prendre du goût à la lecture, plutôt pour m'amuser que pour m'instruire²⁴³.

Cet extrait, tout comme le précédent, illustre bien que, dans le cas de la sociabilité vénitienne, divertissement et instruction peuvent aller de pair. Aussi, nous adopterons, quant aux conclusions d'Antoine Lilti et de Dena Goodman, une position mitoyenne. Alors qu'Antoine Lilti soutient que la sociabilité mondaine des salons parisiens avait pour principal, sinon unique, objectif le divertissement des élites²⁴⁴, Dena Goodman prétend que les salons, en tant qu'organe de la sphère publique émergente²⁴⁵, sont des lieux centraux

²⁴² Wynne, *Pièces morales* ..., p. 25.

²⁴³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 4.

²⁴⁴ Voir particulièrement les chapitres VI à IX dans Lilti, *Le monde des salons* ...

²⁴⁵ Goodman se base sur la théorie habermasienne voulant qu'une troisième sphère située entre la sphère publique officielle occupée par les organes politiques officiels telle la monarchie et la sphère privée

pour l'élaboration et la diffusion des idéaux philosophiques des Lumières²⁴⁶. Ainsi, quoique décidément dévolus au divertissement, nous croyons que, dans le cas vénitien, les salons ne peuvent être vus uniquement comme des lieux ludiques où philosophes, littéraires et artistes ne sont présents que pour amuser une élite oisive. Par ailleurs, Maria Iolanda Palazzolo souligne qu'à des fonctions de divertissement, la lecture d'un ouvrage ou d'un périodique en société s'ajoutent des fonctions informatives et de légitimation²⁴⁷. Palazzolo prétend que dans un contexte de professionnalisation de l'intellectuel, le public de société composé de littéraires, d'académiciens, de scientifiques et d'hommes et de femmes du monde est vu comme une autorité légitimatrice. De plus, Susan Dalton a souligné, dans le cas des salonniers vénitiennes, qu'elles sont vues comme des arbitres en matière de goût en raison de leur sensibilité jugée plus grande et plus naturelle si bien qu'artistes et littéraires recherchent leurs opinions²⁴⁸. En effet, bien qu'il ne faille pas penser que les participants aux salons soient entièrement occupés au projet des Lumières, nous pensons que, à Venise à tout le moins, certains d'entre eux démontrèrent un intérêt véritable pour les idéaux de réforme morale et politique, de raison, d'authenticité et de cosmopolitisme proposés par les

domestique se met en place au cours du XVIII^e siècle. Cette sphère publique est composée d'institutions comme les salons, les cafés, les clubs, les loges maçonniques et la presse périodique et met en contact un nombre accru d'individus qui, grâce aux échanges, sont en mesure de développer une opinion et constituent l'opinion publique. Voir Habermas, *L'espace public ...*

²⁴⁶ Voir Goodman, Dena, *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca : Cornell University Press, 1994.

²⁴⁷ Palazzolo, Maria Iolande, « Leggere in salotto: le funzioni della lettura nei ricevimenti mondani tra Sette e Ottocento », Betri et Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo ...*, p. 19-25.

²⁴⁸ Dalton, Susan, « Searching for Virtue : Physiognomy, Sociability and Taste in Isabella Teotochi Albrizzi's *Ritratti* », *Eighteenth-Century Studies*, 40(1), 2006, p. 94.

philosophes, ils sont liés à la République des lettres²⁴⁹. Aussi, une femme qui prend part à cette sociabilité mondaine peut espérer enrichir ses connaissances, parfaire son éducation.

Lieux de culture, les salons et autres endroits de conversation sont donc des lieux où les femmes peuvent s'instruire. Quoique traitant des salons de l'*Ottocento* l'observation de Maria Teresa Mori voulant que les salonnières accueillant des intellectuels cherchent non seulement à bénéficier un peu du prestige dont ils jouissent mais aussi à remédier à une éducation partielle, peut également s'appliquer dans le cas des salons du XVIII^e siècle²⁵⁰. Des femmes comme Marie-Thérèse Rodet Geoffrin (1699-1777)²⁵¹, Julie de Lespinasse (1732-1776)²⁵² ou encore Stéphanie-Félicité de Genlis (1746-1830)²⁵³ ont pu combler une éducation lacunaire par la lecture, mais aussi par la fréquentation d'hommes instruits dans les salons²⁵⁴.

²⁴⁹ Plebani a bien souligné l'intérêt pour la politique qui caractérise entre autres le salon de Caterina Dolfin Tron. Plebani, « Socialità, conversazioni ... »

²⁵⁰ « Le seconde non solo si gratificano per il prestigio che viene dal ricevere uomini dediti a un'attività dell'ingegno, ma sembrano anche voler cogliere così l'opportunità per rimediare a un'educazione per lo più approssimative se non addirittura carente: se gli anni trascorsi in convento o a fianco di qualche precettore domestico hanno loro precluso l'accesso alla cultura, relegandole spesso nei confini ristretti di un'educazione finalizzata a compiti 'donneschi', il ricevere a l'aiutare concretamente artisti e letterati le riscatta dall'inferiorità femminile e permette loro di misurarsi con la cultura 'alta'. » Mori, Maria Teresa, « Maschile, femminile : L'identità di genere nei salotti di conversazione », Betri et Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile* ..., p. 8.

²⁵¹ Sur Geoffrin voir Annexe 3.

²⁵² Sur Lespinasse voir Annexe 3.

²⁵³ Sur Genlis voir Annexe 3.

²⁵⁴ Craveri, *L'âge de la conversation* ..., p. 312, 336 et Goodman, Dena « Enlightenment Salons: The Convergence of Female and Philosophic Ambitions », *Eighteenth-Century Studies*, 22(3), Printemps 1989, p. 332-335. Goodman écrit d'ailleurs : « Rather than social climbers, the salonnières of the Enlightenment must be viewed as intelligent, self-educated, and educating women who reshaped the social forms of their days to their own social, intellectual, and educational needs. The initial and primary purpose behind salons was to satisfy the self-determined educational needs of the women who started them ». Goodman, « Enlightenment Salons ... », p. 332-333.

Wynne est tout à fait consciente du potentiel instructif des échanges avec des individus éduqués. Elle soutient même que dans les conversations mixtes, les hommes se porteront volontaires pour répondre aux questions des femmes, pour les instruire. Dans *Alticchiero*, elle fait la remarque suivante : « le sujet de la conversation monte souvent aux étoiles, parce qu'il est rare qu'à la vue d'un beau ciel serein il ne sorte quelque réflexion digne d'être traitée : le propos seroit sûrement trop abstrait & trop sérieux, si quelque jolie extravagance n'égayoit la conversation. C'est le rôle d'une Marquise, & lorsqu'elle est aimable, chacun cherche à devenir son Fontenelle »²⁵⁵. Ce passage est particulièrement intéressant puisque, dans un premier temps, il met en lumière la teneur de la conversation mondaine où le propos, comme nous venons de le souligner, peut ou doit être à la fois sérieux et ludique. Ensuite, Wynne démontre encore ici l'importance de l'amabilité dans les interactions sociales. Ainsi, si une femme est aimable, non seulement sa présence dans la conversation est acceptée, mais encore on cherchera à être « son Fontenelle ». Le choix de Bernard le Bovier de Fontenelle (1657-1757) est significatif. En effet, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686), Fontenelle tente de vulgariser la physique cartésienne pour divertir les savants et instruire les gens du monde et, pour atteindre ces objectifs, il s'adresse à une marquise. Dans sa préface à l'œuvre, il prétend que non seulement le choix d'une femme (fictive) rend l'ouvrage plus intéressant et agréable pour le lecteur, mais aussi que sa science est accessible aux femmes et « qu'à une seconde lecture tout au plus, il ne

²⁵⁵ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 46.

leur en sera rien échappé »²⁵⁶. Dans sa dédicace *A Monsieur L...*, Fontenelle souligne de plus que les agréments de cette dame, soient sa beauté et son esprit, rendent sa conversation intéressante²⁵⁷. Bref, pour revenir au propos développé par Wynne, les interlocuteurs masculins de la conversation au sujet des étoiles qui se déroule à *Alticchiero*, après une intervention peut-être un peu naïve d'une femme, cherchent à devenir son Fontenelle, à lui transmettre, tout en les vulgarisant, leurs connaissances. Une femme peut donc augmenter ses connaissances et trouver des réponses à ses questions au cours de conversations avec des interlocuteurs instruits. C'est d'ailleurs auprès d'un professeur d'astronomie de l'université de Padoue, l'Abbé Giuseppe Toaldo (1719-1797) qui fréquente son salon, que Wynne cherche les réponses à son questionnement au sujet de l'existence des pressentiments comme elle le rapporte dans ses *Pièces morales & sentimentales*²⁵⁸.

Or, comme nous l'avons déjà vu, une femme qui fréquente les milieux savants risque d'être ridiculisée²⁵⁹. Ainsi, nous pourrions conclure que Wynne croit que la société des gens à talents ou des gens cultivés est une société bénéfique pour les femmes puisqu'elle leur permet de s'instruire, mais celles-ci doivent toutefois éviter de trop s'engager dans les milieux intellectuels. En effet, au cours du XVIII^e siècle, en Grande-Bretagne, mais aussi en Italie, se développe l'idée selon laquelle les femmes devraient

²⁵⁶ Fontenelle, Bernard le Bovier de, « Entretiens sur la pluralité des mondes habités », Niderst, Alain (éd.), *Fontenelle. Œuvres complètes. Tome II*, Paris : Fayard, 1991, p. 11.

²⁵⁷ Fontenelle, « Entretiens » ..., p. 15-16.

²⁵⁸ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 64-65 et Brunelli, *Un'amica del Casanova* ..., p. 259-260.

²⁵⁹ « Une femme d'ailleurs ne sauroit fréquenter les savans, sans s'afficher d'une manière ridicule, c'est-à-dire s'exposer à une réputation, qui prête trop à la plaisanterie, à moins d'être Madame du Chatelet, ou Madame Agnesi. » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 24-25.

détenir un certain niveau de connaissances afin d'être en mesure de prendre part aux conversations mondaines²⁶⁰. Il n'en demeure pas moins que, selon la journaliste britannique Charlotte Lennox (c.1729-1804)²⁶¹, *the properly sociable woman* évite l'absorption intellectuelle qui aurait pour conséquence de l'isoler et n'oublie jamais l'idéal conversationnel dans lequel ses connaissances peuvent être mises en valeurs²⁶². Finalement, il faut se rappeler que les pratiques de sociabilité et la fréquentation d'individus savants, ou non, permettent aussi aux femmes de se distraire, de s'amuser.

SE DIVERTIR

Pour l'élite oisive du XVIII^e siècle, se divertir est une nécessité. Aussi, les pratiques de sociabilité doivent-elles être vues, du moins partiellement, comme une ressource contre l'ennui qui guette. Dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne indique que les amusements sont un « objet de la plus grande importance pour être heureux »²⁶³. L'auteure reconnaît également que « les femmes sont encore plus à plaindre que les hommes ; ayant moins de distractions, moins de ressources »²⁶⁴. En effet, comme Lilti et Trouille, entre autres, l'ont souligné, l'ennui est un mal qui menace davantage les femmes de l'élite que les hommes²⁶⁵. Comme nous l'avons déjà mentionné, sociabiliser avec des personnes qui se distinguent par leur esprit, par leurs connaissances ou encore par leurs talents, constitue

²⁶⁰ Shteir, « 'With Matchless Newton' ... », p. 120, Sama, « Volume Editor's Introduction », Caminer Turra, *Selected writings* ..., p. 42 et Ambrosini, « Toward a Social History ... », p. 422.

²⁶¹ Voir Annexe 3.

²⁶² Shteir, « 'With Matchless Newton' ... », p. 120.

²⁶³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 28.

²⁶⁴ Bien que cet extrait s'adresse aux femmes aux prises avec des problèmes de jeu, le constat qu'elle fait du peu de divertissement dont elles disposent demeure pertinent. Wynne, *Pièces morales* ..., p. 153.

²⁶⁵ Lilti, *Le monde des salons* ..., p. 225. Trouille, *Sexual Politics*..., p. 300.

l'un des remèdes à cet ennui latent. Toutefois, toutes les pratiques de sociabilité ne sont pas sans conséquences négatives et, si les amis sont une ressource positive, Wynne soutient que certaines sources de divertissement sont plus que néfastes.

LA SOCIABILITÉ ET L'AMITIÉ

Pour remédier à l'ennui, ou encore pour « supporter l'âge des repentirs », Wynne choisit livres et amis²⁶⁶. Puisque, nous l'avons vu, une femme de quarante ans ne saurait se comporter comme une jeune fille célibataire de vingt ans sans paraître ridicule, une femme plus âgée doit choisir des activités appropriées à son âge et à son état. En effet, l'auteure explique que « [l]a vie sociale d'une femme est bien courte : la plaçant à quinze ans dans le monde, je l'en retire à quarante ; & même ce calcul n'est pas général. J'en déduis les maladies, les grossesses ; il en résulte, que le tems qu'une femme appartient à la société se réduit à bien peu de chose »²⁶⁷. Ainsi, une fois qu'elle ne peut plus prendre part à la danse et aux autres grands divertissements mondains, une femme peut converser avec ses amis ou encore avec des livres. Les amitiés, intégrées aux pratiques de sociabilité, sont donc identifiées comme l'une des principales sources de divertissement féminin. Nous aborderons la question de la lecture en détail dans le troisième chapitre, pour le moment nous nous concentrerons sur les ressources offertes par l'amitié.

L'auteur de l'article « Amitié » de l'*Encyclopédie* soutient qu'elle naît de « l'insuffisance de notre être » : « [e]st-on seul, on sent sa misere ; on sent qu'on a besoin

²⁶⁶ « Les livres me restent toujours, ainsi que quelques amis choisis, qui m'aident à supporter l'âge des repentirs ». Wynne, *Pièces morales* ..., p. 5.

²⁶⁷ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 3.

d'appui ; on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon de ses plaisirs & de ses peines ; on veut un homme dont on puisse occuper le cœur & la pensée : alors l'amitié paroît être ce qu'il y a de plus doux au monde ? »²⁶⁸. L'amitié, librement choisie entre des personnes réunies autour d'intérêts communs ou encore dans le seul but de converser agréablement, est indissociable des pratiques de sociabilité²⁶⁹. Aussi, Maurice Aymard note-t-il une multiplication au cours de la période des Lumières ainsi qu'une plus grande institutionnalisation de ce type d'assemblées entre amis partageant des champs d'intérêt politique, scientifique ou intellectuel²⁷⁰. L'amitié est donc au cœur des pratiques de sociabilité de l'élite du XVIII^e siècle européen.

Dans ses écrits, Wynne souligne l'importance des amitiés pour les femmes. En choisissant judicieusement ses amis, une femme est en mesure de trouver des ressources pour soutenir et alimenter sa respectabilité. En effet, nous l'avons vu, l'auteure croit que des amis respectables peuvent influencer positivement la réputation d'une femme à qui ils témoignent de leur estime²⁷¹. Apprès de ses amis, Wynne soutient qu'une femme est également susceptible de trouver divertissement et consolation. Est-elle aimable? elle sera en mesure de fréquenter des sociétés intéressantes et, pour l'auteure, est intéressante et

²⁶⁸ « Amitié », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie* ..., p. 361. Le texte est signé de (X) qui, si l'on se réfère à la page XLVI du même premier volume correspond à l'Abbé Claude Yvon (1714-1791), or, Maurice Aymard l'attribue au Chevalier de Jaucourt. Aymard, Maurice, « Amité et convivialité », Chartier, Roger (dir.), *Histoire de la vie privée. 3. De la Renaissance aux Lumières*, Paris : Seuil, 1999, p. 443.

²⁶⁹ Aymard, « Amitié et convivialité » ..., p. 445, 451, 468.

²⁷⁰ Aymard, « Amitié et convivialité » ..., p. 468.

²⁷¹ « Voyez des gens de mérite : ce sont eux qui donnent les réputations : c'est par le choix surtout de ses premiers amis qu'une femme annonce la sienne dans le monde. Que de difficultés pour réparer le faux pas d'un mauvais choix de notre jeunesse ! Au contraire, combien de fausses démarches n'ont pas été pardonnées, lorsque des amis respectables & solides se sont prêtés à les défendre ou à les faire oublier, dans une femme qu'ils ont cru digne de leur estime. » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 30.

recommandable la société des gens de talents, mais surtout celle des gens de lettres²⁷². Aussi multiplie-t-elle les références positives à leur égard dans ses œuvres et dans sa correspondance²⁷³. À une amie aux prises avec des problèmes de jeu pathologique, elle conseille : « revenez à la société des gens de lettres, qui vous estiment. Cette société vous donnera un ton, & ce ton paroît être celui qui vous convient le plus dans ce moment, celui qui vous fera exister encore d'une manière intéressante »²⁷⁴. Wynne affirme clairement ici que non seulement une société de gens instruits est souhaitable puisqu'elle permet à une femme d'y trouver contenance, elle lui permet aussi de s'y divertir de façon intéressante. Cet extrait s'ajoute à plusieurs autres mentions favorables à l'égard des gens d'esprit qui soulignent la possibilité pour une femme de se divertir en leur compagnie²⁷⁵.

En fréquentant des gens d'esprit, des gens de mérite, Wynne prétend qu'une femme peut trouver divertissement mais aussi consolation. Dans le cas de son amie Elisabetta Mosconi Contarini, la société des gens de lettres est une consolation pour ses chagrins domestiques. En effet, les lettres de Wynne adressées à Mosconi sont remplies d'allusions à la situation domestique malheureuse de la salonnière véronaise aux prises avec, selon les dires de Wynne, un mari inflexible²⁷⁶. Dans une lettre datée du 4 janvier 1786, Wynne écrit

²⁷² Wynne distingue entre les gens de lettres et les savants. Elle indique que bien souvent la société préfère les gens de lettres qui amusent à celle des savants qui étonnent. C'est la société des savants qui peut être imprudente pour les femmes. Wynne, *Pièces morales* ..., p. 24-25.

²⁷³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 4, 24-25, 170, *Alticchiero* ..., p. 88-89, *Contes du Nord* ..., p. 11, 22. Pour la correspondance voir : Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, documents 65, 74, 81, 90, 97.

²⁷⁴ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 170.

²⁷⁵ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 4-5, 25, 27-28, 170 et *Alticchiero* ..., p. 69, 88.

²⁷⁶ Les lettres de Wynne adressées à Elisabetta Mosconi Contarini s'échelonnent entre 1785 et 1788. Les lettres # 86, 91, 93, 94, 97, 116 font allusion à la situation domestique malheureuse de Mosconi. La

à Mosconi : « Vous avez des chagrins domestiques, il est vrai ma chère Betty, mais pour un seul Homme qui est injuste envers vous combien n'en avez-vous pas encore qui idolatrent vos [illisible], et vous chérissent au dessus de toutes les femmes ? Cette compensation doit bien vous suffire. Elle remplit bien amplement la portion de bien à laquelle l'on peut aspirer dans la vie »²⁷⁷. Quelque temps plus tard, dans une lettre du 13 septembre 1787, devant l'hypothèse de nouveaux troubles domestiques pour Mosconi, Wynne écrit : « Appuyer moins sur vos malheurs, et livrez vous, livrez vous en entier, pretieuse Betty ; a la jouissance des sentimens que vous inspirez parmi ceux qui vous environnent »²⁷⁸, Wynne conseille donc à Mosconi de se détourner de sa vie conjugale peu satisfaisante et de trouver auprès de ses amis support et consolation, amis qui sont, par ailleurs, en grande partie, issus du milieu littéraire vénitien ou même italien d'alors²⁷⁹. C'est d'ailleurs ce que fait Louise d'Épinay qui, confrontée à une vie familiale insatisfaisante, choisit de fréquenter des hommes de lettres tels Diderot et Melchior Grimm (1723-1807) avec lesquels elle rédige la

lettre # 116 est particulièrement évocatrice : « [v]os chagrins, ma douce Amie me percent l'ame. La continuite des contradictions que vous essayer doit avoir epuiser toute votre patience puisqu'elles attaquent jusques a votre fisique. Les choses étant venues a ce point, je suis d'avis qu'il ne vous convient plus de sacrifier non seulement votre repos mais aussi votre sante a la foiblesse barbare d'un mari qui vous a toujours meconnue, et qui vous prefere les indiscrettes et folles prétentions d'un Homme meprisable a tant de titres. Il faut que vous prenniez une resolution, et que vous aiez le courage de la soutenir. Le nombre d'amis que vos belles qualites vous ont procurés vous soustiendront a la face du petit nombre de ceux qui critiquent ou par envie ou par sisteme toute les actions des femmes ». Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 116.

²⁷⁷ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 65. 4 janvier 1786

²⁷⁸ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 97. Padoue, 17 septembre 1787.

²⁷⁹ Parmi ceux-ci nous retiendrons Ippolito Pindemonte (1753-1828), Melchiorre Delfico (1744-1835), Silvia Curtoni Verza, Girolamo Pompei (1731-1788), Saverio Bettinelli (1718-1808) et Aurelio de' Giorgi Bertola. Voir Lettere, V., « Elisabetta Contarini », Ghisalberti (dir.), *Dizionario biografico ...*, vol. 28, p. 151-153. Sur ces littéraires voir Annexe 4.

Correspondance littéraire ou encore l'Italien Ferdinando Galiani (1728-1787) avec qui elle entretient une longue correspondance après le retour de ce dernier à Naples en 1769²⁸⁰.

Pour en revenir à l'analyse que fait Wynne de l'amitié, notons qu'elle se situe en continuité avec les propos exposés dans l'*Encyclopédie* : « l'amitié soulage [le] cœur, détend [l']esprit, l'élargit, [...] rend plus confian[t] & plus [vif], se mêle [aux] amusemens, [aux] affaires, & [aux] plaisirs mystérieux : c'est l'ame de toute [la] vie »²⁸¹. En effet, une amitié, avec des individus judicieusement choisis, procure non seulement divertissement mais aussi consolation lorsque d'autres aspects de l'existence féminine causent malheurs et soucis. Or, il faut noter que Wynne ne croit pas que toutes les sociétés s'équivalent. Si elle soutient que la société des gens de lettres, des gens d'esprit est bénéfique dans la mesure où elle offre divertissement et instruction aux femmes, l'auteure souligne que certaines sociétés sont pernicieuses et, conséquemment, à éviter.

LES PRATIQUES DE SOCIABILITÉ NUISIBLES

Les jeux de hasard doivent être placés parmi les divertissements habituels de l'élite vénitienne du XVIII^e siècle. En effet, le *ridotto* et les *casini di giuoco* (salons de jeu) sont fréquentés par bon nombre de patriciens et d'autres membres de l'élite si bien que devant des problèmes importants au cours des années 1770, le gouvernement vénitien va forcer la

²⁸⁰ Badinter, Elisabeth, « Préface », *Qu'est-ce qu'une femme ?* ..., p. 18-20.

²⁸¹ « Amitié » ..., p. 362. Il est à noter que les propos de l'*Encyclopédie* semblent s'adresser spécifiquement aux amitiés masculines mais il nous semble que la situation pour les femmes est similaire.

fermeture de lieux de jeux²⁸². Dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne, qui semble d'ailleurs avoir été victime d'une dépendance au jeu²⁸³, aborde cette thématique. Elle dit qu'« [o]n passe les nuits aux casinos, aux jeux, dans les plaisirs »²⁸⁴ et dénonce les effets néfastes du jeu parmi les femmes. Ce « vice de [l']imagination » entraîne ridicule et humiliation et, plutôt que de fréquenter « des sociétés pernicieuses, intéressées, qui ne vous cherchent que pour vous nuire », une femme, « n'[étant] plus jeune », devrait « reven[ir] à la société des gens de lettres » et « orne[r] [s]on esprit de nouvelles connoissances »²⁸⁵. Ainsi, plutôt que de se divertir auprès d'individus égoïstes et malintentionnés, une femme devrait se lier d'amitié avec des gens estimables tels les gens de lettres. Toutefois, nous l'avons vu, une femme doit se montrer prudente lorsqu'elle fréquente les sociétés savantes au risque de paraître ridicule.

De plus, une femme aimable court le risque de passer pour avoir des mœurs légères. En effet, reprenant l'idée que la mondaine illustre la décadence morale de la société élaborée et diffusée entre autres par les physiocrates, Rousseau, Desmahis ou encore Pierre Chordelos de Laclos (1741-1803), Wynne prétend que « la corruption des mœurs à fait croire, qu'il étoit impossible d'être aimable & estimable en même tems »²⁸⁶. C'est pourquoi l'auteure insiste sur l'importance du choix des amitiés dans son œuvre. Elle prétend, nous

²⁸² En 1774, c'est le célèbre et populaire *Ridotto* qui doit cesser ses activités. Urban, Linda Padoan, « Il carnevale veneziano », Arnaldi, Girolamo et Manlio Pastore Stocchi (dir.), *Storia della cultura veneta. Vol 5 Il settecento*. Vincenza : Neri Pozza, 1985, tome 1, p. 631-633.

²⁸³ di Robilant, *A Venetian Affair* ..., p. 274 et Damerini, Gino, *Settecento Veneziano. La vita, i tempi, gli amori, i nemici di Caterina Dolfin Tron*, Milan : A. Mondadori, 1939, p. 194.

²⁸⁴ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 250.

²⁸⁵ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 158, 169-170.

²⁸⁶ Steinbrügge, *The Moral Sex* ..., p. 31, 85, 88 et Desmahis, « Femme (morale) » ..., p. 473-474. Wynne, *Pièces morales* ..., p. 29

l'avons vu, que des amis respectables peuvent soutenir la réputation d'une femme. Wynne exprime donc une certaine ambivalence au sujet de l'amabilité qui pourrait, dans certains cas, être perçue comme un signe de légèreté dans les mœurs étant donné la dépravation dont est atteinte la société civilisée. Par ailleurs, elle souligne, nous l'avons vu, que cette liberté dans les mœurs a nui à la crédibilité et à l'influence des femmes sur les hommes qui les entourent²⁸⁷. La recherche de divertissement peut donc être nuisible puisque l'influence politique des femmes en souffre, jugées frivoles et légères elles ne jouissent plus de la considération des dirigeants.

CONCLUSION

Bref, Wynne reconnaît l'importance de la mondanité et des pratiques de sociabilité au sein des occupations féminines des Vénitienes. Aussi, plutôt que d'adhérer à la conception des Encyclopédistes voulant que par leur sociabilité les humains contribuent au bien de la société en général, elle met plutôt l'accent sur le fait que la sociabilité fournit d'importantes ressources aux femmes qui savent plaire : celles-ci peuvent se divertir et s'instruire auprès de gens de mérite. Elles pourront même se lier d'amitié avec ces gens ce qui leur permettra de soutenir et de renforcer leur réputation, mais aussi, de trouver des ressources humaines et financières pour supporter la vieillesse ou encore les malheurs domestiques. Or, l'auteure fait preuve, à plusieurs reprises, d'une certaine ambivalence envers les pratiques de mondanité. En effet, elle critique le fait que certaines femmes ne

²⁸⁷ « Que nos dames ont eu tort de perdre leur ancienne réserve ! Leur pouvoir est détruit, elles n'influent plus dans les affaires : & si elles s'amuse davantage, elles intéressent bien moins les chefs, qu'elles n'amuse plus. » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 252.

semblent avoir d'autre soutien que celui de leur physionomie. Elles dédient un nombre important d'heures à leur toilette alors qu'elles pourraient consacrer ces moments à bien d'autres activités. Le désir de plaire mine aussi la curiosité des femmes qui, trop occupées d'elles-mêmes, ne sont pas en mesure d'apprécier les nouveautés qu'elles pourraient découvrir lors de leur voyage. De plus, même si elle maintient que les devoirs de la civilité imposent que l'on taise parfois son opinion, Wynne partage certaines des critiques exprimées par des philosophes des Lumières au sujet de la fausseté et du manque d'authenticité qui empreignent les relations sociales.

L'auteure fait aussi preuve d'ambivalence lorsqu'il est question des relations entre les femmes et les gens d'esprit. En effet, elle indique que les femmes fréquentant les milieux savants sont souvent jugées ridicules. Toutefois, une femme qui parviendrait à respecter les limites imposées aux ambitions intellectuelles féminines est susceptible de trouver auprès des gens d'esprit, des gens de lettres un appui important pour leur réputation de même qu'une source appréciable de divertissement et d'instruction à travers les différentes pratiques de sociabilité. Aussi, Wynne indique-t-elle à plusieurs reprises que sont estimables et recommandables les gens qui disposent à la fois des qualités sociales essentielles aux pratiques de mondanité, mais aussi d'une aptitude pour l'étude. D'ailleurs, elle a une opinion favorable du prince Youssouppoff qui accompagne les Comtes du Nord parce qu'il « réunit ensemble les qualités les plus brillantes de l'homme de cour aux

qualités solides de l'homme d'étude, & de Cabinet »²⁸⁸. En somme, une femme qui sait comment se comporter en société est susceptible d'y trouver d'importantes ressources contre l'ennui qui la guette. L'étude et les lettres se posent aussi comme des solutions à l'ennui néanmoins les possibilités féminines dans ces domaines sont limitées par nombre de discours philosophiques et médicaux du XVIII^e siècle. C'est donc ce troisième aspect de l'existence féminine dont nous traiterons dans le troisième chapitre.

²⁸⁸ Wynne, *Du séjour des Contes du Nord* ..., p. 11.

CHAPITRE III : LA FEMME D'ESPRIT

Le discours sur la femme d'esprit développé par Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini dans ses publications, particulièrement dans les *Pièces morales & sentimentales*, est une contribution pertinente à la réflexion générale sur la question des capacités intellectuelles des femmes et de la place qu'elles peuvent occuper dans les domaines de l'esprit. En effet, au XVIII^e siècle, la Querelle des femmes²⁸⁹, qui s'interroge sur le mérite et les capacités du genre féminin, connaît une mutation importante. Selon Rebecca Messbarger, alors qu'au cours des siècles précédents, la question des femmes est devenue un simple exercice de rhétorique permettant à des hommes de déployer leurs aptitudes argumentatives, au cours des Lumières la Querelle des femmes est réexaminée sous un angle se voulant scientifique et rationnel dans le but d'y apporter une réponse objective et définitive²⁹⁰. D'un côté, certains vont prétendre que c'est pour cause de leur faible constitution physiologique que les femmes sont incapables de se livrer à des activités intellectuelles soutenues. L'Italien Antonio Conti argue, dans une lettre de 1721 adressée à

²⁸⁹ La Querelle des femmes trouve ses origines au début du XV^e siècle alors que clercs et laïcs s'interrogent sur les vertus et les vices du mariage et, par extension des femmes. Cette querelle se poursuit tout au long de l'époque moderne alors que les détracteurs et les champion-ne-s des femmes débattent de leurs mérites. Au XVIII^e siècle, le sujet de la Querelle se déplace et on débat plus particulièrement des capacités intellectuelles des femmes. Voir Kelly, Joan, « Early Feminist Theory and the 'Querelle des Femmes', 1400-1789 », *Signs*, 8(1), automne 1982, p. 4-28.

²⁹⁰ Le débat tenu en 1723 par l'*Accademia dei Ricovrati* à savoir si les femmes devraient être admises à l'étude des sciences et des arts libéraux en est un exemple. Messbarger démontre toutefois que, malgré la volonté de s'éloigner de la forme de simple démonstration des habilités oratoires de la Querelle telle qu'on la voit dans les siècles précédents, les orateurs et leurs interventions portent encore la marque de la rhétorique. Le texte (modifié) du débat sera publié en 1729 dans *Discorsi accademici di vari autori viventi intorno agli studi delle donne*. Voir Agnesi, Maria Gaetana et al., *The Contest for Knowledge. Debates over Women's Learning in Eighteenth-Century Italy*, Chicago : The University of Chicago Press, 2005, p. 77-101, Messbarger, « The Debate of the Academy of the Ricovrati » Agnesi et al., *The Contest for Knowledge ...*, p. 69-72 et Messbarger, *The Century of Women ...*, p. 23, 32, 134.

André-Robert Pérelle (1695-1735), que les fibres féminines gorgées de sang et de lait sont moins élastiques et moins solides que celles des hommes ce qui rend les femmes inaptes à la pensée analytique abstraite²⁹¹. Dans son ouvrage *Système physique et moral de la femme* (1775), Pierre Roussel développe l'idée d'une trop grande sensibilité féminine. Il écrit : « la difficulté de se dérober à la tyrannie des sensations, l'attachant continuellement aux causes immédiates qui les produisent, ne lui permet point de s'élever à la hauteur convenable pour les embrasser toutes d'une seule vue »²⁹². D'un autre côté, les « champions des femmes » vont plutôt affirmer que ce n'est qu'en raison d'une éducation déficiente que les femmes n'égalent que rarement les accomplissements masculins dans les domaines intellectuels. François Poulain de la Barre (1647-1725) défend cette idée dans *De l'égalité des deux sexes* (1673). Il écrit : « [l]es maîtres et les instructions ne sont que pour les hommes : on prend un soin tout particulier de les instruire de tout ce qu'on croit le plus propre à former l'esprit, pendant qu'on laisse languir les femmes, dans l'oisiveté, dans la mollesse, et dans l'ignorance, ou remper dans les exercices les plus bas et les plus vils »²⁹³. En somme, il n'existe guère de consensus sur les capacités féminines.

Wynne, elle-même réputée et estimée pour son remarquable esprit ainsi que pour son ample culture et fréquentant des milieux intellectuels, livre ses réflexions sur les femmes d'esprit dans ses œuvres. Dans un premier temps, l'auteure soutient que ses

²⁹¹ Messbarger, *The Century of Women* ..., p. 60-62.

²⁹² Roussel, Pierre, *Système physique et moral de la femme, ou tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe*, Paris : Vincent, 1775, p. 30.

²⁹³ Poulain de la Barre, François, *De l'égalité des deux sexes*, Paris : Fayard, 1984, p. 28.

contemporaines peuvent se livrer à un « libertinage d'esprit »²⁹⁴ et elle fait la promotion de l'activité littéraire féminine. Ses propos, qui s'adressent à toutes les femmes (de l'élite) sans distinction²⁹⁵, sous-entendent donc que les femmes disposent de capacités intellectuelles suffisantes pour participer à ce domaine de l'esprit. Toutefois, dans le cas des savantes, des scientifiques, ou encore des politiques, Wynne prétend qu'elles appartiennent à une catégorie de femmes exceptionnelles. En adoptant un tel discours, elle se place parmi les plus féministes de son époque²⁹⁶. Puisqu'elles sont exceptionnelles, ces femmes ne risquent pas, selon Wynne, de troubler l'ordre social. Elle récupère donc un des principes des Lumières, l'ordre social²⁹⁷, pour accorder plus de liberté aux femmes alors que bien des

²⁹⁴ Par cette expression Wynne fait référence à la liberté dans les idées et non dans les mœurs. Wynne, *Pièces morales ...*, p. 2. Sa définition du « libertinage » n'a donc pas de connotation négative comme c'est en partie le cas pour la définition donnée dans l'*Encyclopédie*. Selon l'*Encyclopédie*, le libertinage « c'est l'habitude de céder à l'instinct qui nous porte aux plaisirs des sens; il ne respecte pas les mœurs, mais il n'affecte pas de les braver; il est sans délicatesse, & n'est justifié de ses choix que par son inconstance; il tient le milieu entre la volupté & la débauche; quand il est l'effet de l'âge ou du tempérament, il n'exclut ni les talents ni un beau caractère ». Le libertinage n'est toutefois pas, toujours selon l'*Encyclopédie*, la licence qui est un « relâchement que l'on se permet contre les lois des mœurs ou des Arts ». Diderot, Denis, « Libertinage », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 9, p. 476, « Licence », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 9, p. 481.

²⁹⁵ Évoluant au sein de l'élite vénitienne et même européenne, Wynne dirige ces œuvres vers des lectrices et lecteurs appartenant également à ce milieu et plus particulièrement à ses amis impliqués dans la République des lettres vénitienne tels sa nièce Augusta Correr, Elisabetta Mosconi Contarini, Marianna Aleardi Carminati, Silvia Curtoni Verza, Melchiorre Cesarotti, Ippolito Pindemonte, Aurelio Bertola, et Bartolomeo Benincasa.

²⁹⁶ Féministe est employé ici dans le sens de reconnaissant les aptitudes féminines et accordant plus de libertés et de possibilités aux femmes dans des domaines souvent jugés masculins tels les lettres, les sciences et même la politique. Cela dit, Wynne ne doit pas être vue comme une féministe telle qu'on la définit à partir du XIX^e siècle, faisant la promotion d'une union, d'une solidarité entre les femmes qui revendique des droits, notamment politiques, plus étendus.

²⁹⁷ Les philosophes des Lumières reconnaissent l'incapacité des hommes à subvenir à leurs besoins et à trouver le bonheur en vivant isolément. « Les hommes sont faits pour vivre en société » nous dit l'*Encyclopédie*, « hors de la société, il ne sauroit ni conserver sa vie, ni développer & perfectionner ses facultés & ses talents, ni se procurer un vrai & solide bonheur ». Et si « le bien commun doit être la règle suprême de [la] conduite », certains manquements qui amènent les individus à « chercher [leur] avantage particulier » menacent la préservation de l'harmonie sociale si bien que l'institution de lois et d'une autorité apte à faire respecter cette loi sont nécessaires. Comme le rapporte d'Alembert, Montesquieu souligne que

philosophes souhaitent plutôt que ces dernières se consacrent davantage à leurs devoirs domestiques²⁹⁸. Ainsi, Wynne prétend que les femmes d'esprit ne constituent pas une menace pour la conservation du statu quo social ce qui contraste avec les discours tenus par ces philosophes. Dans le présent chapitre, nous explorerons en quoi la liberté dont les femmes peuvent se prévaloir, entre autres dans le domaine littéraire, n'entre pas, selon Wynne, en conflit avec l'ordre social et ensuite comment l'exceptionnalité et même l'ambiguïté sexuelle des femmes d'esprit contribuent également au maintien de cet ordre.

LE LIBERTINAGE PERMIS

Avant de traiter des libertés intellectuelles dont les femmes peuvent, selon Wynne, se prévaloir, il convient de clarifier la distinction entre la femme d'esprit et la savante. L'esprit, nous dit Voltaire, « en tant que qualité de l'ame [...] exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grace, finesse ; & il doit tenir de tous ces

« les hommes, dès qu'ils sont en société, sont en état de guerre » puisqu'ils veulent « jouir des avantages de la société, sans en porter les charges ». Ainsi, les philosophes des Lumières s'entendent sur la nécessité des lois afin de conserver l'ordre social et d'ainsi éviter un retour de la confusion : « La nature des devoirs, dont l'observation est nécessaire pour conserver l'harmonie de la société civile : les tentations fortes & fréquentes, & les moyens obscurs & secrets qu'on a de les violer ; le foible obstacle que l'infliction des peines ordonnées par les lois oppose à l'infraction de plusieurs de ces devoirs, le manque d'encouragement à les observer, provenant de l'impossibilité où est la société de distribuer de justes récompenses : tous ces défauts, toutes ces imperfections inséparables de la nature de la société même, démontrent la nécessité d'y ajouter la force de quelque autre pouvoir coactif, capable d'avoir assez d'influence sur l'esprit des hommes pour maintenir la société, & l'empêcher de retomber dans la confusion & le désordre. » Ainsi, bien qu'ils souhaitent parfois le réformer pour le rendre plus rationnel, les philosophes des Lumières mettent l'accent sur la nécessité d'un ordre social stable. L'entreprise de l'*Encyclopédie* même peut être vue comme émanant de cette volonté d'ordre rationnel puisqu'elle cherche à regrouper et à classifier toutes les connaissances humaines. « Société », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 15, p. 252-257. D'Alembert, Jean le Rond, « Analyse de l'esprit des lois », Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Paris : Flammarion, 1979, p. 93.

²⁹⁸ Bien que Wynne fasse la promotion d'un tel modèle domestiques dans son roman *Les Morlaques*, les conditions des sociétés européennes contemporaines ne permettent pas aux femmes de s'accomplir au moyen de leurs seules occupations domestiques. Elles doivent par conséquent se tourner vers la sociabilité et les domaines de l'esprit.

mérites : on pourroit le définir, raison ingénieuse »²⁹⁹. L'expression « avoir de l'esprit » telle qu'on l'entend dans la société des Lumières fait donc référence à ces qualités de même qu'à la subtilité du discours dans la conversation³⁰⁰, mais il faut encore distinguer entre l'« homme d'esprit » et le « bel-esprit » :

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel-esprit, & cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme homme d'esprit ne peut être pris en mauvaise part, & bel-esprit est quelquefois prononcé ironiquement. D'où vient cette différence ? c'est qu'homme d'esprit ne signifie pas esprit supérieur, talent marqué, & que bel-esprit le signifie. Ce mot homme d'esprit n'annonce point de prétention, & le bel-esprit est une affiche ; c'est un art qui demande de la culture, c'est une espece de profession, & qui par-là s'expose à l'envie & au ridicule³⁰¹.

Pour avoir de l'esprit, il apparaît qu'il n'est pas nécessaire d'être savant, cependant une personne savante est susceptible d'avoir de l'esprit. Ainsi, bien que Wynne associe esprit et science dans un passage des *Pièces morales & sentimentales*, elle accorde aussi parfois une signification plus large au terme « esprit » qui rejoint la définition telle qu'élaborée par Voltaire dans l'*Encyclopédie*³⁰². Dans cette étude, nous adopterons la définition large du concept « esprit » qui peut s'appliquer à la fois aux occupations savantes, littéraires, artistiques et conversationnelles. Ensuite, il faut souligner que, selon les dires de l'auteure, une femme peut plus facilement côtoyer les milieux littéraires que les milieux scientifiques. En effet, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, alors qu'elle

²⁹⁹ Voltaire, « Esprit, (Philos. & Belles-Lettr.) », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 5, p. 973.

³⁰⁰ Furetière mentionne : « on dit aussi une pointe d'esprit, un trait d'esprit, pour dire, une subtilité ».

³⁰¹ Voltaire, « Esprit, (Philos. & Belles-Lettr.) », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 5, p. 973-974.

³⁰² Wynne, *Pièces morales ...*, p. 2 et 24.

soutient qu'une femme fréquentant les savants risque d'être ridiculisée, Wynne n'applique pas ce jugement au milieu littéraire³⁰³. Il faut par ailleurs noter qu'au XVIII^e siècle, le milieu des lettres est généralement plus ouvert à la participation féminine que le milieu scientifique. Néanmoins, Wynne n'affirme pas que les poursuites scientifiques soient totalement inaccessibles aux femmes d'exception telle Agnesi et du Châtelet.

Dès les premières pages des *Pièces morales & sentimentales*, l'auteure aborde la question des femmes et de l'esprit. Elle écrit : « la liberté des idées est un don de la nature, auquel tous les hommes³⁰⁴ participent, mais que peu parmi eux savent mettre à profit : même en cela notre sexe peut agir plus librement que l'autre »³⁰⁵. En effet, Wynne explique que la liberté des idées chez les femmes est moins menaçante que chez les hommes puisque celles-ci ne créent ni désordre ni jalousie dans la société, d'autant plus qu'elles ne sont généralement pas en concurrence avec les hommes pour l'obtention d'une réputation³⁰⁶. Elle s'explique ainsi : « [u]ne femme bel esprit est regardée dans le monde comme un feu

³⁰³ Voir chapitre 2, p. 89-90.

³⁰⁴ Il est difficile de déterminer ici si par « hommes » Wynne entend l'être humain des deux genres ou seulement ceux du genre masculin. La suite de la phrase laisse penser que le terme pourrait inclure les femmes puisqu'elles peuvent également accorder de la liberté à leurs idées. Par contre, l'auteure semble établir une opposition entre « eux » et « notre sexe » ainsi, « hommes » pourrait se limiter aux personnes du genre masculin.

³⁰⁵ Wynne, *Pièces morales ...*, p. 2

³⁰⁶ Wynne, *Pièces morales ...*, p. 2. Réputation dans le sens de renommée, notoriété. Nous pouvons nous demander si les femmes dans les domaines de l'esprit sont prises au sérieux puisque leurs idées ne sont pas dangereuses pour le maintien de l'ordre social, qu'elles ne provoquent pas la jalousie des hommes évoluant dans ces domaines et qu'elles ne semblent pas être réellement en compétition avec ceux-ci pour l'obtention de la notoriété. Wynne indique d'ailleurs que les réputations chez les femmes sont plus faciles à obtenir que chez les hommes puisque c'est en remplissant leurs devoirs d'épouse et de mère qu'elles peuvent l'obtenir. Les femmes appartenant à l'élite lettrée, soient les savantes, les littéraires et les femmes « à talents », et obtenant leur renommée par d'autres moyens que leurs rôles domestique sont peu nombreuses et semblent être considérées comme des êtres à part.

follet³⁰⁷, qui brille sans brûler, & qui peut s'arrêter à tout sans rien endommager »³⁰⁸. Or, contrairement à la thèse de Wynne qui affirme que les femmes s'adonnant à des activités intellectuelles ne bousculent pas l'ordre social, nombre de contemporains redoutent une inversion de la division genrée des rôles ce qui ébranlerait les fondements de la société si les femmes avaient accès aux activités intellectuelles³⁰⁹.

Même Elisabetta Caminer Turra, qui insiste sur les origines culturelles de l'infériorité intellectuelle féminine et qui est généralement décrite comme une précurseure du féminisme, soutient que les femmes choisissant des occupations dites mâles (sciences, politique, arts) doivent être des exceptions et qu'un trop grand nombre de femmes réussissant dans ces domaines risquerait de compromettre l'ordre social³¹⁰. Dans son compte-rendu de 1769 sur le *Dictionnaire historique portatif des femmes célèbres* de Jean François de Lacroix (1753-1794), Caminer écrit qu'un grand nombre de femmes réussissant

³⁰⁷ Follet parce qu'agité. Furetière donne la définition suivante : « on appelle aussi feu *follet*, certaine exhalaison onctueuse qui s'enflamme dans l'air, comme sur les cordages des navires, qu'on appelle autrement le feu St. El ; sur les cheveux, comme celui dont il est parlé au second de l'Eneide ». Le sens figuré qui « désigne une chose fugace, une personne insaisissable, instable » doit être pris en considération. Ici encore nous pouvons nous demander si ces femmes d'esprit sont considérées avec sérieux par leurs contemporains et contemporaines ou bien si elles sont vues comme des êtres étranges et inhabituels desquels il ne faille pas se préoccuper. Furetière, Antoine, « Follet », *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam : A. et R. Leers, 1690, vol. 2, n.p., Rey, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Dictionnaires le Robert, 2006, vol. 2, p. 1468.

³⁰⁸ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 2

³⁰⁹ Traitant de la question de l'accessibilité à l'éducation et à la vie intellectuelle pour les femmes, Sama note que « the debate raised centuries-old fears about the world turning upside down if women were given access to a serious education ». Sama, « Volume Editor's Introduction » ..., p. 41.

³¹⁰ Dans ses périodiques tout comme dans sa correspondance Caminer conteste l'argument biologique de l'infériorité féminine et s'applique à souligner les accomplissements de ses contemporaines. Elle fait aussi la promotion d'une meilleure éducation pour les femmes ce qui leur permettrait d'être à la fois plus utiles et plus accomplies, mais aussi de passer outre les divisions genrées qui marquent leur société. Voir Sama, Catherine M., « Caminer Turra, Elisabetta » Russell, Rinaldina (dir.), *The Encyclopedia of Italian Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1997, p. 37-39.

trop bien ne saurait être utile à la société puisqu'on verrait les choses tourner sens dessus dessous et des hommes habilités à remplir de grands rôles, réduits à accomplir des tâches vues comme spécifiquement féminines pour survivre³¹¹. Par contre, dans ses périodiques, par ses traductions et par ses poèmes, Caminer fait la promotion des accomplissements de ses contemporaines dans le domaine des sciences et des lettres³¹². L'exemple de Caminer, elle-même journaliste, traductrice et éditrice, reflète bien l'idée voulant que le milieu scientifique soit plus difficilement accessible aux femmes alors que les femmes optant pour des activités littéraires sont plus nombreuses et suscitent moins de controverses. En dépit des craintes de certains de ses contemporains et contemporaines, Wynne prétend que les femmes peuvent prendre des libertés intellectuelles sans risquer de compromettre le maintien de l'ordre social et qu'elles peuvent le faire notamment dans le domaine des belles lettres.

LES FEMMES ET LES LETTRES

Dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne dit s'étonner du petit nombre de femmes qui se sont adonnées à des activités littéraires. Elle écrit : « [u]ne femme s'arrange-

³¹¹ « One must concede, however, that it would not be a useful thing if a great number of women were to succeed so well, because then we would see things turn upside down, and men who are fit for something better would be reduced to spinning in order to survive. » Il faut noter que les emplois dans le textile, dont le filage, est une activité spécifiquement féminine à l'époque, les hommes dans ce milieu installent et tirent les métiers à tisser. A la suite de ce commentaire, Caminer souligne qu'une meilleure éducation pour les femmes serait utile puisqu'elle leur permettrait de mieux gérer leur famille et de mieux accomplir leurs devoirs domestiques. Caminer Turra, *Selected Writings* ..., p. 178. La traduction de l'italien est de Catherine Sama. Hufton, Olwen, « Le travail et la famille », Zemon Davis et Farge (dir.), *Histoire des femmes* ..., p. 34.

³¹² Sama, « Volume Editor's Introduction » ..., p. 43, 45. C'est d'ailleurs à Caminer que l'on doit la traduction et l'édition de *Du séjour des Contes du Nord* en italien. *Del soggiorno dei Conti del Nord in Venezia nel gennaio 1782 : Lettera di madama la Contessa vedova degli Orsini di Rosemberg al Signor Riccardo Wynne suo fratello a Londra*, Vicenza : Stamperia Turra, 1782.

t-elle pour écrire, toutes les préventions sont en sa faveur : le mauvais est passable ; le bon est sublime. Je m'étonne comment elles négligent entièrement cet heureux genre de renommée, dont leur amour propre tireroit de grands secours »³¹³. Wynne juge donc que les occupations littéraires sont non seulement acceptables pour les femmes mais accessibles. En effet, elle soutient que ceux qui jugent des écrits d'une femme savent faire preuve d'indulgence et qu'une femme ne risque que d'y obtenir une certaine renommée si ses productions sont appréciables. D'ailleurs, elle souligne les accomplissements de ses contemporaines et, dans une lettre à Elisabetta Mosconi Contarini, elle félicite la poétesse Silvia Curtoni Verza (1751-1835) qui « a reussi partout ou elle s'est montree »³¹⁴.

Or, la Vénétie des Lumières se montre plus ouverte aux productions féminines que bien des régions européennes et, ainsi, l'opinion de Wynne au sujet des écrivaines contraste avec les propos tenus par un certain nombre de ses contemporains et de ses contemporaines qui perçoivent dans la publication féminine un manque de modestie et de pudeur : une femme respectable ne choisirait guère de s'exposer ainsi³¹⁵. Tout au long du Siècle des

³¹³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 2-3.

³¹⁴ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 91, Alticchiero, 23 juin 1787. Dans une autre lettre, elle écrit : « A la conquérante Silvia mon admiration et mes hommages ». Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 79, Vicence, 21 septembre 1786. Sur Curtoni voir Annexe 3.

³¹⁵ Luisa Ricaldone soutient que « reserve, modesty, and self-restraint were the qualities that underpinned a woman's image, to the point that some women declined to publish their work altogether ». Jean de Viguerie note que très peu de salonniers parisiennes du XVIII^e siècle ont publié leurs écrits « parce qu'une femme de qualité estime au-dessous de sa condition de vendre ses écrits à des marchands libraires (les éditeurs de l'époque), et de se commettre avec le public ». Ricaldone, Luisa, « Eighteenth-century literature », Panizza, Letizia et Sharon Wood (ed.), *A History of Women's Writing in Italy*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000, p. 98 et de Viguerie, Jean, *Filles des Lumières. Femmes et sociétés d'esprit à Paris au XVIII^e siècle*, Paris : Dominique Martin Morin, 2007, p. 76. Toutefois, d'autres admirent les productions et réalisations féminines. Les *Bluestockings* anglaises ont d'ailleurs été célébrées par le peintre Richard Samuel

Lumières en France comme en Grande-Bretagne, les femmes de lettres qui publient sous leur nom ont été la cible de critiques et de satires³¹⁶. Dans une lettre de 1769 adressée à son père, la salonnière, mécène et critique littéraire Elizabeth Montagu (1718-1800)³¹⁷ écrit : « il existe un préjugé général contre les femmes Auteurs surtout si elles envahissent ces régions de la littérature que les hommes souhaitent se réserver »³¹⁸. Dans ses *Mémoires* écrits lors de son emprisonnement en 1793, Manon Roland (1754-1793) contredit presque littéralement Wynne. Elle écrit :

Jamais je n'eus la plus légère tentation de devenir auteur un jour; je vis de très bonne heure qu'une femme qui gagnait ce titre perdait beaucoup plus qu'elle n'avait acquis. *Les hommes ne l'aiment point et son sexe la critique; si ses ouvrages sont mauvais, on se moque d'elle, et l'on fait bien; s'ils sont bons, on les lui ôte.* Si l'on est forcé de reconnaître qu'elle en a produit la meilleure partie, on épiluche tellement son caractère, ses mœurs, sa conduite et ses talents que l'on balance la réputation de son esprit par l'éclat que l'on donne à ses défauts³¹⁹.

dans son tableau *Portraits in the Characters of the Muses in the Temple of Apollo (The Nine Living Muses of Great Britain)*. Eger et Peltz, *Brillant Women*. ..., p. 59-63.

³¹⁶ Dans *Le monde des salons*, Lilti prétend que les salonnières ont soigneusement évité d'afficher ce qui aurait pu être perçu comme une ambition littéraire et que celles qui ont choisi de publier des œuvres ont été l'objet de violentes satires. De Viguerie fait le même constat et souligne que les salonnières qui ont publié ont été, parfois durement, critiquées par des hommes qui fréquentaient leur salon. En Grande-Bretagne, Barbara Taylor rapporte que « animus against learned women, particularly those displaying their wisdom in print, was a long-standing feature of British intellectual life that few Enlightenment writers sought to challenge ». Comme le rapportent Elizabeth Eger et Lucy Peltz, des femmes telles Elizabeth Montagu et Catherine Macaulay (1731-1791) ont été victimes de nombreuses satires et caricatures. Lilti, *Le monde des salons*, p. 117-118, de Viguerie, *Filles des Lumières* ..., p. 223-225, Taylor, Barbara, « Feminists versus Gallants: Manners and Morals in Enlightenment Britain », Knott et Taylor (dir.), *Women, Gender and Enlightenment* ..., p. 39 et Eger et Peltz, *Brillant Women* ..., p. 41-43, 99-105.

³¹⁷ Voir annexe 3.

³¹⁸ « There is a general prejudice against female Authors especially if they invade those regions of literature which the Men are desirous to reserve to themselves ». Cette lettre a été citée par Elizabeth Eger dans « The Bluestocking Circle. Friendship, Patronage and Learning », Eger et Peltz, *Brillant Women* ..., p. 31.

³¹⁹ Roland, Marie-Jeanne, *Mémoires de Madame Roland*, Paris : Mercure de France, 1966, p. 304 et Wynne, *Pièces morales* ..., p. 2-3. Nous soulignons. Sur Roland voir Annexe 3.

Conséquemment, de nombreuses écrivaines ont choisi de publier anonymement ou encore sous un pseudonyme. S'intéressant à cette question dans *The Other Enlightenment*, Carla Hesse note : « libre d'écrire, elles ne sont pas libres de rendre leurs écrits publics, ou de créer des identités publiques indépendantes »³²⁰. Plusieurs stratégies sont donc à la disposition de ces écrivaines souhaitant publier : alors que Roland publie plusieurs écrits sous le nom de son mari³²¹, la *Breva difesa delle donne* (1794) est publiée par Rosa Califronia, un pseudonyme ; alors que Wynne publie la plupart de ses œuvres semi anonymement³²², Giustina Renier Michiel, une autre vénitienne, choisit de publier ses premières traductions des œuvres de Shakespeare sous la dénomination « d'une dame vénitienne »³²³. Les femmes des Lumières ont effectivement publié des ouvrages en plus grand nombre qu'au cours des siècles précédents, mais c'est encore bien souvent avec certaines réserves liées au contexte idéologique et aux conditions matérielles dans lequel elles évoluent en tant que femmes auteures. Bien que les hommes aient aussi employé les conventions de la modestie, le recours à l'anonymat ou à un pseudonyme est, toute proportion gardée, beaucoup plus fréquent chez les femmes.

³²⁰ « Free to write, they were not free to make their writings public, or to create independent public identities. » Poursuivant son analyse, Hesse note que le choix d'un pseudonyme ne doit pas uniquement être vu comme un acte d'effacement modeste puisqu'il peut également permettre à une auteure de s'inventer et de se choisir une identité, de marquer son indépendance. Hesse, Carla, *The Other Enlightenment. How French Women Became Modern*, Princeton : Princeton University Press, 2001, p. 74, 76.

³²¹ Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 168.

³²² J. W. C. D. U. & R. pour la première édition de son roman *Les Morlaques* ainsi que pour *Allicchiero*, Madame J. W. C-t-sse de R-s-g pour les *Pièces morales & sentimentales*.

³²³ Les *Opere drammatiche dramatiche di Shakspeare volgarizzate da una dama veneta* sont publiées en 1798.

En effet, si les femmes peuvent écrire, elles ne peuvent nécessairement pas tout écrire. Dans ses publications, Wynne choisit soigneusement les sujets et les objets qu'elle abordera ou laissera de côté. Bien qu'elle intègre un *Essai d'agriculture* dans sa description d'*Alticchiero*, l'auteure émet des doutes sur sa capacité à dresser un compte-rendu juste du sujet. Elle écrit : « [l']envie de rendre justice à notre ami, & de la lui faire rendre par un homme aussi intelligent que vous, & en état d'apprécier la justesse & la solidité de ses idées, me fait entreprendre *une tâche bien pénible & peut-être au-dessus de ma portée*. Ce n'est pas que je n'aie pas compris & goûté les instructions qu'on m'a données ; mais je crains de faire tort par mon *inexpérience* à la dignité du sujet & à la clarté de la narration »³²⁴. Or, dans *Du séjour des Comtes du Nord*, outre quelques apologies sur le style, Wynne ne met aucunement en doute son habileté à rendre compte des événements et, bien au contraire, elle affirme même que sa relation est supérieure à celle que pourrait en faire un grand touriste britannique : « mon cœur Anglois ne sauroit se dementir, & c'est précisément de ce cœur reconnoissant, & enthousiasmé pour le beau, & pour le bon, que je tire ces details, tres propres à faire connoitre un peu mieux, que par les Relation de certains voyageurs dissipés, peu instruits, & Auteurs precoces, le caractere, & les mœurs d'un Païs, où je suis née »³²⁵.

De plus, dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne indique que même si elle est une femme, elle a consulté l'*Encyclopédie*, « l'ouvrage des savans les plus profonds de notre âge », afin de s'informer sur les apologues, un genre littéraire qu'elle affectionne

³²⁴ Wynne, *Alticchiero* ..., p. 37-38. Nous soulignons.

³²⁵ Wynne, *Du séjour des Comtes du Nord* ..., p. 50.

particulièrement³²⁶. Devant l'insuffisance de l'article de l'*Encyclopédie* où elle n'a trouvé « qu'un peu d'étymologie, quelques définitions assez communes; & puis une tirade de feu de Mons. de la Barre », l'auteure écrit qu'elle devra « hazarde[r] [s]es réflexions à ce sùjet, sans avoir pu [s]'éclairer auparavant par les lumières qu[']elle espéroit d'y trouver »³²⁷. Ainsi, c'est seulement devant l'incapacité à trouver une définition satisfaisante de l'apologue dans l'*Encyclopédie* qu'elle ose publier ses propres réflexions sur le sujet. Ensuite, dans *Du séjour des Comtes du Nord*, Wynne indique que les détails de la visite du comte et de la comtesse à l'arsenal, particulièrement au sujet de l'artillerie, sont « tout à fait hors de [s]a competence »³²⁸. Bref, une auteure doit se limiter à ce qu'elle se croit en mesure de faire et à ce qu'on juge qu'elle peut faire. C'est ainsi que, encore dans *Alticchiero*, elle décide de ne pas inclure les inscriptions latines qu'on retrouve dans le jardin directement dans son texte : « j'ai pensé que des tirades latines au milieu du texte d'un auteur féminin auroient été ridicules : je les ai fait transcrire fidèlement, & je les ai placées à la fin en forme de notes »³²⁹. Non seulement elle ne les intègre pas dans son texte,

³²⁶ Wynne mentionne à cette occasion qu'« il doit être permis & utile même aux femmes, d'y consulter les articles qui sont à leur portée ». Wynne, *Pièces morales ...*, p. 77. Cela appuie l'argumentation de Fido sur la diffusion des Lumières et prouve que l'ouvrage savant a été diffusé parmi l'élite vénitienne.

³²⁷ Wynne, *Pièces morales ...*, p. 77-78. À l'article « apologue » dans l'*Encyclopédie*, nous lisons : « Fable morale, ou espece de fiction, dont le but est de corriger les mœurs des hommes. [...] Le P. de Colonia prétend qu'il est essentiel à la fable morale ou à l'apologue, d'être fondé sur ce qui se passe entre les animaux ; & voici la distinction qu'il met entre l'apologue & la parabole. Ce sont deux fictions, dont l'une peut être vraie, & l'autre est nécessairement fausse, car les bêtes ne parlent point. [...] Cependant presque tous les auteurs ne mettent aucune distinction entre l'apologue & la fable, & plusieurs fables ne sont que des paraboles. [...] [q]uoi qu'on les sache dénués de possibilité, & souvent de vraisemblance, ils plaisent au moins comme images & comme imitations. » Mallet, Edme-François, « Apologue », Diderot et d'Alembert (dir.), *Encyclopédie ...*, vol. 1, p. 532-533.

³²⁸ Wynne, *Du séjour des Contes du Nord ...*, p. 36.

³²⁹ Wynne, *Alticchiero ...*, p. 6.

elle les fait retranscrire par une autre personne qui est sûrement un homme³³⁰. Pour la seconde édition d'*Alticchiero* (1787), c'est Bartolomeo Benincasa qui se charge des notes érudites qui sont ajoutées au texte mais, dans une lettre à Elisabetta Mosconi Contarini, elle écrit tout de même : « Benincasa m'a soulagee sur la partie qui regarde l'érudition mais il en reste toujours assez pour m'accabler des details d'agriculture hormis cent choses [illisible] ce sont faits pour glacer l'imagination »³³¹. Wynne impose donc certaines limitations à ses productions : les sujets « sérieux » sont plus difficilement traitables et moins agréables. Ainsi, en évitant le plus souvent de traiter de tels sujets, les femmes qui choisissent d'écrire ne risquent généralement pas de troubler l'ordre social.

De plus, l'auteure s'applique à intégrer toutes les formules de modestie nécessaires afin de faire tomber toute accusation d'ambition ou de pédantisme. Le thème de l'amitié est particulièrement sollicité. En effet, les préfaces répètent souvent que ce n'est que pour satisfaire aux demandes de ses amis que l'auteure a accepté de publier ses ouvrages. Dans la préface de l'opuscule *Du séjour des Comtes du Nord*, nous lisons : « [l]on a donc fait convenir l'Auteur, que malgré sa modestie elle ne pouvoit pas nier la permission de substituer l'impression à l'écriture, l'unique moyen d'éviter l'embarras des copies, & le desagrément des refus. C'est à ce seul titre, que cette lettre paroît imprimée, comme une de

³³⁰ Il s'agit très probablement de Bartolomeo Benincasa qui a collaboré à l'édition de certaines de ses œuvres et qui a, comme le mentionne Wynne dans une lettre à Mosconi, augmenté la seconde édition d'*Alticchiero* de notes érudites. Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 97. Padoue, 13 septembre 1787.

³³¹ D'ailleurs, on sait qu'au cours des Lumières plusieurs philosophes mettent l'accent sur l'association entre les femmes et l'imagination alors que les hommes seraient plutôt des êtres doués de raison. Godineau, « La femme » ..., p. 435-436. Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 99. Padoue, 3 novembre 1787.

ces Brochures, qu'on impriment dans la simple intention, qu'elles ne servent, qu'à un petit nombre d'Amis »³³². Alors que la publication est ici destinée aux amis, dans le cas des *Pièces morales & sentimentales*, ce sont les amis qui jugent que l'œuvre doit être mise à la disposition du public : « [c]eux-ci [ses plus intimes amis] ont trouvé dans ses petites productions tant de goût & d'originalité, une tournure si neuve, une modestie si vraie, & en même tems une franchise si naïve, qu'ils les ont jugé dignes d'obtenir l'approbation du public, & propres à faire un véritable plaisir aux ames délicates »³³³. C'est seulement dans *Les Morlaques* qu'elle laisse tomber ce genre d'apologie mais cette fois l'œuvre a reçu l'approbation de Catherine la Grande³³⁴. Cette modestie de circonstance, cette négation d'une ambition littéraire maintes fois exprimée dans les publications de Wynne sont un lieu commun chez la plupart des femmes de lettres de l'époque. D'ailleurs, lorsqu'elle étudie le cas de Louise d'Épinay, Trouille note que « pour contrer les accusations de vanité qu'elle craint de voir formulées contre elle, d'Épinay prend soin d'accentuer son manque d'ambition et les motifs désintéressés qui l'ont amenée à écrire en premier lieu : l'amour de

³³² Wynne, *Du séjour des Comtes du Nord ...*, p. 4-5.

³³³ « Avant-propos de l'éditeur », Wynne, *Pièces morales ...*, p. vii-viii.

³³⁴ En juillet 1788, elle écrit à Mosconi : « [v]ous serez bien aise d'apprendre ma chere Amie que l'Imperatrice de Russie, a reçu de la meilleure grace du monde mon manuscrit et m'a permis de lui dedier mon ouvrage ». Italie, Forli, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 111, Altichiero, 22 juillet 1788. Wolff cite d'ailleurs une note dans laquelle Catherine II commente la réception du livre de Wynne : Barbara W. Maggs cite une note de Catherine de Russie sur la réception de l'ouvrage : « 1788, 3 juin. Dites au cte Czernischen, que je le prie de remercier la comtesse de Wynne Rosenberg de sa lettre, de ses sentiments pour moi et de son livre : Les Morlaques. Si je puis trouver du temps, je tacherai de le lire. Presentement je suis trop occupée ». Maggs, Barbara W. « Three Phases of Primitivism in Portraits of Eighteenth-Century Croatia », *The Slavonic and East European Review*, 67(4), Octobre 1989, p. 557.

ses enfants et l'affection pour ses amis »³³⁵. Ainsi, même si elle choisit de publier, Wynne récupère cette rhétorique de la modestie conventionnelle afin de s'éviter quelques critiques. Toutefois, auprès de ses amis, elle affiche beaucoup plus ouvertement ses ambitions même si elle souligne qu'il s'agit d'une faiblesse de sa part. En effet, dans une lettre à Aurelio Bertola elle écrit :

Oh mes Morlaques mes Morlaques sont quelque chose de reellement enchanteur. Ce n'est ni Roman ni histoire, ni poeme c'est tout cela ensemble. J'en suis folle et ma folie va jusques à *perdre toute retenue toute decence* c'est un ouvrage enchanteur et *j'ai la faiblesse de vous le repetter*. Mes Morlaques auront l'effet du chant de Pacchierotti³³⁶ ou l'on les gouterà a l'exces ou ils ne plairont point. Je crois que je n'ecrirai jamais plus a l'avenir. C'est le chant du cigne que vous allez lire. *Pardonnez mon sot orgueil*³³⁷.

Il n'en demeure pas moins que l'auteure respecte le plus souvent les conventions de modestie lorsqu'elle publie ses œuvres ce qui a pour effet de relativiser l'impact de celles-ci en mettant en doute les motivations de l'auteure de même que la portée du texte. De ce fait, le caractère polémique des oeuvres, lorsqu'elles en ont un, est neutralisé et elles ne compromettent pas l'ordre social. Bref, bien que Wynne fasse preuve d'originalité en invitant les femmes à écrire dans les *Pièces morales & sentimentales*, dans les faits, l'auteure respecte plusieurs limitations dans ses propres réalisations littéraires : elle publie certaines de ses œuvres semi anonymement, fait preuve de modestie et aborde certains

³³⁵ « [T]o counter the charge of vanity she feared might be leveled against her, d'Epinau takes care to emphasize her lack of ambition and the disinterested motives that had led her to write in the first place: love of her children and affection for her friends. » Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 146.

³³⁶ Gaspare Pacchierotti (1740-1821) un des castrats les plus populaires de son époque. Il chante dans plusieurs opéras et visite Londres à plusieurs reprises.

³³⁷ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 43. Venise, 18 janvier [1788]. Nous soulignons.

sujets avec précautions. Nous observons donc un écart entre le discours de l'auteure telle qu'elle le développe dans les *Pièces morales & sentimentales*, et sa propre pratique.

D'autre part, l'auteure soutient que les femmes peuvent, nous l'avons vu dans le second chapitre, explorer d'autres aspects du milieu littéraire par la fréquentation des gens de lettres et la lecture. Toutefois, Wynne souligne qu'elle choisit ces activités davantage pour le divertissement qu'elles peuvent lui procurer que pour les connaissances qu'elles pourraient lui apporter³³⁸. Dans son étude sur Caminer, Sama fait une observation similaire et indique qu'un certain degré d'études est perçu comme une solution à l'ennui et au vide de la vieillesse alors que Trouille relate que d'Épinay reprend aussi cette idée : parmi d'autres choses, les activités intellectuelles permettent aux femmes de trouver une source de plaisir et de consolation, une occupation stimulante et ainsi, une ressource contre l'ennui³³⁹. La quête de connaissance est donc liée à la quête de divertissement. Ainsi, dans ses écrits, Wynne ne nie pas la possibilité d'acquérir des connaissances par la lecture et par la fréquentation de gens instruits³⁴⁰.

De plus, il faut souligner que si le pédantisme est proscrit lors des conversations, les femmes disposant d'un certain niveau de connaissances dans les sciences et d'une certaine culture sont estimées. Comme le prétend Messbarger dans le cas de l'Italie, « vers la seconde moitié du [XVIII^e] siècle, il est de plus en plus à la mode, pour les femmes de la

³³⁸ « [J]'ai senti de bonne heure, qu'il me restoit une longue vie au delà de la vie brillante de la jeunesse. [...] Je choisis, parmi les hommes qui me fréquentoient, ceux qui avoient la réputation d'être les plus spirituels, ou les plus instruits ; & je commençai à prendre du goût pour la lecture, plutôt pour m'amuser que pour m'instruire. » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 4.

³³⁹ Sama, « Volume Editor's Introduction » ..., p. 42. Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 127.

³⁴⁰ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 170, 195.

classe supérieure de posséder une connaissance conversationnelle des ‘sciences nouvelles’ »³⁴¹. De la même façon, Ann B. Shteir rapporte que dans son magazine *The Lady's Museum* (1760-1761), Charlotte Lennox fait la promotion d’une meilleure éducation pour les femmes, particulièrement dans les sciences, mais uniquement dans le dessein de les outiller pour la conversation³⁴². Les connaissances demeurent donc superficielles pour une grande majorité de ces femmes engagées dans les pratiques de sociabilité alors les femmes très instruites et les savantes restent des exceptions. Par conséquent, les propos de Wynne font preuve d’une certaine audace puisqu’ils encouragent les femmes à écrire et à s’instruire pour elles-mêmes et non pour plaire à autrui, tout en leur accordant une liberté de pensée. Rapportant sa passion pour la lecture dans sa jeunesse et dans son âge mûr, Wynne indique qu’elle satisfait ses goûts « n’ayant jamais soupçonné qu’il nous fût ordonné de forcer nos penchants, quand ceux-ci ne font point de tort à la société, & n’en altère point l’ordre »³⁴³. Wynne adapte donc l’idéal de la société ordonnée cher aux Lumières pour souligner que les femmes ne menacent pas cet ordre en s’adonnant à des

³⁴¹ « Toward the second half of the century it became increasingly fashionable for upper-class women to possess a conversational knowledge of the ‘new sciences’. » Messbarger, *The Century of Women* ... p. 73-74. Ambrosini et Shteir, dans le cas de la Grande-Bretagne, développent une idée semblable. Shteir, « ‘With matchless Newton’ » ..., p. 115, 121. Ambrosini, « Toward a Social History » ...p. 422.

³⁴² Shteir, « ‘With Matchless Netwon’ » ..., p. 120.

³⁴³ « Je choisis, parmi les hommes qui me frequentoient, ceux qui avoient la réputation d’être les plus spirituels, ou les plus instruits ; & je commençai à prendre du goût pour la lecture, plutôt pour m’amuser que pour m’instruire. Il étoit difficile d’asservir ce goût à quelque méthode : j’étois encore trop distraite, trop dissipée : je lisois beaucoup, il est vrai ; mais je ne lisois que le tems, que j’avois de reste, celui que les autres femmes donnent à leur chien, ou à leur sapajou. Heureusement je n’aimois pas les bêtes : je les aime à présent, & je donne à mes chiens les momens que je donnois dans ma jeunesse à mes adorateurs de la foule. Les livres me restent toujours ainsi que quelques amis choisis, qui m’aident à supporter l’âge des repentirs : par bonheur ceux-ci ne m’incommode point, n’ayant jamais soupçonné qu’il nous fût ordonné de forcer nos penchants, quand ceux-ci ne font point de tort à la société, & n’en altèrent point l’ordre. J’ai toujours eu pour maxime que le monde étoit absolument ce que l’on vouloit, qu’il dût être. » Wynne, *Pièces morales*..., p. 4-5.

activités intellectuelles, entre autres littéraires, et qu'elles peuvent donc s'y livrer sans hésitation.

L'EXCEPTIONNALITÉ

Bien que Wynne soutienne que les femmes peuvent s'accorder une certaine liberté de pensée, l'auteure rappelle que les femmes d'esprit, particulièrement les savantes, demeurent des exceptions. D'abord, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, les femmes entretenant des liens trop étroits avec les milieux savants risquent d'être ridiculisées et mises au ban de la société. Or, les propos de Wynne indiquent qu'il y a place à l'exception : « [u]ne femme d'ailleurs ne sauroit fréquenter les savans, sans s'afficher d'une manière ridicule, c'est-à-dire s'exposer à une réputation qui prête trop à la plaisanterie, à moins d'être *Madame du Chatelet* [1706-1749], ou *Madame Agnesi* [1718-1799] »³⁴⁴. Wynne reconnaît donc que certaines femmes peuvent pratiquer des occupations scientifiques sans être jugées ridicules. Néanmoins, celles-ci sont rares. En étant des cas exceptionnels, donc plus que minoritaires, ces femmes ne constituent pas une menace importante pour la préservation de l'organisation sociale. D'ailleurs, si Wynne est en faveur de l'instruction féminine, tous ne la voient pas positivement, ainsi qu'en témoignent ses réflexions quant au contexte culturel dans lequel elle a évolué.

D'abord, dans *Du séjour des comtes du Nord*, Wynne raconte s'être entretenue avec les dames d'honneur qui accompagnent la comtesse. À leur sujet, elle écrit :

³⁴⁴ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 24-25. Nous soulignons. Sur ces deux scientifiques voir Annexe 3.

L'on m'a dit, que ces Demoiselles sortoient de l'institution fondée par l'Auguste Catherine pour l'éducation de la Noblesse Russe. Il m'est venu à l'esprit l'image de ces Serres industrielles, qui dans les païs les plus froids non seulement forcent la nature à produire les fruits plus propres aux climats chauds, mais à les faire eclore par une maturité precece. Paresseuse Italie ! Il est de tes habitans, comme de ton sol. Contente de l'esprit naturel de tes enfans, tu negliges le plus souvent d'élever cet esprit aux connoissances utiles, de même, que ton sol, qui produisant abondamment tout ce qu'on lui confie, est rarement remué pour y jeter les germes des productions delicates d'un autre Hemisphere. [...] Recevez, Auguste Princesse, l'hommage pur d'un philosophe de votre Sexe, pour le plus grand, le plus interessant de vos projets, celui d'éduquer la posterité de vos innombrables Sujets³⁴⁵.

Ainsi, l'auteure fait l'éloge de Catherine la Grande qui a mis en place des institutions pour éduquer à la fois les hommes et les femmes de la noblesse russe et critique l'éducation limitée qui est dispensée aux Italiens, et particulièrement aux jeunes filles. Toutefois, elle reconnaît que tous ne partagent pas son opinion et dans son avant-dernière pièce des *Pièces morales & sentimentales*, elle raconte que son esprit critique s'est développé au moyen de ses lectures. Wynne explique : « [j]'avois treize ans, & l'ardeur de m'instruire étoit toute ma passion. Je dérobois tous les livres que je rencontrais dans l'appartement de mon père »³⁴⁶. Wynne mentionne que c'est la lecture des *Fables* (1668-1694) et *Contes* (1693), particulièrement du conte *Féronde ou le purgatoire* (1674), de Jean de La Fontaine (1621-1695) qui l'a amenée à être critique alors qu'auparavant son esprit était rempli de superstitions entretenues par la religion :

un trait de *lumières* nouvelle pénétra dans mon esprit, & s'y fit *jour* au milieu des *ténèbres* qui l'enveloppoient. [...] la lecture des contes, & le séduisant ridicule que l'ingénieux la Fontaine jette sur ces images terribles [l'anathème, le confesseur, le diable], rassuroient insensiblement ma

³⁴⁵ Wynne, *Du séjour des comtes du Nord* ..., p. 28-29.

³⁴⁶ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 195.

conscience alarmée : les *sens* parloient à mon cœur, & leur voix paroissoit s'accorder avec le jugement que je commençois à porter sur ces objets *ténébreux*. Mille traits analogues, quant au *raisonnement*, qui m'étoient échappés jusqu'alors dans mes lectures précédentes, se présentèrent à mon souvenir : je commençois à *me méfier*, à *douter*. La *terreur* se dissipa peu-à-peu ; je cherchai à m'instruire plus directement³⁴⁷.

Dans cette pièce intitulée « Qui ne plaira pas a tout le monde », Wynne souligne que la lecture lui a permis de s'instruire, mais elle reconnaît qu'« [i]l est dangereux de permettre aux jeunes personnes toute sorte de lecture, de même que de la leur interdire »³⁴⁸. L'auteure admet donc que les enfants ont besoin de supervision dans le choix de leurs lectures. En ce sens, son opinion rejoint celle de plusieurs contemporains qui considèrent la lecture comme une activité potentiellement dangereuse, mais contrairement à certains d'entre eux, elle n'applique pas son jugement aux seules jeunes filles, elle vise aussi les garçons, et elle n'inclut pas les femmes mûres. En effet, dans la seconde édition d'*Alticchiero*, elle ajoute ce commentaire au sujet des lectures des femmes et des critiques qu'on leur a adressées : « [p]ourquoi s'écrier tant contre le goût des femmes pour les Romans? Elles savent enfin qu'elles lisent des Romans : & vous autres messieurs ne lisez, & ne faites le plus souvent, que des romans, en croyant faire ou lire de l'histoire »³⁴⁹.

En même temps qu'elle les critique avec force, l'opinion de Wynne rejoint donc partiellement les débats ayant cours à son époque, puisqu'elle reconnaît que la lecture et les

³⁴⁷ Wynne avait été prise à lire l'*Istoria del Concilio Tridentino* (Histoire du Concile de Trente) de Paolo Sarpi (1552-1623), livre mis à l'Index, et elle avait alors craint d'être damnée. La lecture des *Fables* lui a donc permis de voir que ses terreurs n'étaient pas fondées dans la raison. Le vocabulaire employé par Wynne insistant sur l'opposition entre ténèbre et lumière est par ailleurs très intéressant. Il permet de souligner son cheminement personnel vers la lumière et vers les Lumières : elle quitte le domaine de la superstition pour celui de la raison critique. Wynne, *Pièces morales* ..., p. 206-208. Nous soulignons.

³⁴⁸ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 209.

³⁴⁹ Wynne, *Alticchiero*, Padoue : s.e., 1787, p. 55.

activités intellectuelles sont parfois considérées comme périlleuses pour la santé et la moralité des femmes par certains médecins et philosophes des Lumières : elles ne plaisent donc pas à tout le monde³⁵⁰. Martine Sonnet prétend que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'enseignement dispensé aux jeunes filles françaises accorde une place plus importante au savoir pratique, alors que la lecture et le savoir féminin sont regardés avec méfiance³⁵¹. Le roman fait l'objet d'attaques particulières. Comme le rapporte Diaconoff, pour Charles Porée (1675-1741) « la consommatrice de romans est dangereuse non seulement pour elle-même et sa famille, mais aussi pour la société et [...] la nation »³⁵². Gilbert Py mentionne que de Bienville³⁵³ « met en garde les parents contre le danger de la lecture d'un roman »³⁵⁴, tout comme Rousseau écrit dans la préface de *La Nouvelle Héloïse* que « jamais fille chaste n'a lu de romans »³⁵⁵. Bref, comme le souligne Jean Marie Goulemot, « [r]ien [n'est] plus opposé à l'idéal social de la femme que celle qui lit, rêve et

³⁵⁰ Il est à noter que certains philosophes tel Rousseau et médecins tel Samuel-Auguste Tissot (1728-1797) mettent aussi en garde les hommes contre des activités intellectuelles intenses. Dans *De la santé des gens de lettres* (1766 pour la version originale latine), Tissot lie le corps et l'esprit et souligne que la fatigue excessive de l'esprit se répercute sur la santé générale du corps. De plus, la constitution des gens de lettres est affaiblie encore davantage par la vie trop sédentaire qu'ils mènent. Tissot se garde toutefois d'affirmer que toutes les activités intellectuelles sont néfastes pour l'homme. Il suggère plutôt la modération de même que l'alternance entre les activités mentales et physiques. Voir Tissot, Samuel Auguste, *De la santé des gens de lettres*, Lausanne, Franç. Grasset, 1768.

³⁵¹ Le savoir féminin doit être défini comme les connaissances non directement liées aux rôles domestiques que la femme aura à remplir une fois mûre. Sonnet, Martine, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris : Cerf, 1987, p. 222, 232.

³⁵² « [F]or Porée, the female consumer of novels is dangerous not only to herself and her family, but also to society and the very moral and political fabric of the nation. » Diaconoff, *Through the Reading Glass ...*, p. 5.

³⁵³ Nous disposons de peu d'informations sur D. T. de Bienville. Nous ignorons son prénom de même que son année de naissance et de mort. Il a écrit un traité intitulé *La nymphomanie ou traité de la fureur utérine* publié à Amsterdam en 1772.

³⁵⁴ Py, Gilbert, *Rousseau et les éducateurs. Etude sur la fortune des idées pédagogiques de Jean-Jacques Rousseau en France et en Europe au XVIII^e siècle*, Oxford : Voltaire Foundation, 1997, p. 354.

³⁵⁵ Rousseau, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris : Librairie générale française, 2002, p. 50.

échappe de fait aux obligations de son statut »³⁵⁶. De plus, au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, la notion du danger moral encouru lorsque des femmes s'adonnent à des activités intellectuelles se double de l'idée d'un danger physique. Anne C. Vila explique que « rejetant la notion qu'une éducation pauvre soit la cause derrière l'infériorité de la performance intellectuelle féminine, ces médecins [les anthropologistes moraux]³⁵⁷ émettent des avertissements médicaux sévères envers ces femmes qui seraient assez folles pour entreprendre des activités mentales qui sont inappropriées pour leur sexe »³⁵⁸.

Bien que Wynne semble au fait des théories médicales de son époque et adopte le vocabulaire médical d'alors sur les fibres, la perception et les sensations³⁵⁹, l'auteure ne mentionne en aucune occasion que les femmes, en raison de leur physiologie, seraient incapables de se livrer à des activités intellectuelles soutenues. En effet, dans un contexte où le corps acquiert une importance déterminante dans l'évaluation des capacités et des

³⁵⁶ Goulemot, Jean-Marie, « Introduction », Rousseau, *Julie* ..., p. 15.

³⁵⁷ Parmi ceux-ci notons surtout Pierre Roussel, Victor-Paul de Sèze (1754-1830) et Pierre-Jean-George Cabanis (1757-1808).

³⁵⁸ « Rejecting the notion that poor education is the reason behind women's inferior intellectual performance, these physicians issue dire medical warnings to those women who might be foolish enough to undertake mental activities that are inappropriate for their sex ». Vila, Anne C. *Enlightenment and Pathology. Sensibility in the Literature and Medicine of Eighteenth-Century France*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1998, p. 254.

³⁵⁹ Elle écrit : « le passage de la perception à l'action dans les femmes est très rapide, par la délicatesse de nos fibres, qui les rend plus souples & mobiles ». Wynne, *Pièces morales* ..., p. 7-8. Résumant les propos d'Antonio Conti, Messbarger écrit « because of women's generative function, blood and milk saturate the multitudinous fibres that lead to the brain, rendering these fibres less elastic and less solid than those of men ». Selon ce que rapporte Vila, le médecin Antoine Le Camus (1722-1772) emploie un vocabulaire similaire : « woman, because of her 'softer, finer, and more delicate fibers,' has 'a mind that is more lively and more fickle than that of men' ». Messbarger, *The Century of Women* ..., p. 60-61 et Vila, *Enlightenment and Pathology* ..., p. 84.

rôles de chacun des genres³⁶⁰, les médecins vitalistes insistent sur l'impossibilité pour les femmes de s'adonner à des occupations intellectuelles intenses en raison de leur faible constitution et de la plus grande sensibilité de leurs fibres³⁶¹. Wynne prétend, au contraire, qu'un petit nombre de femmes exceptionnelles sont aptes à poursuivre des activités intellectuelles et scientifiques. Son opinion rejoint celle de certains de ses contemporains et de ses contemporaines³⁶².

À ce propos, il faut noter que le contexte italien est davantage ouvert aux accomplissements intellectuels des femmes que celui de la France ou de la Grande-Bretagne³⁶³. Le débat de l'*Accademia dei Ricovrati* de 1723 sur la question de l'admissibilité des femmes à l'étude des sciences et des arts libéraux se conclut d'ailleurs sur ce jugement d'Antonio Vallisneri (1661-1730), président de l'Académie : « que soient admises à l'étude des sciences et des arts libéraux seulement ces femmes qui en sont passionnées, dont le noble génie les conduit à la vertu et à la gloire, dont le sang est clair et illustre, et en qui brûle et brille un esprit au-delà de la norme, surpassant celui de la masse commune »³⁶⁴. Ce jugement, soutient Messbarger, n'a rien d'original puisqu'il reflète une

³⁶⁰ Laqueur, Thomas, *Making Sex. Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1990, p. 152-153 et Steinbrügge, *The Moral Sex ...*, p. 37-39.

³⁶¹ Vila, Anne C., « 'Ambiguous Beings': Marginality, Melancholy, and the Femme Savante », Knott et Taylor (dir.), *Women, Gender and Enlightenment ...*, p. 54.

³⁶² Des femmes telles Germaine de Staël et Elisabetta Caminer Turra se considèrent comme des exceptions. Vila, « 'Ambiguous Beings' » ..., p. 59 et Sama, « Volume Editor's Introduction » ..., p. 46.

³⁶³ Findlen, Paula, « Women on the Verge of Science: Aristocratic Women and Knowledge in Early Eighteenth-Century Italy », Knott et Taylor (dir.), *Women, Gender and Enlightenment ...*, p. 268.

³⁶⁴ « Let there be admitted to the study of the sciences and the liberal arts only those women who are passionate about the same, whose hidden noble genius leads them to virtue and to glory, in whose veins flows clear and illustrious blood, and in whom burns and sparkles a spirit beyond the norm, surpassing that which is

pratique déjà implantée dans la péninsule italienne³⁶⁵. En effet, tout au long du XVIII^e siècle certaines femmes dites exceptionnelles, italiennes comme étrangères, parviennent à intégrer les institutions intellectuelles. Elles sont admises dans plusieurs académies, notamment l'*Accademia dell'Arcadia*³⁶⁶, et universités³⁶⁷, où certaines, telles Laura Bassi (1711-1773) et Clotilde Tambroni (1758-1817)³⁶⁸, occupent même des postes d'enseignement. Ainsi, les propos tenus par Wynne se conforment aux pratiques et idées qu'elle a pu observer dans les États italiens. Puisque ces femmes douées et développant leurs talents sont exceptionnelles, elles ne risquent pas de compromettre la préservation de l'ordre social, valeur chère à Wynne de même qu'aux membres de l'*Accademia dei Ricovrati*. Ces femmes actives dans un environnement intellectuel traditionnellement masculin sont peu nombreuses et doivent être vues comme des êtres à part, des curiosités, dans un contexte où les rôles de la grande majorité des femmes se limitent à ceux d'épouse et de mère. Toutefois, Wynne va plus loin dans son raisonnement en émettant à quelques reprises des doutes sur la féminité de ces êtres exceptionnels.

common to the masses.» (Traduction de l'italien à l'anglais par Rebecca Messbarger). Agnesi et al., *The Contest for Knowledge* ..., p. 100.

³⁶⁵ Messbarger, *The Century of Women* ..., p. 40.

³⁶⁶ Voir Graziosi, Elisabetta, « Presenze femminili: fuori e dentro l'Arcadia », Betri et Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile* ..., p. 85-86, 92 et Ricaldone, « Eighteenth-century literature » ..., p. 104. Luisa Ricaldone indique que les femmes ont été admises dans l'*Accademia dell'Arcadia* dès 1708 et que par la suite leur rôle dans la gestion des affaires de l'académie s'est accru jusqu'à ce qu'elles occupent une place importante.

³⁶⁷ Pour n'en nommer que quelques unes : Elena Cornaro Piscopia (1646-1684), Laura Bassi, Anna Morandi (1716-1774), Clotilde Tambroni, Maria Vittoria Delfini Dosi (1705-?), Maria Pellegrina Amoretti da Oneglia (1756-1786), Cristina Roccati (1723-1797), Maria Petrocini (1759-1791), Giuseppina Eleonora Barbapiccola (v. 1700-v. 1740) et Maria Gaetana Agnesi (1718-1799). Voir Natali, Giulio, « Gli studii delle donne », *Storia letteraria d'Italia. Il Settecento*. Milan : Casa editrice dottor Francesco Vallardi, 1955, vol. 1, p. 160-164

³⁶⁸ Sur Bassi et Tambroni voir Annexe 3.

DES FEMMES D'EXCEPTION?

Comme nous l'avons vu dans le deuxième chapitre, Wynne prétend que les femmes qui « ont osé se rendre hommes » en se livrant à des activités considérées comme masculines perdent leurs attributs féminins : leur physionomie n'est plus tout à fait féminine et elles sont de plus reniées par les autres femmes³⁶⁹. C'est que, comme le soutiennent, entre autres, Madeleine de Puisieux et Hester Chapone (1727-1801)³⁷⁰, les femmes exposant leurs connaissances excitent la jalousie de celles qui sont moins bien instruites³⁷¹. Puisieux reconnaît aussi que certains sujets de réflexion ne conviennent pas aux femmes et qu'ils causent du tort à leur physionomie. Dans *Conseils à une amie*, elle écrit : « [l]es femmes sçavantes se donnent un travers dans le monde, soit par envie, soit qu'en effet il soit ridicule de voir une jolie femme raisonner sur des matieres qui ne semblent pas avoir été faites pour elle. Les conversations sur les affaires d'Etat ou sur celles de la Religion, ne vont point du tout aux femmes : cela demande un sérieux qui les

³⁶⁹ Rappelons les propos de Wynne : « [i]l y a des femmes qui ont osé se rendre hommes ; mais rarement ont-elles été jolies, lorsqu'elles ont tenté de secouer le joug des préjugés que les belles portent si volontiers. Les hommes à la vérité les ont accueillies généreusement dans leur classe ; mais les femmes se sont toujours déchaînées cruellement contre cette désertion. Une femme arbore-t-elle noblement l'étendard de la révolte ? paroît-elle lire, étudier ? met-elle dans ses propos, & dans sa manière de vivre, des facilités courageuses ? tout le sexe l'attaque, la proscrit : & si elle n'est pas d'un rang des plus élevés, elle succombe à la persécution, & devient ignorée, ou ridicule. » Wynne, *Pièces morales* ..., p. 3-4.

³⁷⁰ Voir Annexe 3.

³⁷¹ Puisieux note : « [o]n fait parler de ses talents & de son esprit, mais c'est toujours aux dépens de sa réputation : il faut bien que les autres femmes mal partagées par la nature, entreprennent d'obscurcir tout ce qui les rend hideuses & méprisables par comparaison ». Plus loin elle ajoute : « [i]l faut avoir une extrême modestie sur son sçavoir, & cacher soigneusement, surtout devant les autres femmes, que l'on sçait quelque chose qu'elles ignorent ». Puisieux, Madeleine d'Arsant, *Conseils à une amie*, s.l. : s.e., 1749, p. 15, 23. Comme le rapporte Eger, dans ses *Letters on the Improvement of the Mind* (1773), Chapone prétend également que les femmes instruites, particulièrement les pédantes, suscitent l'envie des femmes et la jalousie des hommes. Eger, « The Bluesotcking Circle » ..., p. 36.

dépare »³⁷². Même si le journal britannique le *Monthly Review* accueille favorablement en 1763 le premier volume de l'*History of England* de Catherine Macaulay (1731-1791)³⁷³, Lucy Peltz note que le journal ne recommande pas de telles occupations aux aimables dames anglaises puisque « les pensées intenses gâtent les traits des femmes »³⁷⁴. Les femmes ayant des dispositions pour les occupations intellectuelles ou autres occupations considérées masculines sont des êtres qui posent problème à la division sexuelle des occupations sociales si bien qu'elles sont considérées comme des êtres au genre ambigu, incertain. Au sujet « du petit nombre de celles qui peuvent obtenir quelques succès véritables dans ces genres tout-à-fait étrangers aux facultés de leur esprit », Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808) se demande « quelle sera la place de ces êtres incertains, qui ne sont à proprement parler d'aucun sexe »³⁷⁵? La figure de la virago, soit la femme « qui a de l'air d'un homme, qui en fait les actions, ou les exercices »³⁷⁶ ayant une connotation péjorative, reflète ce malaise ressenti devant les femmes réussissant dans des domaines d'activités masculins. L'exemple le plus probant de l'ambiguïté du genre d'une telle femme dans les œuvres de Wynne est celui de la souveraine Catherine II de Russie, à qui l'auteure voue un véritable culte dans *Les Morlaques*³⁷⁷.

³⁷² Puisieux, *Conseils* ..., p. 26. Nous soulignons.

³⁷³ Voir Annexe 3.

³⁷⁴ Peltz cite le *Monthly Review* : « intense thought spoils a lady's features ». Peltz, Lucy, « 'A Revolution in Female Manners' Women, Politics and Reputation in the Late Eighteenth Century », Eger et Peltz, *Brilliant Women* ..., p. 96.

³⁷⁵ Cabanis, Pierre Jean Georges, *Rapport du physique et du moral de l'homme*, Paris : Fortin, Masson et cie., 1843, vol. 1, p. 214. La première édition de ce texte est publiée en 1802.

³⁷⁶ Furetière, Antoine, « Virago », *Dictionnaire universel* ..., vol. 3, n.p.

³⁷⁷ Wynne salue également les accomplissements de la souveraine dans *Du séjour des Comtes du Nord*.

Même si Catherine la Grande est dite « la gloire [du] sexe [féminin] » qui inspire aux Morlaques « une idée du sexe plus grande qu'il[s] n'avo[ent] eu jusqu'alors », Wynne émet à quelques reprises des doutes sur la féminité de la souveraine³⁷⁸. D'abord, à l'interrogation « [u]ne femme peut surpasser à ce point toutes les femmes & tous les hommes? », Wynne formule la réponse suivante : « Catherina est une femme, mais elle n'a du sexe que les charmes & la tendre sensibilité »³⁷⁹. Elle conserve donc sa compassion et sa bienveillance, des qualités particulièrement féminines comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, mais Catherine II n'a ni les défauts ni les faiblesses que l'on attribue à son genre³⁸⁰. Non seulement sa personnalité ne retient que ce qu'il y a de bon chez les femmes, la souveraine est décrite comme une femme d'une espèce supérieure et même surnaturelle.

Wynne écrit :

Au milieu de la description des entreprises merveilleuses de Catherina, [Pervan] ne pouvoit se persuader qu'elle ne fut qu'une femme : il la croyoit une fée & très sçouvent il s'écrioit : 'Crois-moi, Toponisch, cette femme n'est pas la fille de l'homme'. [...] En la soupçonnant d'une espèce très supérieure aux femmes communes, il étoit tenté de l'invoquer : il la crut digne du culte qu'obtiennent dans l'esprit des Morlaques les génies & les fées, par le pouvoir de causer le bien & le mal, pouvoir qu'on attribue à des puissances surnaturelles, lorsque l'ignorance d'un côté & le mérite extraordinaire de l'autre engendrent l'admiration³⁸¹.

Les réalisations exceptionnelles de Catherine II, en tant que souveraine « qui regit si glorieusement le plus vaste des Empires, qui fait fleurir les Sciences, & les Arts dans son

³⁷⁸ Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 62, 64.

³⁷⁹ Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 60-61.

³⁸⁰ « Ses plaisirs chéris sont les surprises de la bienfaisance, avec laquelle elle a su quelques fois punir les ingrats. La compassion, l'amitié habitent dans son cœur. » Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 61. Parmi ces défauts nous pourrions noter la frivolité, la coquetterie, la fausseté, la dissimulation et l'inconstance.

³⁸¹ Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 103-104.

sein, qui a eû la force de fonder une éducation nationale »³⁸², sont donc considérées non seulement comme exceptionnelles mais comme presque surnaturelles par les Morlaques ignorants. Du reste, afin de répondre aux nécessités du culte, les Morlaques fabriquent une effigie représentant Catherine et c'est devant cette statue que se déroule la cérémonie où le petit-fils de Pervan donne les premières preuves de sa virilité : « [p]uissante Catherina, c'est sous ta protection que je vais donner les premières marques de virilité à mon petit-fils pour que le récit de tes grandes vertus & de ton courage *mâle* lui inspire les qualités dignes d'un de tes enfans & d'un brave Esclavon »³⁸³. Encore ici, Catherine II dispose de traits dits masculins.

Wynne entretient donc une certaine ambiguïté sur la féminité de Catherine II même si elle célèbre sa gloire et rend hommage à ses réalisations dans ses écrits, mais aussi par la dédicace de son roman *Les Morlaques* à celle-ci³⁸⁴. D'ailleurs, comme le souligne Patricia Labalme, une femme ayant des ambitions intellectuelles doit dans une certaine mesure se faire homme, laisser de côté sa féminité avec ses faiblesses et ses limitations pour adopter

³⁸² Wynne, *Du séjour des contes du Nord* ..., p. 8.

³⁸³ Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 121-122. Nous soulignons.

³⁸⁴ Dans *Les Morlaques* Wynne fait dire à Toposnich, le père de Jella, que Catherine II est « la gloire de votre sexe, l'honneur de l'humanité » alors que plus loin, Pervan ajoute que la souveraine est « la gloire de [s]on sexe & l'émulation du nôtre ». Wynne, *Les Morlaques* ..., p. 62, 122. Dans une lettre adressée à Elisabetta Mosconi Contarini, Wynne indique que Catherine II est « la plus illustre des femmes ». Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 101. Venise, 30 novembre 1787. Pour ce qui est de la dédicace, nous pouvons lire dans l'édition originale : « A Catherine II. Impératrice de toutes les Russies. J. Wynne Comtesse des Ursins & Rosenberg. Sublimi feriam sidera vertice. [J'irai, au haut des airs, toucher les astres de ma tête] Hor.. 22 Janv. 1788 » Wynne, *Les Morlaques*, s.l. : s.e., 1788, vol. 1, n.p. La traduction du latin est de Jean Mayer. Horace, *Odes, épodes, chant séculaire*, Paris : Minos, 2006, p. 27.

une ambiguïté sexuelle, ce qui a souvent suscité mépris et alarmes³⁸⁵. La femme d'exception engendre donc un certain inconfort chez plusieurs contemporains et contemporaines qui craignent un bouleversement de l'ordre social si bien qu'en franchissant les limites et les préjugés imposés à son genre, elle en perd, dans une certaine mesure, l'appartenance sans pour autant appartenir à l'autre genre. Toutefois, le fait que ces êtres exceptionnels n'aient pas d'appartenance claire à l'un ou l'autre des genres permet encore une fois de préserver l'ordre social. En effet, n'étant plus entièrement et uniquement des femmes, elles sont des êtres à part, et même en marge de la société, et elles ne peuvent être invoquées par les critiques des accomplissements féminins pour remettre en question la division genrée des occupations à la base de l'organisation sociale. La *vraie* femme demeure celle qui s'occupe du foyer familial.

CONCLUSION

Bref, en affirmant que les femmes ayant des activités intellectuelles ne menacent pas la préservation de l'ordre dans la société, Wynne récupère l'un des principes de base des Lumières et développe une pensée qui se démarque de celle de plusieurs philosophes et médecins de l'époque. D'ailleurs, plusieurs de ses contemporains, et même de ses contemporaines, croient que la société va tourner sens dessus dessous si un trop grand nombre de femmes choisissent des occupations de l'esprit. Wynne ne partage guère cette crainte d'autant plus qu'elle semble croire que les femmes réussissant dans les domaines

³⁸⁵ Labalme, Patricia H., « Introduction », *Beyond their Sex. Learned Women of the European Past*, New York : New York University Press, 1980, p. 5.

aits mâles, tels les sciences, la politique, les arts et les lettres, sont et demeureront des exceptions. Il faut toutefois noter que certains de ces domaines, notamment les lettres, sont plus ouverts à la participation féminine. Elle encourage d'ailleurs ses contemporaines à s'intéresser à la littérature et à écrire elles-mêmes. Néanmoins, en analysant les propos qu'elle expose dans ses publications, nous constatons que les femmes d'esprit doivent respecter certaines limites : elles ne peuvent tout écrire, doivent bien choisir leurs fréquentations sous peine d'être jugées ridicules, bien peu d'entre elles peuvent obtenir une réputation intéressante dans les domaines intellectuels et si elles y parviennent c'est parfois au détriment de leur féminité. Ces limitations ainsi que la conviction que ces femmes sont des exceptions permettent à l'auteure d'accorder des libertés aux femmes dans les domaines de l'esprit tout en respectant la valeur de l'ordre social chère aux philosophes des Lumières. Si les activités intellectuelles des femmes se concilient avec cette valeur des Lumières, il est plus difficile pour les philosophes de s'y opposer. Ainsi, les Vénitiennes de l'élite évoluent dans un environnement où les cadres sont flexibles et où les principes des Lumières ont une certaine élasticité sur laquelle Wynne a pu s'appuyer afin d'offrir sa propre définition de la féminité.

CONCLUSION

Au cours de ce mémoire, nous avons analysé l'image de la femme telle que la Vénitienne Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini l'a développée dans sa correspondance et publicisée dans ses œuvres. Cette analyse nous a fait voir que la femme du XVIII^e siècle est, dans le cas de Venise, une entité complexe difficilement réductible à l'image que les philosophes et médecins ont voulu en donner. En effet, la femme selon Wynne est à la fois mère et épouse (à tout le moins dans la majorité des cas), mondaine et peut être intellectuelle : son existence dépasse bien souvent les limites du foyer. Or, la pensée de Wynne telle qu'exposée dans ses écrits n'est pas sans contradiction. Certes, il faut admettre que l'idéal féminin exposé avec force dans le roman *Les Morlaques*, où la femme est avant tout une épouse et une mère dévouée, se concilie plutôt difficilement avec les réalités de la femme du monde et de la femme d'esprit. Dans ses publications, l'auteure ne tente généralement pas de réconcilier les différentes visions de la féminité qu'elle a développées, en fait elle les envisage plutôt indépendamment. C'est que le modèle de vertu domestique qu'elle met en place dans *Les Morlaques*, sa dernière publication, est un modèle idéalisé qui ne s'adresse pas nécessairement à ses contemporaines, et encore moins à celles appartenant à l'élite. Si cette œuvre est la plus achevée, en raison à la fois de son ampleur mais aussi de la cohésion du propos qui y est développé, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une fiction se déroulant dans une société très différente de celle dans laquelle Wynne a vécu. Au contraire, dans les *Pièces morales & sentimentales*, œuvre la plus authentique de l'auteure puisqu'elle y expose souvent sans détour ses opinions et convictions, elle développe une vision beaucoup plus complexe de la féminité où la

maternité et la vie conjugale occupent une place marginale. La femme telle que définie dans cette œuvre est davantage tournée vers la sociabilité et les domaines de l'esprit.

D'ailleurs, en se référant à l'expérience personnelle de Wynne, force est de constater que ce sont la vie mondaine et intellectuelle qui ont dominé puisque son mariage avec Philippe Rosenberg-Orsini n'a duré que cinq ans, qu'une fois veuve elle semble avoir joui de son indépendance sans chercher à se remarier et qu'elle n'a pas eu d'enfant, outre celui abandonné à Paris en 1759³⁸⁶. De plus, dans sa correspondance avec Elisabetta Mosconi Contarini, elle compare à quelques reprises les hommes à des tyrans et elle est favorable à la séparation ou au divorce dans le cas de Mosconi tout comme dans celui de l'une de ses nièces³⁸⁷. Dans une lettre non datée où elle traite des malheurs domestiques de Mosconi, elle écrit :

Les choses étant venues a ce point, je suis d'avis qu'il ne vous convient plus de sacrifier non seulement votre repos mais aussi votre santé à la foiblesse barbare d'un mari qui vous a toujours meconnue. [...] Il faudra que vous prenniez une resolution, et que vous aiez le courage de la soutenir. [...] Je fairois plus, mes griefs seroient ecrits, et presentes à mon mari par cette personne de credit que j'aurois choisie, et dans cet ecrit je donnerois un

³⁸⁶ Il faut noter que Wynne jouissait d'une rente de 2000 florins autrichiens tant qu'elle conservait le nom de son défunt époux. di Robilant, *A Venetian Affair* ..., p. 268.

³⁸⁷ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, documents 59, 71, 79, 80, 91 et 116. Dans sa lettre du 20 mai 1786 à Aurelio Bertola, Mosconi écrit d'ailleurs : « [l]a nostra incomparabile Rosenberg mi lascia da varj ordinari senza sue lettere; temo assai ch'ella non abbia qualche imbarazzo per amore di sua nipote. Nell'ultima sua elle mi scrisse, she si andava perparando la separazione di questa ragazza da suo marito ». Mosconi Contarini, Elisabetta, *Al mio caro ed incomparabile amico. Lettere di Elisabetta Mosconi Contarini all'abate Aurelio De' Giorni Bertola*, Padoue : Editoriale Programma, 1995, p. 73. Il s'agit probablement de sa nièce Augusta Wynne née à Venise vers 1765, fille de son frère cadet William et de Cassandra Frederick. Elle a une carrière de chanteuse d'opéra et d'actrice et épouse en 1783, Vittorio Correr. Augusta est reconnue à la fois pour la vivacité de son esprit, qui lui vaut par ailleurs d'être admise dans l'*Accademia degli Uniti* de Venise, et pour sa conduite extravagante. Jenkins, John S., « Leopold Mozart's Madame Wynne. Look to the Lady », *The Musical Times*, 142(1874), printemps 2001, p. 31-32.

terme a mon mari de huit ou quinze jours pour prendre sa resolution. Ce terme expire ma chere, tout seroit dit, et j'executerois ma resolution en presentant un memoire pour demander le divorce. [...] J'ai pour maxime qu'une femme pour être heureuse doit vivre bien avec son mari mais aussi comme il est certain qu'une femme doit user de beaucoup de tollerance pour s'eprouver ce bien interieur qui la mene a la liberte, et a l'aisance. Lorsque toute la tollerance epuisee, il se trouve un Homme qui non seulement ne se laisse pas gagner par les bons procedés d'une Femme, mais qu'il y oppose constamment la dureté, et l'injustice, alors il est permis a cet etre souffrant de se servir du bienfait des loix pour se deliver de la tyrannie, et pour reprendre dans la societé la place qu'elle doit y occuper en montrant la faussete des liens qui la tenoient dans l'esclavage, et l'obbobre. [...] Je vous parle seulement pour votre tranquillité en me mettant a votre place de la façon que j'agiroy pour moi meme³⁸⁸.

En somme, bien qu'elle idéalise la destinée maternelle et conjugale des femmes dans *Les Morlaques*, il apparaît que concrètement Wynne ne limite pas le rayon d'activité de ses contemporaines au domaine domestique, et même que ces responsabilités ont une place limitée dans l'existence féminine beaucoup plus riche. D'ailleurs, la vertu domestique ne semble pas l'unique voie par laquelle les femmes peuvent obtenir une bonne réputation dans le cas des Vénitiennes puisque Wynne acquiert une respectabilité grâce à, et non malgré, sa sociabilité et ses productions littéraires.

De plus, l'analyse du discours de Wynne nous a permis de constater qu'elle a pu, tout comme certaines de ses contemporaines, récupérer certains idéaux des Lumières pour les façonner afin qu'ils se concilient avec sa vision et ses ambitions personnelles. Ainsi, comme nous l'avons démontré dans le premier chapitre, dans la société idéale des Morlaques, Wynne accepte l'idéal de domesticité bourgeois promu par des philosophes et

³⁸⁸ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, documents 116 et 117.

médecins des Lumières tels Rousseau et Roussel mais elle lui impose quelques conditions et modifications. En effet, si on demande aux femmes de restreindre leurs activités au domaine domestique, Wynne soutient qu'elles doivent à tout le moins être estimées pour leur participation au bien-être familial tout comme elles doivent être en mesure de trouver l'épanouissement personnel dans ces activités. Or, la critique de la civilisation européenne des Lumières que l'auteure formule au nom de la vertu souligne en quoi ses contemporaines sont le plus souvent incapables de trouver des conditions satisfaisantes à leur accomplissement au sein de leur foyer. L'égoïsme qui empreint les relations humaines et le peu d'importance accordée aux liens filiaux et conjugaux, aussi naturels que sacrés selon Wynne, nuisent à la préservation de la morale tout comme ils empêchent les femmes d'obtenir l'estime qu'elles méritent. Toutefois, si les peuples primitifs tels les Morlaques honorent ces liens, il n'en demeure pas moins que, selon l'auteure, le traitement qu'ils réservent aux femmes est barbare et non naturel. C'est encore une fois au nom de la vertu qu'elle va dénoncer les mœurs de ce peuple primitif telles que rapportées par Alberto Fortis dans son ouvrage *Viaggio in Dalmazia* et qu'elle va mettre en place sa conception de la société idéale en imaginant une famille où les relations entre les genres sont relativement égalitaires. Bref, en récupérant le paradigme de la vertu naturelle qui est popularisé au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, Wynne peut à la fois critiquer les sociétés civilisées ainsi que primitives et proposer sa propre vision de la féminité vertueuse qui ne peut se développer que lorsque les femmes sont respectées et épanouies.

Par la suite, nous avons vu dans le second chapitre que les pratiques de sociabilité occupent une place importante dans la vie des Vénitiennes de l'élite du Siècle des Lumières. En capitalisant sur l'idéal de sociabilité promu par les philosophes, dont les Encyclopédistes, Wynne est en mesure, non pas de souligner en quoi les femmes par leur sociabilité peuvent contribuer au bien-être de la société, mais plutôt de montrer comment elles peuvent y trouver des ressources pour elles-mêmes. L'auteure insiste cependant sur la nécessité pour une femme d'éviter des situations qui attireraient sur elle le ridicule que ce soit en ayant des rapports trop étroits avec les savants ou encore en n'adoptant pas une conduite conforme à son âge. Si elle sait plaire et éviter le ridicule, la femme pourra profiter des ressources offertes par les pratiques de sociabilité. Ainsi, bien qu'elle fasse preuve d'ambivalence face à la sociabilité, il n'en demeure pas moins que l'auteure met en relief les avantages que les femmes sont en mesure de tirer de leurs interactions sociales. Si la vanité des femmes nuit à leur curiosité et si le culte des apparences dénote le manque d'authenticité qui caractérise parfois la sociabilité, Wynne rappelle néanmoins que la femme est susceptible d'y trouver divertissement et instruction en plus de développer des amitiés qui lui seront utiles pour soutenir sa réputation et combler le vide de la vieillesse.

Finalement, dans le chapitre trois nous avons vu que les domaines de l'esprit n'étaient pas, particulièrement en Italie, fermés à la participation féminine au cours des Lumières. Si Wynne souligne que certaines femmes se sont illustrées dans le domaine des sciences et de la philosophie, elle prétend toutefois que le milieu des lettres est plus facilement accessible pour ses contemporaines. De plus, même si elle encourage ses

contemporaines à écrire, son expérience personnelle démontre que les femmes doivent bien souvent respecter certaines limites dans leurs publications : elles ne peuvent pas traiter de tous les sujets avec une facilité égale et elles doivent faire preuve de modestie. Il n'en demeure pas moins que l'auteure n'affirme point que les femmes aient des capacités intellectuelles limitées et qu'elles soient incapables de grandes réalisations. Néanmoins, comme nous l'avons examiné avec le cas de Catherine la Grande, ces femmes sont parfois des êtres au genre ambigu, leurs qualités exceptionnelles sont souvent dites mâles. C'est donc en affirmant que les femmes choisissant de s'adonner à des activités intellectuelles sont des exceptions qui ne menacent en rien la préservation de l'ordre social, cher aux philosophes des Lumières, que Wynne est en mesure de faire la promotion d'une certaine liberté intellectuelle féminine. En effet, puisque leurs activités intellectuelles ne causent pas de tort à la société, l'auteure soutient que les femmes peuvent s'y adonner sans restriction. Ainsi, nous avons vu que Wynne récupère certains concepts clés des Lumières – vertu, sociabilité, ordre – et les adapte selon ses propres convictions pour justifier les possibilités dont elle dote ses contemporaines, possibilités qui vont, nous l'avons vu, au-delà du rôle domestique promu par de nombreux contemporains.

Bref, en étudiant les œuvres et la correspondance d'une femme de lettres des Lumières nous avons pu mettre en relief la richesse de la situation féminine vénitienne. Le cas de Giustiniana Wynne est pertinent puisqu'elle est une auteure qui se démarque parmi les Vénitiennes en raison de l'ampleur de son corpus littéraire. Ses œuvres ont par ailleurs été reçues favorablement et même souvent traduites. En étudiant les idées que Wynne

expose sur la condition féminine dans ses œuvres, nous avons pu voir de façon exhaustive comment une femme de l'élite vénitienne a conçu le genre. Notre étude se veut également une contribution aux recherches sur Wynne qui sont pour le moment très limitées, l'intérêt des chercheurs ayant le plus souvent porté sur la jeunesse et les aventures amoureuses de celle-ci. En effet, nous croyons que l'œuvre littéraire de Wynne et les deux dernières décennies de sa vie sont tout aussi intéressantes pour les historiens puisque, dans son œuvre littéraire, elle aborde une multitude de thèmes reflétant les préoccupations et intérêts de son époque et de son milieu entre autres le tourisme, la production littéraire, la religion, l'architecture ainsi que les liens familiaux de l'élite. De plus, par ses publications et par sa sociabilité, elle est bien intégrée dans la République des lettres vénitienne : ses œuvres circulent parmi les littéraires de la Sérénissime et elle est liée avec nombre d'entre eux dont Ippolito Pindemonte³⁸⁹, Melchiorre Cesarotti³⁹⁰, Aurelio Bertola, Silvia Curtoni Verza et Bartolomeo Benincasa. Bien que cette étude se soit concentré sur la conception de la féminité de Wynne, les œuvres et la correspondance de l'auteure sont une riche source d'information pour les historiens et historiennes qui s'intéressent à la culture de l'élite vénitienne de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Une des pistes de recherche dont nous n'avons pu traiter que brièvement au cours de ce mémoire est l'écart que l'on peut observer entre le discours développé par Wynne et sa propre expérience. En effet, si elle idéalise le modèle de domesticité dans *Les Morlaques* force est de constater qu'elle ne s'est guère conformée à ce modèle elle-même. Son

³⁸⁹ Sur Pindemonte voir Annexe 4.

³⁹⁰ Sur Cesarotti voir Annexe 4.

expérience est beaucoup plus près de celle de la femme mondaine et de la femme d'esprit telle qu'elle les définit dans ses divers écrits. De plus, il semble que l'auteure ait manipulé quelques épisodes autobiographiques qu'elle a inclus dans les *Pièces morales & sentimentales*, notamment ceux en lien avec son aventure avec Memmo³⁹¹. Nous pourrions ainsi établir un parallèle avec certaines de ces contemporaines, par exemple Madame de Genlis et Madame d'Épinay, qui ont fait la promotion de la vertu dans leurs écrits, mais qui n'ont pas tout à fait respecté ces préceptes dans leur vie privée. D'ailleurs, dans leurs écrits autobiographiques, soit l'*Histoire de Madame de Montbrillant* de Louise d'Épinay et les *Mémoires* (1825) de Stéphanie-Félicité de Genlis, ces femmes ont, comme le souligne Mary S. Trouille, soigneusement évité de mentionner leurs aventures et leurs enfants illégitimes³⁹².

Une seconde piste que nous pourrions explorer consiste en l'étude du caractère européen de l'auteure. En effet, Giustiniana Wynne a passé la majorité de sa vie dans le Veneto, sa langue maternelle est l'italien toutefois, elle compose toutes ses œuvres en langue française, elle rédige même sa correspondance avec Elisabetta Mosconi Contarini et Aurelio Bertola en français; elle voyage en Europe à plusieurs reprises, épouse un comte autrichien et habite plusieurs années en Carinthie, province autrichienne. Le profil de Wynne est donc résolument cosmopolite. Il n'en demeure pas moins que, dans ses écrits, elle professe son attachement pour l'Angleterre qu'elle considère comme sa « véritable

³⁹¹ Church-Duplessis, Véronique, « Identité, morale et divertissement : le rôle des allusions biographiques dans les *Moral and Sentimental Essays* », *Cahiers d'histoire. Contrôles et Libertés. Actes du 14^e colloque de l'AEDDHUM*, XXVII(2), hiver 2008, p. 107-116.

³⁹² Trouille, *Sexual Politics* ..., p. 307-309.

patrie »³⁹³. Ainsi, nous pourrions nous demander comment peuvent se concilier cosmopolitisme et attachement patriotique chez les femmes de l'élite de la fin du XVIII^e siècle. Comment d'ailleurs définir le patriotisme de ces femmes et est-il possible de déceler une évolution à partir du moment de la Révolution française et des guerres napoléoniennes? Le cas de la salonnière vénitienne Giustina Renier Michiel, d'ailleurs liée avec Wynne, pourrait ainsi être intéressant. En effet, Renier est souvent décrite comme une Vénitienne faisant preuve de son patriotisme notamment au moyen de ses publications dont les *Origine delle feste veneziane* (1807) et la *Réponse à la lettre de M. de Chateaubriand sur Venise* (1806)³⁹⁴. Toutefois, dans son salon, Renier a reçu nombre d'étrangers à la fois lorsque la République de Venise était encore souveraine au cours des décennies 1780 et 1790 mais aussi lorsqu'elle passe sous domination française, puis autrichienne à partir de 1797. Elle dresse d'ailleurs un portrait favorable du général Alexandre François de Miollis (1759-1828), un de ses convives assidus, qui joue un rôle militaire et politique important en Italie

³⁹³ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 46. Dans *Du séjour des comtes du Nord*, elle écrit encore : « [j]e les [les Anglois] regarde toujours, comme mes compatriotes : mon cœur Anglois ne sauroit se dementir ». Wynne, *Du séjour des comtes* ..., p. 50. Elle inclut encore quelques mentions similaires dans les *Pièces morales & sentimentales*. Wynne, *Pièces morales* ..., p. 34 et 36.

³⁹⁴ Bandini Buti, Maria, *Poetesse e scrittrici. Enciclopedia biografica e bibliografica italiana*, Rome: EBBI, 1942, vol. 2, p. 171-175. Dans les *Origine delle feste veneziane*, Renier Michiel décrit les fêtes et festivals qui étaient traditionnellement célébrés dans la défunte République de Venise alors que dans la *Réponse à la lettre de M. de Chateaubriand*, elle défend Venise et ses attraits contre une sévère critique formulée par ce dernier et publiée dans le *Mercure de France* qui soutient entre autres que « c'est une ville contre nature » et dont les « fameuses gondoles toutes noires semblent des bateaux qui portent des cercueils ». Renier Michiel répond que « ce n'est pas contre nature, monsieur, c'est au-dessus de la nature que Venise s'est élevée ». Renier Michiel, Giustina, « Réponse à la lettre de Mr. Chateaubriand sur Venise », *Giornale dell'italiana letteratura*, vol. XIV(1806), p. 260, 262.

au cours de la Révolution française et de l'Empire napoléonien³⁹⁵. À la lumière de ces observations, il conviendrait de s'interroger sur la façon dont Renier et ses contemporaines conçoivent leur patriotisme et de voir si ce patriotisme s'inscrit nécessairement en opposition avec une possible adhésion à des valeurs cosmopolites.

³⁹⁵ Renier Michiel, Giustina, *Ritratto del Generale Miollis*, Verone : s.e., 1806. Hazard, Paul, *La Révolution française et les lettres italiennes, 1789-1815*, Paris : Hachette, 1910, p. 118 et 569. Je tiens à remercier Susan Dalton pour cette observation sur Renier Michiel.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES

SOURCES MANUSCRITES

Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, documents 39-58. 20 lettres.

Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, documents 59-120. 62 lettres.

Italie Forlì, Biblioteca Saffi, « Poesie autografe », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 121-122. 2 poèmes.

Italie, Mantoue, Biblioteca Teresiana, « Lettere di Bartolomeo Benincasa a Saverio Bettinelli », Fond Bettinelli, boîte 59, documents 1-16. 16 lettres.

ŒUVRES DE GIUSTINIANA WYNNE DI ROSENBERG-ORSINI

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *À Andrea Memmo Chevalier de l'Étoile d'or et Procureur de St. Marc, À l'occasion du Mariage de sa Fille ainée avec Louis Mocenigo*, Venise : Imprimerie Joseph Rosa, 1787.

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Alticchiero*, [Genève] : s.e., [c.1785].

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Alticchiero*, Padoue : s.e., 1787.

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Du séjour des comtes du Nord à Venise en janvier MDCCLXXXII. Lettre de Mme. la comtesse douairiere des Ursins, et Rosenberg à Mr. Richard Wynne, son frere, à Londres*, s.l. : s.e., 1782.

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Les Morlaques*, [Bassano] : s.e., 1788.

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Les Morlaques. Roman historique, descriptif, et poétique en prose*, Modène : Société typographique de Modène, 1788.

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Moral and Sentimental Essays, on Miscellaneous Subjects, Written in Retirement, on the Banks of the Brenta, in the Venetian State*, Londres : J. Robson, 1785. 2 vol.

Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Pièces morales et sentimentales de Madame J. W. C-t-sse de R-s-g. Ecrites à une campagne, sur les Rivages de la Brenta, dans l'Etat Venitien*, Londres : J. Robson, 1785.

SOURCES ÉDITÉES

Descrizione degli spettacoli, e feste datesi in Venezia per occasion della venuta delle LL. AA. II. Il Gran Duca, e Gran Duchessa di Moscovia, sotto il nome di Conti del Nort Nel Mese di Gennajo 1782, Venise : Presso Vincenzo Formaleoni, 1782.

« Del soggiorno de' Conti del Nord in Venezia », *Giornale enciclopedico*, avril 1782, p. 65-67.

« Du sejour des Comtes du Nord », *Giornale Enciclopedico*, mars 1782, p. 3-11.

A.C., « Alticchiero », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, décembre 1787, p. 40-58.

Agnesi, Maria Gaetana et al., *The Contest for Knowledge. Debates over Women's Learning in Eighteenth-Century Italy*, Chicago : The University of Chigaco Press, 2005.

Badinter, Elisabeth (ed.), *Qu'est-ce qu'une femme ?* Paris : P.O.L., 1989.

Beckford, William, *Italy, Spain, and Portugal*, Londres : Richard Bentley, 1840.

[Benincasa, Bartolomeo], *Prospectus de la collection des Œuvres de Madame la Comtesse de Rosenberg*, Brescia : Bettoni, 1805.

Cabanis, Pierre Jean Georges, *Rapport du physique et du moral de l'homme*, Paris : Fortin, Masson et cie., 1843.

Caminer Turra, Elisabetta, *Selected Writings of An Eighteenth-Century Venetian Woman of Letters*, Chicago : University of Chicago Press, 2003.

Casanova, Giacomo, *Mémoires*, Paris : Gallimard, 1958. 3 vol.

Castiglione, Baldassar, *Le livre du courtisan*, Paris : Flammarion, 1991.

Cesarotti, Melchiorre, « Les Morlaques », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, juillet 1789, p. 37-64.

- Cesarotti, Melchiorre, *Opere dell'abate Melchior Cesarotti Padovano. Dell'epistolario*, Pise : Niccolò Capurro, 1813, vol. 38, tome IV, p. 280.
- Diderot, Denis et Jean le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris : Briasson, 1751-1765.
- Diderot, Denis et Jean le Rond d'Alembert, *Supplément à l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Amsterdam : M. M. Rey Libraire, 1776-1777.
- Fontenelle, Bernard le Bovier de, « Entretiens sur la pluralité des mondes habités », *Fontenelle. Œuvres complètes. Tome II*, Paris : Fayard, 1991.
- Fortis, Alberto, « Pièces, ec. Articoli morali e sentimentali », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, septembre 1785, p. 3-12.
- Fortis, Alberto, « Pièces morales & sentimentales », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, octobre 1785, p. 3-12.
- Fortis, Alberto, *Travels into Dalmatia*, New York : Arno Press & The New York Times, 1971.
- Fremantle, Anne (éd.), *The Wynne Diaries vol. 1 (1789-1794)*, London : Oxford University Press, 1935.
- Furetière, Antoine, *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam : A. et R. Leers, 1690.
- G.M.V. di F. « Avviso del traduttore », Wynne di Rosenberg Orsini, *Riflessioni morali, e sentimentali*, Rome : Stamperia Pagliarini, 1804, p. vii-x.
- Levati, Ambrogio, « Rosemberg Contessa Giustiniana », *Dizionario briografico cronologico diviso per classe degli uomini illustri di tutti i tempi e di tutte la nazioni. Classe V, Donne illustri*, Milan : N. Bettoni, 1822, vol. 3, p. 97.
- Loschi, Lodovico Antonio, « All' Autrice », Wynne di Rosenberg-Orsini, *Il trionfo de' gondolieri ovvero novella viniziana plebea*, Venise : Stamperia Graziosi, 1786, p. 5.
- Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Paris : Flammarion, 1979.

[Morelli, Ludovico], *Lettera scritta da un patrizio veneto ad un suo amico, Con cui si descrivono minutamente tutti li Grandiose Spettacoli, co' quali si compiacquè il Veneto Governo di trattenere li Signori Conti del Nord, dal giorno del loro arrivo, fino al giorno della loro partenza*, [Venise] : s.e., [1782?].

Mosconi Contarini, Elisabetta, *Al mio caro ed incomparabile amico. Lettere di Elisabetta Mosconi Contarini all'abate Aurelio De' Giorni Bertola*, Padoue : Editoriale Programma, 1995.

Pindemonte, Ippolito, *Lettere a Isabella (1784-1828)*, Florence : Leo S. Olschki Editore, 2000.

Poulain de la Barre, François, *De l'égalité des deux sexes*, Paris : Fayard, 1984.

Puisieux, Madeleine d'Arsant, *Conseils à une amie*, s.l. : s.e., 1749.

[Renier Michiel, Giustina], *Opere drammatiche di Shakspeare volgarizzate da una dama veneta*, Venise : Presso gli eredi Constantini, 1798.

Renier Michiel, Giustina, « Réponse à la lettre de Mr. Chateaubriand sur Venise », *Giornale dell'italiana letteratura*, vol. XIV(1806), p. 260-267.

Renier Michiel, Giustina, *Ritratto del Generale Miollis*, Verone : s.e., 1806.

Roland, Marie-Jeanne, *Mémoires de Madame Roland*, Paris : Mercure de France, 1966.

Rousseau, Jean-Jacques, *Du Contrat social*, Paris : Gallimard, 1964.

Rousseau, Jean-Jacques, *Émile ou de l'éducation*, Paris : Garnier, 1961.

Rousseau, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris : Librairie générale française, 2002.

Roussel, Pierre, *Système physique et moral de la femme, ou tableau philosophique de la constitution, de l'état organique, du tempérament, des mœurs, & des fonctions propres au sexe*, Paris : Vincent, 1775.

Tissot, Samuel Auguste, *De la santé des gens de lettres*, Lausanne, Franç. Grasset, 1768.

Voltaire, *The Complete Works of Voltaire. Les œuvres complètes de Voltaire. 17. 1737*, Oxford : The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, 1991.

Wortley Montagu, Mary, *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu*, Oxford : Clarendon Press, 1967, vol. 3 (1752-1762).

DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPÉDIES

Dictionnaire des Philosophes, Paris : Albin Michel et Encyclopaedia Universalis, 2006.

Bandini Buti, Maria, *Poetesse e scrittrici. Enciclopedia biografica e bibliografica italiana*, Rome: EBBI, 1941-1942.

Branca, Vittore (dir.), *Dizionario critico della letteratura italiana*, Turin : UTET, 1973, 3 vol.

Delon, Michel (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris : Presses Universitaires de France, 2007.

Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1960-.

Rey, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris : Dictionnaires le Robert, 2006.

Russell, Rinalda (dir.), *Italian Women Writers. A Bio-Bibliographical Sourcebook*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1994.

Russell, Rinaldina (dir.), *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1997.

Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999.

Schlueter, Paul et June Schlueter (dir.), *An Encyclopedia of British Women Writers*, New York : Garland Publishing inc., 1988.

Shattock, Joanne, *The Oxford Guide to British Women Writers*, New York : Oxford University Press, 1993.

Wilson, Katharina M. (dir.), *An Encyclopedia of Continental Women Writers*, New York : Garland Publishing, 1991.

ÉTUDES

- Allard, Rosemarie, *La Querelle du luxe au XVIII^e siècle : Voltaire, Rousseau, et la question du bonheur*, Mémoire de M.A. (Histoire), Université de Montréal, 2003.
- Ambrosini, Frederica, « Toward a Social History of Women in Venice », Martin, John et Dennis Romano (dir.), *Venice Reconsidered: the History of an Italian City-State, 1297-1797*, Baltimore : John Hopkins University Press, 2001, p. 420-453.
- Aymard, Maurice, « Amité et convivialité », Chartier, Roger (dir.), *Histoire de la vie privée. 3. De la Renaissance aux Lumières*, Paris : Seuil, 1999, p. 441-484.
- Berlin, Isaiah, *Vico and Herder. Two Studies in the History of Ideas*, Londres : The Hogarth Press, 1976.
- Berriot-Salvadore, Evelyne, « Le discours de la médecine et de la science », Zemon Davis, Nathalie et Arlette Farge (dir.), *Histoire des femmes en Occident. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris : Plon, 2002, p. 407-454.
- Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio Editori, 2004.
- Bödeker, Hans Erich et Lieselotte Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman in Enlightenment Thought. Conceptualiser la femme dans la pensée des Lumières*, Berlin : Berlin Verlag Spitz, 2001.
- Bourguet, Marie-Noëlle, « L'explorateur », Vovelle, Michel (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris : Seuil, 1996.
- Bloch, Jean, « Discourses of Female Education in the Writings of Eighteenth-Century French Women », Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005, p. 243-258.
- Brunelli, Bruno, *Un'amica del Casanova*, Naples : Sandron, 1923.
- Bury, Emmanuel, *Littérature et politesse : l'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris : Presses universitaires de France, 1996.
- Chartier, Roger (dir.), *Histoire de la vie privée. 3. De la Renaissance aux Lumières*, Paris : Seuil, 1999.

- Chemello, Adriana et Luisa Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste, tra Settecento e Ottocento*, Padoue : Il poligrafo, 2000.
- Church-Duplessis, Véronique, « Identité, morale et divertissement : le rôle des allusions biographiques dans les *Moral and Sentimental Essays* », *Cahiers d'histoire. Contrôles et Libertés. Actes du 14^e colloque de l'AÉDDHUM*, XXVII(2), hiver 2008, p. 107-116.
- Crampe-Casnabet, Michèle, « Saisie dans les œuvres philosophiques (XVIII^e siècle) », Zemon Davis, Nathalie et Arlette Farge (dir.), *Histoire des femmes en Occident. III. XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris : Perrin, 2002, p. 367-406.
- Craveri, Benedatta, *L'âge de la conversation*, Paris : Gallimard, 2002.
- Dalton, Susan, *Engendering the Republic of Letters, Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Montréal et Kingston : McGill-Queen's University Press, 2003.
- Dalton, Susan, « Searching for Virtue : Physiognomy, Sociability and Taste in Isabella Teotochi Albrizzi's *Ritratti* », *Eighteenth-Century Studies*, 40(1), 2006, p. 85-108.
- Damerini, Gino, *Settecento Veneziano. La vita, i tempi, gli amori, i nemici di Caterina Dolfin Tron*, Milan : A. Mondadori, 1939.
- Darnton, Robert, *The Great Cat Massacre and Other Episodes in French Cultural History*, New York : Basic Books, 1999.
- Dens, Jean-Pierre, *L'honnête homme et la critique du goût*, Lexington : French Forum Publishers, 1981.
- Devèze, Michel, *L'Europe et le Monde à la fin du XVIII^e siècle*, Paris : Albin Michel, 1970.
- de Viguerie, Jean, *Filles des Lumières. Femmes et sociétés d'esprit à Paris au XVIII^e siècle*, Paris : Dominique Martin Morin, 2007.
- Diaconoff, Suellen. *Through the Reading Glass. Women, Books, and Sex in the French Enlightenment*. Albany : State University of New York Press, 2005.
- di Robilant, Andrea, *Lucia. A Venetian Life in the Age of Napoleon*, New York : Alfred A. Knopf, 2008.

- di Robilant, Andrea, *A Venetian Affair. A True Tale of Forbidden Love in the Eighteenth Century*. New York : Vintage Books, 2003.
- Eco, Umberto (dir.), *Histoire de la beauté*, Montréal : Flammarion Québec, 2004.
- Eger, Elizabeth et Lucy Peltz, *Brilliant Women. 18th-Century Bluestockings*, Londres : National Portrait Gallery, 2008.
- Elias, Norbert, *La civilisation des mœurs*, Paris : Calmann-Lévy, 1973.
- Ernouf, Alphand, « Notice sur la vie et les écrits de Justine Wynne Comtesse des Ursins et de Rosenberg », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 13, juin-juillet 1858, p. 997-1012.
- Favaro, Adriano, *Isabella Teotochi Albrizzi. La sua vita, i suoi amori e i suoi viaggi*, Udine : Paolo Gaspari, 2003.
- Ferrone, Vincenzo et Daniel Roche (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris : Fayard, 1999.
- Fido, Franco, *Guida a Goldoni, Teatro e società nel Settecento*, Turin: Giulio Einaudi editore, 1977.
- Fido, Franco, « L'illuminismo centro-settentrionale e lombardo. Pietro e Alessandro Verri. Cesare Beccaria » Malato, Enrico (dir.), *Storia della Letteratura italiana. Vol. VI. Il Settecento*, Rome : Salerno Editrice, 1995, p. 495-567.
- Findlen, Paula, « Women on the Verge of Science: Aristocratic Women and Knowledge in Early Eighteenth-Century Italy », Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005, p. 265-287.
- Finlay, Robert, *Politics in Renaissance Venice*, New Brunswick, New Jersey : Rutgers University Press, 1980.
- Flandrin, Jean-Louis, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris : Seuil, 1984.
- Fumaroli, Marc, « La conversation », Nora, Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire. Vol. III : Les France, tome 2 : Traditions*, Paris : Gallimard, 1992, p. 679-743.
- Godineau, Dominique, « La femme », Vovelle, Michel (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris : Seuil, 1996, p. 431-466.

- Goldsmith, Elizabeth C., « *Exclusive Conversations* ». *The Art of Interaction in Seventeenth-Century France*, Philadelphie : University of Philadelphia Press, 1988.
- Goodman, Dena « Enlightenment Salons: The Convergence of Female and Philosophic Ambitions », *Eighteenth-Century Studies*, 22(3), Printemps 1989, p. 329-350.
- Goodman, Dena, *The Republic of Letters. A Cultural History of the French Enlightenment*, Ithaca : Cornell University Press, 1994.
- Goodman, Dena, « Policing Society : Women as Political Actors in the Enlightenment Discourse », Bödeker, Hans Erich et Lieselotte Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman in Enlightenment Thought. Conceptualiser la femme dans la pensée des Lumières*, Berlin : Berlin Verlag Spitz, 2001, p. 129-141.
- Graziosi, Elisabetta, « Presenze femminili: fuori e dentro l'Arcadia », Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio Editori, 2004, p. 67-96.
- Habermas, Jürgen, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris : Payot, 1993.
- Hazard, Paul, *La Révolution française et les lettres italiennes, 1789-1815*, Paris : Hachette, 1910.
- Hesse, Carla, *The Other Enlightenment. How French Women Became Modern*, Princeton : Princeton University Press, 2001.
- Hufton, Olwen, « Le travail et la famille », Zemon Davis, Nathalie et Arlette Farge (dir.), *Histoire des femmes en Occident. III. XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris : Perrin, 2002, p. 25-63.
- Infelise, Mario, « L'editoria », Arnaldi, Girolamo et Manlio Pastore Stocchi (dir.), *Storia della cultura veneta. Vol 5 Il settecento*. Vicenza : Neri Pozza, 1985, tome 1, p. 91-111.
- Isenberg, Nancy, « 'Mon cher frère' : eros mascherato nell'epistolario di Giustiniana Wynne a Andrea Memmo (1758-1760) », del Sapio Garbero, Maria, *Trame Parentali, Trame Letterarie*, Naples : Liguori Editore, 2000, p. 151-165.
- Jenkins, John S., « Leopold Mozart's Madame Wynne. Look to the Lady », *The Musical Times*, 142(1874), printemps 2001, p. 29-32.

- Kelly, Joan, « Early Feminist Theory and the 'Querelle des Femmes', 1400-1789 », *Signs*, 8(1), automne 1982, p. 4-28.
- Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005.
- Korff, Baron M. de, « Lettre sur quelques ouvrages de la Comtesse de Ursins et de Rosenberg », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 13, septembre 1858, p. 1226-1228.
- Labalme, Patricia H. (dir.), *Beyond their Sex. Learned Women of the European Past*, New York : New York University Press, 1980.
- Lampron, Ève-Marie, *Sujets politiques ou objets esthétiques? Les militantes patriotes et républicaines pendant la Révolution française et leur perception par les révolutionnaires (1789-1795)*, Mémoire de M.A., (Histoire), Université de Montréal, 2004.
- Laqueur, Thomas, *Making Sex. Body and Gender from the Greeks to Freud*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1990.
- Lilti, Antoine, *Le monde des salons. Sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris : Fayard, 2005.
- Linton, Marisa, « Virtue Rewarded? Women and the Politics of Virtue in 18th-Century France (Part I) », *History of European Ideas*, 26(1), 2000, p. 35-49.
- Linton, Marisa, « Virtue Rewarded? Women and the Politics of Virtue in 18th-Century France (Part II) », *History of European Ideas*, 26(1), 2000, p. 51-65
- Linton, Marisa, *The Politics of Virtue in Enlightenment France*, New York : Palgrave, 2001.
- Lüsebrink, Hans-Jürgen, « Civilisation », Ferrone, Vincenzo et Daniel Roche (dir.), *Le monde des Lumières*, Paris : Fayard, 1999, p. 169-176.
- Maggs, Barbara W. « Three Phases of Primitivism in Portraits of Eighteenth-Century Croatia », *The Slavonic and East European Review*, 67(4), Octobre 1989, p. 546-563.
- Maixner, Rudolf, « Traductions et imitations du roman *Les Morlaques* », *Revue des études slaves*, 32, 1955, p. 64-79.

- Mars, Francis L., « Pour le dossier de Miss X.C.V. », *Casanova Gleanings*, V, 1962, p. 21-29.
- Matthews Grieco, Sara F., « Corps, apparence et sexualité », Zemon Davis, Nathalie et Arlette Farge (dir.), *Histoire des femmes en Occident. III. XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris : Perrin, 2002, p. 65-110.
- Messbarger, Rebecca, *The Century of Women. Representations of Women in Eighteenth-Century Italian Public Discourse*, Toronto : University of Toronto Press, 2002.
- Messbarger, Rebecca, « The Italian Enlightenment Reform of the Querelle des femmes », Agnesi, Maria Gaetana et al, *The Contest for Knowledge. Debates over Women's Learning in Eighteenth-Century Italy*, Chicago : University of Chicago Press, 2005, p. 1-22.
- Molmenti, Pompeo, *Epistolari veneziani del secolo XVIII. Galanterie e salotti del'700*, Parlerme : Remo Sandron, 1914.
- Mori, Maria Teresa, « Maschile, femminile : L'identità di genere nei' salotti di conversazione », Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio Editori, 2004, p. 3-18.
- Natali, Giulio, « Gli studii delle donne », *Storia letteraria d'Italia. Il Settecento*. Milan : Casa editrice dottor Francesco Vallardi, 1955, vol. 1, p. 126-181.
- Nodier, Charles, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou Variétés littéraires et philosophies*, Paris : Crapelet, 1829, p. 187-194
- Opitz, Claudia, « The Myth of Motherhood Revisited. Reflexions on Motherhood and Female (In-)Equality During the Enlightenment », Bödeker, Hans Erich et Lieselotte Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman in Enlightenment Thought. Conceptualiser la femme dans la pensée des Lumières*, Berlin : Berlin Verlag Spitz, 2001, p. 75-87.
- Ortolani, Giuseppe, « L'amore di Giustiniana Wynne », *Voci e visioni del Settecento veneziano*, Bologna : Nicola Zanichelli, 1926, p. 251-265
- Palazzolo, Maria Iolande, « Leggere in salotto: le funzioni della lettura nei ricevimenti mondani tra Sette e Ottocento », Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla (dir.), *Salotti*

- e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio Editori, 2004, p. 19-27.
- Pasta, Renato, « The History of the Book and Publishing in Eighteenth-Century Italy », *Journal of Modern Italian Studies*, 10(2), 2005, p. 200-217.
- Pizzamiglio, Gilberto, « Le fortune del romanzo e della letteratura d'intrattenimento », Arnaldi, Girolamo et Manlio Pastore Stocchi (dir.), *Storia della cultura veneta. Vol 5 Il settecento*. Vicenza : Neri Pozza, 1985, tome 1, p. 171-196.
- Plebani, Tiziana, « Socialità, conversazioni e casini nella Venezia del secondo Settecento », Betri, Maria Luisa et Elena Brambilla (dir.), *Salotti e ruolo femminile in Italia tra fine Seicento e primo Novecento*, Venise : Marsilio Editori, 2004, p. 153-176.
- Py, Gilbert, *Rousseau et les éducateurs. Etude sur la fortune des idées pédagogiques de Jean-Jacques Rousseau en France et en Europe au XVIII^e siècle*, Oxford : Voltaire Foundation, 1997.
- Redford, Bruce, *Venice and the Grand Tour*, New Haven : Yale University Press, 1996.
- Ricaldone, Luisa, « Eighteenth-century Literature », Panizza, Letizia et Sharon Wood (dir.), *A History of Women's Writing in Italy*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000, p. 95-106.
- Ricaldone, Luisa, « Il carteggio d'amore tra biografia e finizione letteraria : le lettere di Elisabetta Mosconi Contarini all'abate Aurelio De'Giorgi Bertola (1783-1797) », Chemello, Adriana et Luisa Ricaldone, *Geografie e genealogie letterarie. Erudite, biografe, croniste, narratrici, épistolières, utopiste, tra Settecento e Ottocento*, Padoue : Il poligrafo, 2000, p. 139-159
- Ricci, Saverio, « Vita e cultura in Italia nell'età dell'Illuminismo », Malato, Enrico (dir.), *Storia della Letteratura italiana. Vol. VI. Il Settecento*, Rome : Salerno Editrice, 1995, p. 117-186.
- Sama, Catherine M., « Caminer Turra, Elisabetta » Russell, Rinaldina (dir.), *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1997, p. 37-39.
- Sama, Catherine M., « Volume Editor's Introduction », Caminer Turra, Elisabetta, *Selected Writings of an Eighteenth-Century Venetian Woman of Letters*, Chicago : The University of Chicago Press, 2003, p. 1-95.

- Sebastiani, Silvia, « 'Race', Women, and Progress in the Scottish Enlightenment », Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005, p. 75-96.
- Scott, Joan W., « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les cahiers du GRIF*, 37/38, printemps 1988, p. 125-153.
- Shteir, Ann B., « 'With matchless Newton now one soars on high': Representing Women's Scientific Learnedness in England » Bödeker, Hans Erich et Lieselotte Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman in Enlightenment Thought. Conceptualiser la femme dans la pensée des Lumières*, Berlin : Berlin Verlag Spitz, 2001, p. 115-128.
- Sonnet, Martine, *L'éducation des filles au temps des Lumières*, Paris : Cerf, 1987.
- Steinbrügge, Lieselotte, *The Moral Sex. Woman's Nature in the French Enlightenment*, New York : Oxford University Press, 1995.
- Tadini, Francesco, *Lesbia Cidonia. Società, moda e cultura nella vita della contessa Paolina Secco-Suardo Grismondi (Bergamo, 1746-1801)*, Bergamo : Moretti & Vitali, 1995.
- Taylor, Barbara, « Feminists versus Gallants: Manners and Morals in Enlightenment Britain », Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005, p. 30-52.
- Tomaselli, Sylvana, « Woman in Enlightenment Conjectural Histories », Bödeker, Hans Erich et Lieselotte Steinbrügge (dir.), *Conceptualising Woman in Enlightenment Thought. Conceptualiser la femme dans la pensée des Lumières*, Berlin : Berlin Verlag Spitz, 2001, p. 7-22.
- Torcellan, Gianfranco, *Una figura della Venezia settecentesca. Andrea Memmo*, Venise : Istituto per la collaborazione culturale, 1963.
- Trouille, Mary Seidman, *Sexual Politics in the Enlightenment. Women Writers Read Rousseau*. Albany : State University of New York Press, 1997.
- Urban, Linda Padoan, « Il carnevale veneziano », Arnaldi, Girolamo et Manlio Pastore Stocchi (dir.), *Storia della cultura veneta. Vol 5 Il settecento*. Vicenza : Neri Pozza, 1985, tome 1, p. 631-646.
- Vila, Anne C. *Enlightenment and Pathology. Sensibility in the Literature and Medicine of Eighteenth-Century France*. Baltimore : The John Hopkins University Press, 1998.

- Vila, Anne C., « 'Ambiguous Beings': Marginality, Melancholy, and the Femme Savante », Knott, Sarah et Barbara Taylor (dir.), *Women, Gender, and Enlightenment*, New York : Palgrave, 2005, p. 53-69.
- Vovelle, Michel (dir.), *L'homme des Lumières*, Paris : Seuil, 1996.
- Wolff, Larry, *Venice and the Slavs. The Discovery of Dalmatia in the Age of Enlightenment*, Stanford : Stanford University Press, 2001.
- Zemon Davis, Natalie et Arlette Farge (dir.), *Histoire des femmes en Occident. III. XVI^e – XVIII^e siècle*, Paris : Perrin, 2002.

ANNEXE 1 : ESQUISSE BIOGRAPHIQUE DE GIUSTINIANA WYNNE³⁹⁶

« De sang et de caractère anglais, de feu et de douceur italienne, de délicatesse et de goût français »³⁹⁷, Giustiniana Wynne est née à Venise le 21 janvier 1737³⁹⁸. Son père, Richard Wynne (†1751), est d'origine anglaise. Comme le raconte Mary Wortley Montagu (1689-1762), à la suite du décès de sa première épouse, Susanna Church, il voyage sur le continent et arrive à Venise en 1735 où il rencontre Anna Gazzini (1713-ap.1770), fille d'un marchand vénitien³⁹⁹. Wynne* sera légitimée en septembre 1745⁴⁰⁰ puisqu'au moment de sa naissance Richard Wynne n'a pas encore épousé Anna Gazzini⁴⁰¹. Richard Wynne et Anna Gazzini auront encore cinq enfants : Maria Elisabetta (1741), Teresa Susanna (1742),

³⁹⁶ Cette esquisse se base principalement sur les biographies de Giustiniana Wynne écrites par Bruno Brunelli et Andrea di Robilant. Brunelli, *Un'amica del Casanova ...* et di Robilant, *A Venetian Affair ...* Il faut toutefois faire preuve d'une certaine réserve face aux affirmations de ces auteurs qui se basent en grande partie sur les lettres que Wynne a adressées à Andrea Memmo qui se trouvent actuellement à la *Biblioteca civica* de Padoue et au collège Randolph Macon à Ashland en Virginie. Or, ces lettres ne sont pas les originales, il s'agit de copies manuscrites sans doute réalisées par Bartolomeo Benincasa ou une autre personne impliquée dans le projet de publication de la *Collection des Œuvres* de Wynne au début du XIX^e siècle. Nous reviendrons sur les liens entre Memmo et Benincasa et Wynne au cours de cette esquisse.

³⁹⁷ « [D]i sangue e carattere Inglese, di fuoco, e di morbidezza Italiana, e di delicatezza e gusto francese. » Italie, Mantoue, Biblioteca Teresiana, « Lettere di Bartolomeo Benincasa a Saverio Bettinelli », Fond Bettinelli, boîte 59, document 1. Venise, 21 mai 1785.

³⁹⁸ Brunelli cite l'acte de baptême datant du 26 janvier dans lequel est mentionnée la date de la naissance de Giustiniana Francesca Antonia Wynne. Brunelli, *Un'amica ...*, p. 3.

³⁹⁹ « He came several years since to Venice to dissipate his affliction for the loss of his Lady. He was introduced by his Gondolier [...] to this Greek, who I believe was then remarkably handsome, having still great remains of Beauty. » Wortley Montagu, *The Complete Letters ...*, vol. 3 (1752-1762), p. 179. Wortley Montagu attribue probablement à tort des origines grecques à Anna Gazzini. Bien qu'elle soit née sur l'île de Lefkos dans la mer Ionienne où son père était marchand, Brunelli affirme que le nom Gazzini n'est pas d'origine grecque. Les Gazzini retournent d'ailleurs à Venise avant 1722. Brunelli, *Un'amica ...*, p. 2-3.

* Dans cette esquisse biographique, l'emploi du seul nom de Wynne fait toujours référence à Giustiniana Wynne.

⁴⁰⁰ Brunelli reproduit l'acte de légitimation. Brunelli, *Un'amica ...*, p. 4.

⁴⁰¹ Le mariage aura lieu le 26 septembre 1739 ou 1740. Brunelli et Andrea di Robilant prétendent que le mariage est célébré en 1739 alors qu'Anne Fremantle écrit qu'il a lieu en 1740. Brunelli, *Un'amica ...*, p. 3, di Robilant, *A Venetian Affair ...*, p. 22 et Fremantle, Anne (éd.), *The Wynne Diaries*, London : Oxford University Press, 1935, vol. 1 (1789-1794), p. 309.

Richard (1744-1799), Giugliemo (1745) et Anna Amelia (1748)⁴⁰². Bien que Richard Wynne soit protestant, la famille sera élevée selon la tradition catholique, seuls les fils, pour avoir accès à l'héritage paternel se convertiront au protestantisme.

L'éducation de Wynne se conforme au curriculum traditionnel prescrit pour les jeunes Italiennes des classes supérieures : le français, le chant, la danse, l'écriture et la lecture d'ouvrages à caractère moral⁴⁰³. Comme plusieurs de ses contemporaines, Wynne supplée à cette éducation limitée par la lecture avide de tous les ouvrages qui lui tombent sous la main⁴⁰⁴. Après 1753, elle semble aussi avoir bénéficié du savoir de Carlo Lodoli (1690-1761), ancien précepteur de son amant Andrea Memmo (1729-1793)⁴⁰⁵. Lors de son

⁴⁰² Maria Elisabetta, surnommée Bettina, est toujours à Venise en 1789-1790. Elle a épousé « le vieux » Nicholeto. Teresa Susanna, surnommée Tonina, épouse « le vilain » Catterini qui donnait des leçons de danse aux jeunes Wynne. Elle est également à Venise en 1789-1790. Richard quant à lui s'établit en Angleterre et épouse Agathe Camille de Royer. Giustiniana Wynne, qui semble avoir été proche de Richard, séjourne à trois reprises en Angleterre vers 1769-1770, 1783 et 1788-1789. Richard, ou Ricardo, Wynne a cinq enfants, dont Elizabeth et Eugenia, auteures des *Wynne Diaries*. Il meurt en 1799. La fille de Giugliemo, ou William, et de son épouse Cassandra Frederick Augusta, est une chanteuse d'opéra et épouse Vittorio Correr en 1783. C'est sans doute à cette nièce malheureuse que Wynne fait référence dans sa correspondance avec Elisabetta Mosconi Contarini. Quant à Anna Amelia, elle meurt en 1750. Voir Fremantle, *The Wynne Diaries ...*, vol.1, p. 309-317.

⁴⁰³ Dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne aborde indirectement la question de son éducation. Elle écrit : « [m]a docilité pour un tems me rendit l'exemple de mes sœurs : j'étois la première à l'ouvrage ; j'apprenois la musique, le François, la danse ». Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana. *Pièces morales et sentimentales de Madame J. W. C-t-sse de R-s-g. Ecrites à une campagne, sur les Rivages de la Brenta, dans l'Etat Venitien*, Londres : J. Robson, 1785, p. 203. Rebacca Messbarger reprend l'analyse de Maria Ines Bonatti qui traite de l'éducation traditionnelle des jeunes filles italiennes des classes supérieures et établit ce curriculum. Messbarger, *The Century of Women ...*, p. 27.

⁴⁰⁴ La bibliothèque de son père semble avoir été une ressource importante. Wynne, *Pièces morales ...*, p. 195. Des femmes telles Manon Rolland (1751-1793) ou Stéphanie-Félicité de Genlis (1746-1830) se sont aussi tournées vers la lecture pour combler leur instruction limitée. Voir Diaconoff, *Through the Reading Glass ...*, p. 51, 61 et 83

⁴⁰⁵ Di Robilant cite des lettres dans lesquelles Wynne indique qu'elle a reçu la visite de Lodoli avec qui elle s'est longuement entretenue. di Robilant, *A Venetian Affair ...*, p. 47-48. Lodoli est un érudit accompli entretenant des liens avec les intellectuels italiens les plus en vue de son époque : Scipione Maffei (1675-1755), Antonio Vallisneri, Antonio Conti, Gianbattista Vico. Il est aussi précepteur de Francesco Algarotti (1712/3-1764) et d'Andrea Memmo. Sur Lodoli voir del Negro, Piero, « Lodoli, Carlo », Ghisalberti, Alberto

premier séjour en Angleterre à la suite de la mort de son père en 1751-1752, Wynne apprend l'anglais et ramène une demoiselle anglaise avec elle en Italie pour continuer à s'exercer⁴⁰⁶. De plus, de son passage à Paris à son retour d'Angleterre, elle ramène une femme de chambre française ce qui lui permet d'améliorer sa connaissance de la langue française⁴⁰⁷. Les contemporains de Wynne disent d'elle qu'elle dispose « d'une solide culture » et « de talents supérieurs »⁴⁰⁸.

C'est en 1753, au retour de son voyage en Angleterre, que Wynne fait la rencontre du patricien Andrea Memmo à Venise chez le consul anglais Joseph Smith (1682-1770). Entre 1753 et 1758 Memmo sera l'amant de Wynne⁴⁰⁹. C'est cette liaison qui provoque l'échec des négociations pour le mariage de Wynne avec Joseph Smith au cours de l'été 1756. À la suite de cet échec, des négociations pour le mariage de Wynne et Memmo sont entreprises. Les difficultés sont nombreuses. Quoique appauvrie, la famille Memmo appartient à la plus vieille aristocratie vénitienne et Andrea doit succéder à son oncle à la tête de la famille alors que les origines aristocratiques de Wynne sont moins prestigieuses,

(dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 2005, vol. 65, p. 390-392.

⁴⁰⁶ Wynne, *Pièces morales* ..., p. 35. Mary Wortley Montagu mentionne dans une lettre à sa fille que l'aînée des demoiselles Wynne parle anglais. Wortley Montagu, *The Complete Letters* ..., vol. 3, p. 179.

⁴⁰⁷ Ernouf, Alphand, « Notice sur la vie et les écrits de Justine Wynne Comtesse des Ursins et de Rosenberg », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 13, juin-juillet 1858, p. 998.

⁴⁰⁸ « Una Dama dotata di superiori talenti e d'una cultura solida. » Fortis, Alberto, « Pièces, ec. Articoli morali e sentimentali », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, septembre 1785, p. 3. Melchiorre Cesarotti vante aussi la « culture brillante » de Wynne. Cesarotti, Melchiorre, « Les Morlaques », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, juillet 1789, p. 39. Casanova écrit : « Quinte ans plus tard [vers 1775], je l'ai revue veuve, assez heureuse et jouissant d'une honorable considération par rapport à son rang, à son esprit et à ses vertus sociales ». Casanova, *Mémoires* ..., vol. 2, p. 247. Gianfranco Torcellan rapporte que dans ses *Elementi di architettura Lodoliana* (1786), Andrea Memmo rend hommage à Wynne et souligne sa grande culture. Torcellan, *Una figura della Venezia settecentesca* ..., p. 50.

⁴⁰⁹ Sur les rapports entre Wynne et Memmo voir di Robilant, *A Venetian Affair* ...

la noblesse de sa mère ne semble d'ailleurs pas prouvée, et elle ne dispose pas d'une fortune pouvant renflouer les coffres de la famille Memmo⁴¹⁰. Malgré tout un contrat de mariage est soumis au *Signor Bonzio*, un des *avogadori di comun*⁴¹¹ en 1758, mais après plusieurs tergiversations, les négociations échouent lorsque Bonzio lève le voile sur le passé d'Anna Gazzini. La mère de Wynne a eu un fils illégitime d'un Grec qu'elle a abandonné dans un orphelinat de Venise au début des années 1730. Peu de temps après, à l'automne 1758, Anna Gazzini décide de partir avec ses enfants pour l'Angleterre n'entrevoiant pas de retour à Venise. La séparation force Wynne et Memmo à mettre un terme à leur relation même s'ils entretiennent une correspondance tout au long de l'absence de Wynne.

En janvier 1759, alors que les Wynne sont de passage à Paris en direction de l'Angleterre, Giustiniana Wynne fait la rencontre de Giacomo Casanova (1725-1798) et est introduite dans la société du fermier général Alexandre le Riche de la Pouplinière (1693-1762). La belle et spirituelle Giustiniana Wynne charme le vieil homme qui lui demande de l'épouser. Le mariage est sur le point d'être célébré en avril 1759 lorsque Wynne disparaît de Paris⁴¹². La jeune femme étant enceinte et plus en mesure de dissimuler son état, se réfugie, avec l'aide de Casanova, au couvent des Conflans en banlieue de Paris où elle

⁴¹⁰ Dans une lettre à Lady Bute, Mary Wortley Montagu indique que chacune des filles de Richard Wynne dispose de 1 500 £. Wortley Montagu, *The Complete Letters* ..., vol. 3, p. 179.

⁴¹¹ Les *Avogadori* sont trois hommes de loi ou procureurs, membres de la magistrature vénitienne, élus pour une période de six mois et chargé de représenter l'État dans les trois cours suprêmes dont la *Quarantia civile vecchia* qui traite des causes civiles pour la ville même de Venise. Ils examinent aussi les contrats de mariage des patriciens. Finlay, Robert, *Politics in Renaissance Venice*, New Brunswick, New Jersey : Rutgers University Press, 1980, p. xvi-xvii.

⁴¹² Le roi Louis XVI avait même délivré des lettres de naturalité à Wynne en mars 1759. Celles-ci sont retranscrites par Francis L. Mars dans Mars, « Pour le dossier de Miss X.C.V. » ..., p. 27-28.

donne naissance à un garçon qu'elle abandonne en mai 1759⁴¹³. La disparition de Wynne cause tout un émoi dans la société parisienne et lorsque celle-ci quitte le couvent en juillet, la famille est priée de quitter la France. Les Wynne se rendent donc à Londres en passant par Bruxelles.

La famille Wynne ne demeure qu'un an à Londres. Dans ses lettres à Memmo, Wynne mentionne que leur société est restreinte et qu'ils s'ennuient. Ainsi, en septembre 1760 Wynne repart pour Venise : elle y sera à la fin novembre. Bien que tout au long de son absence Wynne ait correspondu avec Memmo, tout laisse croire que les anciens amants n'ont pas repris leur liaison au moment du retour de celle-ci et, en 1761, après avoir peut-être envisagé un moment une vie de célibat⁴¹⁴, Wynne contacte un mariage morganatique avec le comte Philippe Rosenberg-Orsini (1692-1765), de quarante-cinq ans son aîné, ambassadeur autrichien à Venise⁴¹⁵. En 1764, l'ambassadeur est rappelé et Wynne retourne

⁴¹³ Wynne semble avoir eu une aventure avec un autre homme que Memmo au cours de l'été 1758 si bien que la paternité de l'enfant ne peut être attribuée sans risque d'erreur. Cet épisode est raconté en détail dans les *Mémoires* de Casanova, Wynne (Mlle. X.C.V.) aurait sans doute gardé son secret si ce n'eût été des révélations du mémorialiste. Voir Casanova, *Mémoires* ..., vol. 2, chapitres VIII à XI. Bien que les *Mémoires* de Casanova soient truffés d'erreurs, Francis L. Mars répertorie les documents d'archives, notamment policières, permettant de confirmer les dires de Casanova. Voir Mars, « Pour le dossier de Miss X.C.V. » ..., p. 20-29.

⁴¹⁴ Dans sa biographie de Wynne, di Robilant mentionne que dans ses dernières lettres adressées à Memmo juste avant son retour à Venise, la jeune femme laisse entendre qu'elle envisageait de convertir sa dot en investissement de façon à pouvoir mener une existence indépendante financée sur les intérêts issus de son investissement. Frederica Ambrosini note par ailleurs qu'au cours des XVII^e et particulièrement du XVIII^e siècle, la vie de célibataire devient une option de plus en plus acceptée chez les jeunes vénitiennes entre autres en raison de la hausse vertigineuse du montant des dots. Ambrosini, « Toward a Social History of Women in Venice » ..., p. 424-427. di Robilant, *A Venetian Affair* ..., p. 247-248, 260.

⁴¹⁵ Philippe de Rosenberg-Orsini âgé de 69 ans contracte alors une deuxième union. Dans une lettre de mars 1762 à Mary Wortley Montagu (1689-1762), Chiara Michiel écrit : « Monsieur de Rosemberg a epousé la Justiniana Wyn, sans pourtant la déclarer ni sa femme, ni Ambassadrice ». Wortley Montagu, Mary, *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu*, Oxford : Clarendon Press, 1967, vol. 3 (1752-1762), p. 288. Sur Wortley Montagu voir Annexe 3.

en Autriche avec son époux. Ils s'installent à Klagenfurt en Carinthie où le comte meurt en février 1765. Wynne demeure en Autriche jusque vers 1769. Cette période de sa vie est très peu documentée et dans les *Pièces morales & sentimentales*, elle se contente de mentionner qu'« il [lui] est arrivé de passer cinq de [s]es meilleures années dans une petite ville de province en Allemagne, comptant tous les jours en partir, & y étant retenue par une quantité de petits motifs »⁴¹⁶. Après être allée visiter son frère Richard en Angleterre⁴¹⁷, Wynne rentre à Venise vers 1770.

Au cours de ses jeunes années, Wynne avait fréquenté le *Ridotto*, célèbre salon de jeu et lieu de rencontre de l'élite vénitienne, ainsi que le cercle du consul anglais Smith. Entre 1761 et 1764, alors qu'elle était l'épouse du comte Rosenberg, elle a dû limiter ses interactions sociales puisque les lois vénitiennes interdisent les contacts directs entre les patriciens et les dignitaires étrangers. Mais à son retour à Venise en 1770, Wynne intègre et préside les cercles de sociabilité les plus en vue. Aussi, lorsque le Britannique William Beckford (1759-1844) arrive à Venise à l'été 1780, Wynne l'introduit à certains des membres les plus distingués de l'élite locale⁴¹⁸. L'esprit vif de Wynne vanté par plusieurs lui permet d'être « l'une des reines de l'aristocratie vénitienne »⁴¹⁹. Son salon à Venise ou à Padoue, où elle passe de plus en plus de temps à partir de la fin des années 1770, est alors

⁴¹⁶ Wynne, *Pièces morales ...*, p. 147

⁴¹⁷ Elle se rendra en Angleterre encore à deux reprises vers 1784 et ensuite en 1788 pour rentrer à Venise à l'automne 1789.

⁴¹⁸ « Madame de Rosenberg arrived, to whom I had the happiness of being recommended. She presented me to some of the most distinguished of the Venetian families at their great casino. » Beckford, William, *Italy, Spain, and Portugal*, Londres : Richard Bentley, 1840, p. 57.

⁴¹⁹ Ernouf, « Notice sur la vie et les écrits » ..., p. 1000.

l'un des plus importants de la République des doges : « la Wynne est assez connue [...] pour le rôle vif que son salon et sa compagnie occupent dans le milieu vénitien de l'époque »⁴²⁰. Pompeo Molmenti l'inclut parmi les salons les plus célèbres des dernières années de la République des doges aux côtés de ceux de Caterina Dolfin Tron (1736-1793), Giustina Renier Michiel (1755-1832), Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1835)⁴²¹. Parmi ceux et celles qui fréquentent le salon de Wynne notons d'abord les littéraires Ippolito Pindemonte (1753-1828), Melchiorre Cesarotti (1730-1808)⁴²² et Aurelio Bertola (1753-1798), les professeurs de l'université de Padoue Giuseppe Toaldo (1719-1797)⁴²³ et Simone Stratico (1730-1824), les patriciens Andrea Dandolo et Andrea Memmo, de même plusieurs voyageurs dont William Beckford et les Krüdener⁴²⁴. Wynne fréquente et se lie d'amitié avec d'autres salonnières telles Elisabetta Mosconi Contarini (1751/2-1807)⁴²⁵, Isabella Teotochi Albrizzi⁴²⁶, Giustina Renier Michiel et Silvia Curtioni Verza (1751-1835)⁴²⁷. Il

⁴²⁰ « La Wynne è abbastanza nota [...] per il vivace ruolo che il suo salotto e la sua compagnia ricoprirono nell'ambiente veneziano del tempo. » Torcellan, *Andrea Memmo* ..., p. 47. Dans cet ouvrage, Torcellan insère une gravure intitulée *Il salotto Rosemberg* entre le page 47 et 48.

⁴²¹ Molmenti, *Epistolari veneziani* ..., p. 186.

⁴²² Dans sa lettre du 14 juin 1782 de Padoue, Beckford mentionne : « I closed my evening at my friend Madame de Rosenberg's, where I met Cesarotti, who read to us some of the most affecting passages in his Fingal ». Beckford, *Italy* ..., p. 141.

⁴²³ Dans les *Pièces morales & sentimentales*, Wynne demande conseil à son ami l'abbé T- professeur d'astronomie à l'université de Padoue. Wynne, *Pièces morales* ..., p. 64.

⁴²⁴ Le baron Burckard Alexis Constantin von Krüdener (v.1748-1802) et son épouse Barbara Juliana von Krüdener (1764-1824) sont à Venise en 1786. Le baron occupe des fonctions diplomatiques au nom de l'impératrice Catherine II (1729-1796). Ils sont à Venise en 1786.

⁴²⁵ Les deux femmes se rencontrent pour la première fois en 1786 et se lient immédiatement d'amitié. Les lettres de Wynne adressées à Mosconi en attestent.

⁴²⁶ Une lettre du 2 juillet 1787 d'Ippolito Pindemonte à Teotochi mentionne que Wynne attend l'arrivée de celle-ci à Altichiero. Pindemonte, Ippolito, *Lettere a Isabella (1784-1828)*, Florence : Leo S. Olschki Editore, 2000, p. 24.

⁴²⁷ Dans ses lettres à Mosconi, Wynne salue et félicite Silvia Curtioni Verza à quelques reprises. Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 91 et 114. Altichiero, 23 juin 1787 et s.d., s.l.

faut toutefois noter que les rapports entre Wynne et Caterina Dolfin Tron, une autre figure importante de la sociabilité de l'époque, sont plutôt tendus. À la suite d'une intervention de Dolfin pour que son ami Gian Galleazzo Serbelloni rétracte sa promesse de louer une de ses demeures à Wynne, elle lui écrit : « je n'ai plus vu aucun membre de la famille Winne, et non plus le Seigneur Angelo Querini ; s'ils s'étaient mis en colère contre moi je serais très contente »⁴²⁸.

Angelo Querini (1721-1796) et Bartolomeo Benincasa (1746-1816) doivent être distingués comme les amis les plus assidus de Wynne au cours des dernières années de sa vie. C'est vers eux qu'elle se tourne lorsqu'elle se trouve en difficulté en raison d'une importante dette de jeu contractée en 1773⁴²⁹. Elle passe donc ces dernières années, particulièrement la décennie 1780, en compagnie de ces deux fidèles amis et admirateurs à Venise et à la villa Alticchiero du Sénateur Querini tout près de Padoue. Dans ses lettres à Mosconi, Wynne décrit à deux reprises son emploi du temps : la matinée elle écrit ou elle lit, l'après-dîner, elle voit du monde ou se promène et le soir elle lit, va à un café, joue aux cartes ou voit ses amis avec lesquels elle fait de l'esprit⁴³⁰. Ainsi, au cours de la dernière décennie de sa vie Wynne décide de prendre la plume. Querini et Benincasa auront un rôle

⁴²⁸ « Non ho più veduto alcuno della famiglia Winne, e neppure il Sig. Angelo Querini ; s'essi fossero meco in colera sarei contentissima ». La lettre date du 14 août 1784. Une semaine plus tard elle ajoute : « Non abbiate alcun pensiero per la colera del Winne, e di Angelo Querini, non posso dirvi quanti incomodi e dispiaceri avrei risparmiati se fossero stati disgustati di me qualche anno prima ». Damerini, *Settecento Veneziano* ..., p. 301-302.

⁴²⁹ Gino Damerini indique qu'elle devrait 3193 florins à Carlo Antonio Donà, comme toujours impayée en 1783 si bien que Donà fait saisir la rente de Wynne de 700 florins par trimestre provenant d'Autriche. Damerini, *Settecento Veneziano* ..., p. 194.

⁴³⁰ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 81 et 97. Alticchiero, 20 octobre 1786 et Padoue, 13 septembre 1787.

non négligeable dans la carrière littéraire de celle-ci, le premier par ses encouragements alors qu'elle rédige quelques-uns de ses ouvrages à Alticchiero⁴³¹ et le second en tant qu'éditeur et collaborateur. Wynne meurt à Padoue le 22 août 1791.

⁴³¹ Dans une lettre à Mosconi, Wynne écrit : « [j]'ai beaucoup écrit aujourd'hui Quirini s'extasie de mes écrits ». Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 110. Alticchiero, 17 juin 1788.

ANNEXE 2 : L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

DU SÉJOUR DES COMTES DU NORD

La première publication de Wynne date de 1782. L'ouvrage s'intitule *Du séjour des comtes du Nord à Venise en janvier MDCCLXXXII. Lettre de Mme. la comtesse douairiere des Ursins, et Rosenberg à Mr. Richard Wynne, son frere, à Londres*⁴³². Il s'agit d'une description très détaillée des fêtes et activités qui ont eu lieu à Venise pour célébrer la venue des grands-ducs russes Paul Petrovitch (1754-1801) et Maria Féodorovna (1759-1828)⁴³³. La description, rédigée dans le genre épistolier, inclut un certain nombre de digressions dans lesquelles l'auteure expose ses vues sur le gouvernement de Venise et la sagesse de ses lois, l'empereur autrichien Joseph II et l'impératrice Catherine II de Russie ainsi que sur d'autres sujets. Ce sont ces digressions qui donnent le charme à cette œuvre de Wynne et qui la distingue des autres descriptions rédigées par d'autres témoins. En effet, bien que plus riche en détails, la *Descrizione degli spettacoli, e feste*⁴³⁴ est très austère, l'auteur se contente de noter chacune des activités des Comtes avec précision dénombrant même les invités et serveurs tandis que la *Lettera scritta da un patrizio veneto*⁴³⁵ de Ludovico Morelli est plus brève et se limite souvent à une simple énumération des activités

⁴³² Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Du séjour des comtes du Nord à Venise en janvier MDCCLXXXII. Lettre de Mme. la comtesse douairiere des Ursins, et Rosenberg à Mr. Richard Wynne, son frere, à Londres*, s.l. : s.e., 1782.

⁴³³ Fils de Catherine II de Russie, il lui succédera en 1796 en tant que Paul 1^{er} de Russie et son épouse Sophie Dorothee de Wurtemberg.

⁴³⁴ *Descrizione degli spettacoli, e feste datesi in Venezia per occasion della venuta delle LL. AA. II. Il Gran Ducà, e Gran Duchessa di Moscovia, sotto il nome di Conti del Nort Nel Mese di Gennajo 1782*, Venise : Presso Vincenzo Formaleoni, 1782. L'auteur reste anonyme.

⁴³⁵ [Morelli, Ludovico], *Lettera scritta da un patrizio veneto ad un suo amico, Con cui si descrivono minutamente tutti li Grandiose Spettacoli, co' quali si compiacque il Veneto Governo di trattenerli li Signori Conti del Nord, dal giorno del loro arrivo, fino al giorno della loro partenza*, [Venise] : s.e., [1782?].

des Comtes. Une comparaison entre les différentes relations d'un même événement met en relief les distinctions. L'auteur anonyme de la *Descrizione degli spettacoli, e feste* écrit :

Le soir ils jouirent d'une cantate dans la salle des Philharmoniques, exécutée par 80 filles, tirées de 4 conservatoires de la ville, toutes vêtues en uniforme, qui se partage en deux amples orchestres, qui en chantant, et qui en jouant d'instruments variés formèrent un divertissement grandiose pour environ une heure, et demi⁴³⁶.

Quant à Morelli, il décrit ainsi les événements :

Le soir de cette journée leur fut donné une cantate dans la maison susdite [des philharmoniques], exécutée par quatre-vingts filles de quatre hôpitaux. L'invitation en masque suivit [...] ; invitation faite à la seule Noblesse Vénitienne, et Étrangère. La foule, et la multitude de la Noblesse y étant intervenue, est impossible à narrer. Pour ce qui est de la trame du nouveau spectacle, on ne peut qu'applaudir comme le firent spécialement les deux sujets à qui il était précisément dédiée⁴³⁷.

Voici enfin la description de Wynne :

Le soir, toujours dans le même Palais, on donna aux Illustres Voyageurs un divertissement, que la seule Ville de Venise est en possession de fournir. Cent Filles, tirées des Differens Conservatoires, ou grands Hopitaux de la Ville, habillées toutes en noir, uniforme, qui est propre à leur etat, executerent une Cantate à plusieurs voix entremelées de Chœurs, & s'accompagnerent elles mêmes sur toute sorte d'instrumens : il n'y avoit d'hommes parmi elles, que le seul Compositeur. Le luxe en Musique regne ici à un point incroyable : il y a dans le païs grand nombre de belles voix, dont la pepiniere se trouve surtout dans ces Conservatoires. Il est naturel, que la chose soit ainsi : parmi le grand nombre d'orphelines recueillies dans

⁴³⁶ « La sera godettero una Cantata nella Sala dei Filarmonici, eseguita da 80 Figlie, tratte da 4 Conservatorj della Città, tutte vestite in uniforme, che divide in de ampie orchestre, chi col canto, e chi col suono di varj Strumenti formarono un grandevole trattenimento per circa un'ora, e mezza. » *Descrizione degli spettacoli, e feste* ..., p. 5.

⁴³⁷ « Nella sera di questo giorno si diede Loro una Cantata nella Casa sopradetta, eseguitasi da ottanta figlie de' quattro Ospitali. L'invito seguì in Maschera colla *Bavuta calata* ; invito fattosi alla solla Nobilità Veneta, e Forestiera. La folla, e la moltitudine della Nobilità intervenutavi, non è possibile a narrarsi. Per quello poi che spetta all'orditura del tutto nuovo spettacolo, non si può che applaudire, come lo fu segnatamente dai due Soggetti, a' quali venne precisamente dedicato. » [Morelli], *Lettera da un Patrizio* ..., p. VII-VIII

ces Hopitaux dès le plus bas age, on fait choix de celles, qui paroissent avoir le plus bel organe : On leur apprend la Musique du moment, qu'elles sont reçues, & le plus souvent le Maître de Musique suffit pour determiner le choix de ces jeunes objets de la charité publique, parmi celles, qui briguent d'y etre admises, soit par la misere, soit par la mort de leurs Parens. La destination de leur talent est uniquement au service de l'Eglise : aussi ne leur est-il jamais permis, même après le mariage, de monter sur le Theatre dans les Etats de Venise. L'on reproche aux élèves des Hopitaux une maniere de chanter froide, même insipide. Il est tres-possible, que l'habitude de chanter en latin des paroles, qu'elles n'entendent point asservisse peu à peu le sentiment à la methode. Il est certain, que lorsque même elles chantent des airs d'Opera les plus tendres, & qu'elles tâchent de mettre le plus d'expression dans leur chant, les amateurs delicats s'apperçoivent d'un gout emprunté, qui paroît s'éloigner de la Nature. Il regne une emulation dans les quatre Conservatoires, qui va jusqu'à la jalousie : ce qui fait, que l'on tâche de se surpasser les uns les autres, par le choix des meilleurs Compositeurs, & par le debut continuel de quelque nouveau sujet, qui determine le concours, & augmente la brigue.

La facilité du masque, l'invitation publique à toute la noblesse, avoit mené une foule prodigieuse au Palais. L'envie d'approcher des Comtes du Nord, de les voir face à face, & peut-être aussi d'en être remarqué, avoit encouragé les plus timides. Malgré la chaleur, qui regnoit dans la Salle du Concert, les Comtes du Nord persisterent jusqu'à la fin de la Cantate, & même après se tinrent quelque tems dans la Salle, pour contenter l'avidité affectueuse des Spectateurs, dont les yeux ne pouvoient se rassasier de l'aspect de ces Personnages⁴³⁸.

Les observations de Wynne sur les origines et la formation de ces jeunes filles, sur leur méthode ainsi que sur la compétition entre les diverses institutions ajoutent beaucoup de vivacité et d'intérêt à la description générale des fêtes et spectacles organisés en l'honneur des Comtes du Nord.

⁴³⁸ Wynne, *Du séjour des comtes du Nord ...*, p. 33-35.

Aussi, la réception de l'opuscule de Wynne a été plus que favorable : « à Vicence [Vicenza] non seulement cet agréable opuscule plut, mais il électrisa »⁴³⁹. Le *Giornale Enciclopedico* souligne que l'auteure fait un heureux usage de ses talents et de sa culture et qu'elle « accompagne, pour ainsi dire, les Comtes du Nord d'un lieu à l'autre sans jamais se fatiguer, et sans fatiguer celui qui lit, chose bien difficile à obtenir »⁴⁴⁰. Le *Giornale Enciclopedico* mentionne également que l'œuvre a été traduite en italien à deux reprises dès l'année de sa publication⁴⁴¹ et ce, malgré le fait qu'il existait au moins déjà deux descriptions rédigées en italien. La première traduction est identifiée comme celle de Venise alors que la seconde est celle d'Elisabetta Caminer Turra (1751-1796) d'ailleurs éditrice du *Giornale Enciclopedico* et publiée à Vicence dans l'imprimerie de Caminer⁴⁴². Comme en attestent le compte-rendu du *Giornale Enciclopedico* et les deux traductions italiennes, l'accueil fait au premier ouvrage publié de Wynne est positif ce qui a pu encourager l'auteure à poursuivre ses activités littéraires.

⁴³⁹ « A Vicenza piacque non solo questo gentile opuscolo, ma elettrizzo. » « Del soggiorno de' Conti del Nord in Venezia », *Giornale enciclopedico*, avril 1782, p. 65. L'auteur(e) du compte-rendu publié en deux parties dans les numéros de mars et d'avril 1782 du *Giornale Enciclopedico* n'est pas identifié. Il s'agit peut-être d'Elisabetta Caminer Turra, éditrice du journal et traductrice de l'opuscule.

⁴⁴⁰ « Du séjour des Comtes du Nord », *Giornale Enciclopedico*, mars 1782, p. 4. « La Sig. Contessa accompagna, per così dire, i Conti del Nord da un luogo all'altro senza stancarsi mai, e senza stancare che legge ; cosa ben difficile da ottenersi in simili casi. » « Del soggiorno ... », p. 66-67.

⁴⁴¹ « Del soggiorno ... », p. 65-67. L'auteur du compte-rendu indique que l'édition française de même que celle de Venise en italien sont presque épuisées. L'édition de Vicence comptera une centaine de copies.

⁴⁴² Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Del soggiorno de' Conti del Nord in Venezia nel gennaio del 1782. Lettera di madama la contessa vedova degli Orsini di Rosenberg al signor Riccardo Wynne suo fratello a Londra*, Vicence : Stamperia Turra, 1782. Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Del soggiorno dei Conti del Nord a Venezia in Gennaio 1782. Lettera*, [Venise] : s.e., 1782.

PIÈCES MORALES & SENTIMENTALES

À Londres en 1785, paraissent les *Pièces morales & sentimentales* ainsi qu'une traduction anglaise simultanée les *Moral and Sentimental Essays*⁴⁴³. Dans une lettre de mai 1785 adressée à Saverio Bettinelli (1718-1808)⁴⁴⁴, Benincasa décrit le processus de publication de cet ouvrage⁴⁴⁵. Il dit d'abord s'être rendu à Londres où il a demandé l'opinion de quelques personnes qui se sont distingués dans les belles lettres. Ceux-ci ont applaudi et Benincasa a trouvé un libraire qui a non seulement accepté de publier le manuscrit mais, qui a fait faire une traduction anglaise du texte pour la publier simultanément⁴⁴⁶. Avant même sa publication, l'ouvrage est apprécié. Cette œuvre, où les réflexions de l'auteure sont complétées par des références autobiographiques, traite d'une variété de sujets : des voyages au jeu ; d'une histoire des héros subalternes (*Nouvelle vénitienne plébeyenne*) à la musique ; des pressentiments à un apologue sur la division des pouvoirs mettant en scène la papauté (la pie) et le Saint-Empire (l'aigle). Comme l'affirme Alberto Fortis (1741-1803) dans son compte-rendu de l'œuvre publié dans le *Nuovo*

⁴⁴³ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana. *Pièces morales et sentimentales de Madame J. W. C-t-sse de R-s-g. Ecrites à une campagne, sur les Rivages de la Brenta, dans l'Etat Venitien*, Londres : J. Robson, 1785. Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Moral and Sentimental Essays, on Miscellaneous Subjects, Written in Retirement, on the Banks of the Brenta, in the Venetian State*, Londres : J. Robson, 1785. 2 vol.

⁴⁴⁴ Voir Annexe 4.

⁴⁴⁵ Italie, Mantoue, Biblioteca Teresiana, « Lettere di Bartolomeo Benincasa a Saverio Bettinelli », Fond Bettinelli, boîte 59, document 1. Venise, 21 mai 1785.

⁴⁴⁶ L'éditeur, dans son *Avant-Propos*, offre une explication différente : « c'est l'idée de la Dame de publier l'Ouvrage suivant comme original dans deux langues en même tems. L'habileté de l'auteur dans l'une ou l'autre langue, la circonstance des différentes parties de l'Ouvrage étant quelquefois composées en Anglois, & quelquefois en François, l'impossibilité qu'elle trouve elle-même de se rappeler dans plusieurs cas laquelle des deux exprima d'abord ses pensées, & la différence des éditions Française & Angloise, dans des passages innombrables, quant à l'égard de la pensée & de l'expression, sont, il faut en convenir, des considérations d'un poids suffisant pour donner un haut degré de plausibilité à ce plan de publication ». « Avant-Propos de l'éditeur », Wynne, *Pièces morales ...*, p. xi-xii.

*Giornale Enciclopedico*⁴⁴⁷, « chacun [des articles] a [...] le mérite de l'originalité et les grâces du naturel à son plus haut degré »⁴⁴⁸. Cette nouvelle entreprise de Wynne est encore une fois accueillie favorablement par ses contemporains. Selon Fortis, elle se distingue des autres auteures :

une dame dotée de talents supérieurs et d'une solide culture, et ainsi très loin de tout ce qui habituellement donne l'occasion d'être ridicule aux femmes de lettres de nos jours, dont la petite ambition se réduit habituellement à rien de plus que de parler un jargon circonscrit à six dizaines de termes empruntés à la physique, et à mesurer avec un fil grossier quelques petits vers rachitiques, est l'auteure de ce livre petit de grandeur, et plein à craquer de philosophie⁴⁴⁹.

La dernière, et plus volumineuse, pièce de l'œuvre, la *Nouvelle vénitienne plébeyenne*, suscite un intérêt particulier chez les Vénitiens et est presque immédiatement traduite en italien. Dans cette composition, Wynne souhaite prouver que la vertu et le courage sont des qualités répandues indistinctement par la nature parmi toutes les classes de la population. Elle met donc en scène un jeune gondolier, Deo, qui, pour pouvoir épouser Bettina, doit remporter la *Regata* ou course de gondoles. Les deux traductions sont publiées

⁴⁴⁷ Au cours de l'année 1782, le *Giornale Enciclopedico* devient le *Nuovo Giornale Enciclopedico*. Il demeure sous la direction d'Elisabetta Caminer Turra.

⁴⁴⁸ « [O]gnuno de' quali ha però il merito dell'originalità e le grazie della naturalezza al sommo grado. » Fortis, Alberto, « Pièces morales & sentimentales », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, octobre 1785, p. 3.

⁴⁴⁹ « Una Dama dotata di superiori talenti e d'una cultura solida, e quindi lontanissima da tutto ciò che suole dar presa al ridicolo nelle Dame Letterate de' giorni nostri, la piccola ambizione delle quali generalmente si riduce a poco più che al parlare un gergo circoscritto a sei decine di voci tolte alla Fisica, e al misurare coll'accia qualche verserello rachitico, è l'Autrice di questo libro piccolo di mole, e pieno zeppo di filosofia. » Fortis, Alberto, « Pièces, ec. Articoli morali e sentimentali », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, septembre 1785, p. 3.

à Venise et à Naples en 1786⁴⁵⁰. L'ouvrage entier sera traduit en italien par G.M.V di F. et publié à Rome en 1804 sous le titre de *Riflessioni morali, e sentimentali*⁴⁵¹. Dans sa préface, le traducteur mentionne que l'œuvre « mérit[e] d'être traduite et purgée »⁴⁵². En effet, la presse ne jouissant plus d'une « liberté illimitée », « plusieurs grossières erreurs contre la religion pure de l'évangile ; plusieurs réflexions et images moins chastes, et peu digne de la pudeur féminine [...] [qui] gâchent cet ouvrage » ont été omises ou corrigées⁴⁵³. Ainsi, malgré quelques « erreurs » de l'auteure, le traducteur a jugé que l'œuvre était encore suffisamment intéressante pour être traduite en italien et publiée près vingt ans après son édition originale.

ALTICCHIERO

Je vous demande des a present toute votre indulgence pour cette production de votre Amie. [...] C'est de mes enfans celui qui me ressemble le moins. Il est serieux, et je suis ordinairement gaie, il est sententieux, et sa mere n'est que sentiment. Nous ne conversons pas trop bien ensemble. J'ai tente de lui donner pour compagne de son enfance la legerete afin de lui procurer une marche aisee et delicate avec tout cela, Alticchiero ne peut cesser d'etre ce qu'il est [...]. Toujours decrire, et jamais sentir. Trouvez vous que mon lot ait ete agreable ? Que Quirini ne sache jamais le peu d'interest que m'a

⁴⁵⁰ La traduction de Venise intitulée *Il trionfo de' gondolieri ovvero Novella viniziana plebea* est de Lodovico Antonio Loschi (Venise : Stamperia Graziosi, 1786). Celle de Naples, qui porte le même titre, est de Pietro Chiari (Naples : Presso Giuseppe di Bisogno, 1786).

⁴⁵¹ Nous ne disposons pas de davantage d'informations sur l'identité du traducteur. Brunelli fait état d'une autre traduction de l'oeuvre par le professeur Giovanni Barili que nous n'avons pas été en mesure de retracer. (Sondrio : tipografia della Cagnoletta, 1828.)

⁴⁵² « [M]eritava d'essere tadotta, e purgata. » G.M.V. di F. « Avviso del traduttore », Wynne di Rosenberg Orsini, *Riflessioni morali, e sentimentali*, Rome : Stamperia Pagliarini, 1804, p. vii. Nous soulignons.

⁴⁵³ « Molti grossolani errori contro la pura Religione del Vangelo ; molte riflessioni ed imagini meno gastigate e poco degne della femminil verecondia [...] deturpavano questo lavoro. » G.M.V. di F. « Avviso del traduttore » ..., p. viii.

inspire ce travail. Tel qu'il est pourtant, il ne manquera point de se faire quelques admirateurs, et j'en suis contente⁴⁵⁴.

C'est ainsi que Wynne introduit la réédition de son ouvrage intitulé *Alticchiero* à Elisabetta Mosconi Contarini en 1787. Dans cet opuscule, l'auteure décrit minutieusement la villa et les jardins de son ami Angelo Querini située à Alticchiero. Tout comme *Du séjour des comtes du Nord*, la description prend la forme d'une lettre et est adressée au Genevois Jean Huber (1721-1786). Elle accompagne le visiteur pas à pas dans chacune des pièces de la villa et chacune des sections des jardins, décrit et explique ce que représente les statues et autres pièces égyptiennes, grecques, romaines et étrusques qui ornent les lieux.

Cette œuvre est éditée pour la première fois vers 1785⁴⁵⁵. Une seconde édition – augmentée des nouvelles acquisitions de Querini, de notes érudites de Benincasa, d'une trentaine de gravures représentant les principaux monuments ainsi que d'un plan des lieux – est publiée à Padoue en 1787⁴⁵⁶. L'œuvre ne semble pas avoir été traduite, mais encore une fois, l'auteure et son œuvre sont couvertes d'éloges par le *Nuovo Giornale Enciclopedico* : « Mad[ame] de R[osenberg] se promène avec ses lecteurs, converse avec eux avec une aimable négligence, s'arrête ou divague à propos, raisonne sans prétention, plaisante avec décence, mélange la réflexion au sentiment, son érudition est assaisonnée par le goût, son

⁴⁵⁴ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 99. Padoue, 3 novembre 1787.

⁴⁵⁵ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Alticchiero. A M. Huber, de Genève*, [Genève]. : s.e., [c.1785]. La date exacte de publication est inconnue mais dans sa lettre du 25 juillet 1785 à Isabelle Teotochi Albrizzi, Ippolito Pindemonte parle déjà de la description d'Alticchiero de Wynne. Pindemonte, *Lettere a Isabella ...*, p. 8. Quant au lieu d'édition, le *Nuovo Giornale Enciclopedico* prétend que c'est Huber lui-même qui a fait imprimer l'œuvre à Genève pour la distribuer à ses amis. A.C., « Alticchiero », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, décembre 1787, p. 42.

⁴⁵⁶ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Alticchiero*, Padoue : s.e., 1787.

esprit est supérieur à l'érudition : elle est une Grâce qui se divertit dans un Musée, et en touchant les diverses pièces elle les fait plus belles »⁴⁵⁷. Cette œuvre qui décrit une demeure philosophique est aujourd'hui d'une grande utilité aux chercheurs qui s'intéressent à la villa dont les pièces ont été dispersées au fil du temps et dont les derniers vestiges ont été détruits par la Première Guerre mondiale⁴⁵⁸.

A ANDREA MEMMO

Wynne publie l'opuscule *A Andrea Memmo* à l'occasion du mariage de Lucia Memmo (1770-1854), la fille aînée de Memmo, avec Alvise Mocenigo (1760-1815) célébré en 1787⁴⁵⁹. Cette publication s'inscrit dans une tradition voulant que des poèmes et diverses compositions soient publiés pour célébrer les mariages, les succès politiques et autres grands événements⁴⁶⁰. Toutefois, en dédiant cette œuvre à Andrea Memmo⁴⁶¹ et non aux

⁴⁵⁷ « Mad. di R. passeggia co' suoi lettori, conversa seco loro con un' amabile negligenza, s'arresta o divaga a proposito, ragiona senza pretensione, scherza con decenza, mescola la riflessione al sentimento, la sua erudizione è condita dal gusto, il suo spirito è superiore all'erudizione: ella è una Grazia che si trastulla in un Museo, e nel toccarne i varj pezzi gli fa più belli. » A. C., « Alticchiero » ..., p. 57-58.

⁴⁵⁸ Brunelli, *Un'amica* ..., p. 256. Un exemple de cette utilisation de l'œuvre de Wynne est celui de l'égyptologue Éric Varin. Voir Varin, Éric, « Notes sur la dispersion de quelques objets égyptiens provenant de la villa Quirini à Alticchiero », *Revue d'égyptologie*, 53, 2002, p. 213-229.

⁴⁵⁹ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *À Andrea Memmo Chevalier de l'Étoile d'or et Procureur de St. Marc, À l'occasion du Mariage de sa Fille aînée avec Louis Mocenigo*, Venise : de l'imprimerie Joseph Rosa, 1787. Alvise est l'équivalent vénitien pour l'italien Luigi. Brunelli a prétendu que cette union était issue de l'amour des deux jeunes gens mais dans sa biographie sur Lucia Memmo, di Robilant montre que les deux jeunes époux se connaissaient guère avant que leur union ne soit décidée. Les négociations ont été menées par Memmo et Mocenigo, le futur époux. Di Robilant, Andrea, *Lucia. A Venetian Life in the Age of Napoleon*, New York : Knopf, 2008. Voir plus particulièrement le chapitre 1.

⁴⁶⁰ Par exemple : Luisa Bergalli Gozzi (1703-1779) écrit les *Componimenti poetici per le felicissime nozze de' nobili signori Giuseppe Remondini e Teresa Carolina Gaudio* (Bassano, Giovanni e Carlo Mosca, 1767) ainsi que les *Poesie per l'incoronazione del serenissimo Francesco loredano doge di Venezia* (Venise : Pietro Valvasene, 1752). Elisabetta Caminer Turra publie *l'Idillio per il felicissimo ingresso alla dignità di procuratore di San Marco di sua eccellenza Il signor cav. Andrea Memmo* (Vicence : Stamperia Turra, 1787) ainsi que *l'Idillio nel solenne ingresso del rev. Signor Abate Antonio Gobetti alla Chiesa Parrocchiale di San Stefano in Vicenza* (Vicence : Giacomo Sorti, 1791).

époux, l'œuvre de Wynne déroge légèrement à la pratique habituelle. Dans cette allégorie, les figures de l'amour et la curiosité tentent d'unir un jeune homme et une jeune femme, mais une troisième figure, la persévérance, doit intervenir pour assurer le bonheur constant du nouveau couple. Cette œuvre est très courte et il semble qu'elle n'ait pas retenu l'attention des contemporains; elle n'a pas été ni rééditée, ni traduite.

LES MORLAQUES

La dernière œuvre publiée de Wynne est un roman, genre peu répandu dans la littérature italienne féminine d'alors⁴⁶². Dans *Les Morlaques*⁴⁶³, Wynne s'intéresse aux

⁴⁶¹ « I dolci auspicj tuoi, Venere, invoco | E al nostro Memmo i deti miei consacro, | A Lui, che in ogni tempo, o Dea, volesti | A Te ti caro, e d'ogni laude ornato. (Lucrezio, lib. I) » [C'est ton aide que je sollicite dans la poésie que je m'efforce de composer sur la nature. Il est dédié à notre cher Memmius que toi-même, ô déesse tu as voulu en tout temps voir paré des plus excellentes vertus. Veuille donc davantage, ô divine, donner à mes vers une éternelle beauté.] Wynne, *A Andrea Memmo* ..., p. II. La traduction française du texte de Lucrèce est d'Alfred Ernout. Lucrèce, *De la nature*, Paris : Société d'édition « les belles lettres », 1948, p. 30, 32.

⁴⁶² Luisa Ricaldone souligne l'absence d'une tradition du genre romanesque chez les femmes de lettres en Italie. Ricaldone, « Eighteenth-century Literature » ..., p. 99. Gilberto Pizzamiglio a tout de même souligné que le roman est un genre très populaire auprès des lectrices et lecteurs vénitiens, surtout à partir des années 1740 où un nombre important de traductions d'œuvres françaises et anglaises sont publiées. Pizzamiglio souligne aussi que le roman est un genre étranger à la tradition littéraire vénitienne et même italienne si bien que l'influence française est particulièrement marquée dans les premières publications romanesques de Giuseppe Antonio Constantini (1692-1772) et Pietro Chiari (1712-1785). Pizzamiglio, Gilberto, « Le fortune del romanzo e della letteratura d'intrattenimento », Arnaldi, Girolamo et Manlio Pastore Stocchi (dir.), *Storia della cultura veneta. Vol 5 Il settecento*. Vicenza : Neri Pozza, 1985, tome 1, p. 172-176.

⁴⁶³ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Les Morlaques*, [Bassano] : s.e., 1788. Dans une lettre à Mosconi, Wynne dit avoir fait un voyage de trois jours à Bassano pour régler les détails de l'impression de son roman *Les Morlaques*. Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 111, Altichiero 22 juillet 1788. Il est donc probable que Wynne ait fait éditer son roman par les Remondini. Il faut noter que l'imprimerie de la famille Remondini était établie Bassano depuis la fin du XVII^e siècle. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, elle est l'une des imprimeries les plus importantes du Veneto et même de l'Europe. Aussi, Claude Courtépée (1721-1782) note-t-il dans l'article *Bassano* du *Supplément à l'Encyclopédie* que « Remondini qui en est propriétaire, y occupe quinze à dix-huit cents personnes : il a cinquante presses, tant pour les livres que pour les estampes ; des papeteries, des fonderies, des manufactures de papier doré, & tout ce qui a rapport à la librairie ». Mario Infelise rapporte que les Remondini ont des rapports commerciaux avec plusieurs villes hors d'Italie et qu'entre 1751 et 1797, ils ont publié 1114 titres et que leur nom figure sur 11 % du total des livres

mœurs de ce peuple de Dalmatie⁴⁶⁴ vivant dans un état qualifié de primitif puisqu'« il ne connoît [...] d'autres loix que celles de la nature, d'autres droits que la force »⁴⁶⁵. Il s'agit donc d'un roman anthropologique puisque, comme l'explique l'auteure, « [l]a suite naturelle des événemens ordinaires dans une famille Morlaque va nous mettre au fait des mœurs & usages de la nation d'une manière plus sensible que la relation froide & méthodique d'un voyageur »⁴⁶⁶. Dans son roman Wynne s'attarde donc à l'importance de l'amitié et de la famille chez les Morlaques, elle aborde les grands événements qui marquent leur existence tels les mariages et les naissances, et elle s'intéresse également aux croyances religieuses de ce peuple ainsi qu'aux amusements et fêtes auxquels ils prennent part. Elle décrit comment ils construisent leurs cabanes, produisent certains biens nécessaires à leur existence et en acquièrent d'autres en échangeant leurs surplus contre des produits provenant de la ville. L'auteure touche donc à tous les aspects des mœurs des Morlaques. Le roman a, comme le souligne Barbara W. Maggs, un caractère préromantique puisque l'auteure idéalise la vie primitive et la sensibilité des personnages mais, en même temps, elle retient certains des idéaux des Lumières tels l'importance accordée aux lois de

imprimés avec autorisation dans les états vénitiens. Courtepée, Claude, « Bassano », Diderot, Denis et Jean le Rond d'Alembert, *Supplément à l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Amsterdam : M. M. Rey Libraire, 1776, vol. 1, p. 824 et Infelise, Mario, « L'editoria », Arnaldi, Girolamo et Manlio Pastore Stocchi (dir.), *Storia della cultura veneta. Vol 5 Il settecento*. Vincenza : Neri Pozza, 1985, tome I, p. 106-107.

⁴⁶⁴ Sur la situation géographique de la Morlaquie voir Annexe 3.

⁴⁶⁵ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Les Morlaques. Roman historique, descriptif, et poétique en prose*, Modène : Société typographique de Modène, 1788, p. 10.

⁴⁶⁶ Wynne, *Les Morlaques ...*, p. 3.

la nature⁴⁶⁷. Nous nous attarderons davantage au contexte de rédaction ainsi qu'à l'intrigue de cette œuvre dans le premier chapitre.

Des ambiguïtés au sujet de la participation de Bartolomeo Benincasa à l'écriture de cette œuvre doivent être considérées. En effet, certaines personnes, dont M. Querard l'auteur de la *Biographie des contemporains* (1824), ont attribué l'œuvre à Benincasa⁴⁶⁸. Bien que ses initiales apparaissent sur l'édition de Modène⁴⁶⁹, ville dont il est originaire, et même si dans une lettre de 1806 adressée à Bettinelli il écrit « il y a un peu moins de vingt ans, j'écrivais les Morlaques »⁴⁷⁰, il est exagéré de lui attribuer le rôle principal. Son rôle se compare plutôt à celui d'un éditeur. Aussi, dans ses lettres à Elisabetta Mosconi Contarini, Wynne emploie un ton possessif lorsqu'elle parle cette œuvre : « mon ouvrage, mes esclavons, mon roman, mes Morlaques »⁴⁷¹. Toutefois, elle précise que « Benincasa s'est condamné a recopier et mettre au net tout l'ouvrage n'ayant pu trouver un seul copiste qui sçut le fançois. Jugez quel ennuy, et quel travail pour le patient Benincasa. Outre cela tout en recopiant l'on ne peut s'empêcher d'ajouter ou de retirer sur le total du livre »⁴⁷². Elle

⁴⁶⁷ Maggs, « Three Phases of Primitivism » ..., p. 554-556.

⁴⁶⁸ Nodier, Charles, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou Variétés littéraires et philosophiques*, Paris : Crapelet, 1829, p. 187.

⁴⁶⁹ « Par J. Wynne Comtesse des Ursins et Rosenberg, et B. B. »

⁴⁷⁰ « Poco meno di vent'anni fa, io scrivevo Les Morlaques ». Italie, Mantoue, Biblioteca Teresiana, « Lettere di Bartolomeo Benincasa a Saverio Bettinelli », Fond Bettinelli, boîte 59, document 14. Spoleto, 16 septembre 1806.

⁴⁷¹ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, documents 80, 81, 82, 87, 91, 97, 98, 99, 100 et 104.

⁴⁷² Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 98. Padoue, 17 octobre 1787.

reconnaît aussi que « Benincasa a sa grande portion de travail [dans son ouvrage] »⁴⁷³ mais ajoute qu'« il faut qu' [elle] preside a tout cela »⁴⁷⁴. Ainsi, même si Benincasa a collaboré au roman, les propos de Wynne laissent voir qu'elle conserve le contrôle sur son ouvrage, qu'elle préside à l'entreprise d'édition de celui-ci.

Cette dernière œuvre de Wynne obtient également un accueil des plus favorables. D'abord, avant même que l'ouvrage ne soit publié, Wynne rapporte que lors d'une visite qu'il lui a fait, le littéraire Ippolito Pindemonte « en a entendu lire quelques echantillons. Il [lui] en a paru satisfait »⁴⁷⁵. Dans son compte-rendu de l'œuvre publié dans le *Nuovo Giornale Enciclopedico*, Melchiorre Cesarotti écrit : « il nous suffit que les lecteurs de goût la trouve intéressante, et sublime ; comme du reste nous croyons que justement parce qu'elle n'appartient précisément à aucun genre, elle réunit les qualités de tous, et mérite collectivement les éloges qui reviennent séparément à chacune des espèces des produits du Génie »⁴⁷⁶. Cesarotti ajoute : « nous croyons que Madame de Rosenberg peut absolument

⁴⁷³ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 82. Altichiero, 4 novembre 1786.

⁴⁷⁴ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 81. Altichiero, 20 octobre 1786.

⁴⁷⁵ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 93 Altichiero, 11 juillet 1787.

⁴⁷⁶ « [B]astandoci che i lettori di gusto la trovino interessante, e sublime ; che del resto noi crediamo, che appunto perchè non appartiene precisamente a verun genere, ella riunisca i pregi di tutti, e meriti collettivamente gli elogi che competono separati a ciascheduna spezie delle produzioni del Genio. » Cesarotti, Melchiorre, « Les Morlaques », *Nuovo Giornale Enciclopedico*, juillet 1789, p. 38.

et sans condition s'appliquer la devise de sa Dédicace : *Sublimi feriam sidera vertice* [J'irai, au haut des airs, toucher les astres de ma tête] »⁴⁷⁷.

Comme nous l'avons déjà vu, le roman est édité à deux reprises en 1788. Il est également traduit d'abord en allemand et ensuite en italien⁴⁷⁸. La première traduction allemande, *Die Morlaken*, est celle de Samuel Gottlieb Bürde (1753-1831)⁴⁷⁹. La traduction de Bürde est d'ailleurs rééditée en 1797 sous le titre de *Jella oder das Morlachische Mädchen*⁴⁸⁰. La première traduction italienne de Giandomenico Stratico (1731-1799) date de 1793 mais le manuscrit, aujourd'hui perdu, n'a jamais été publié⁴⁸¹. La seconde traduction, *Costumi dei Morlacchi*, est publiée à Padoue en 1798⁴⁸². Le roman de Wynne a également inspiré une pièce de théâtre de Camillo Federici (1749-1802) intitulée *Gli Antichi Slavi* qui a été mise en scène au théâtre San Angelo de Venise en 1793⁴⁸³. Le roman trouve encore ses défenseurs au XIX^e siècle. En effet, en 1829, contre ceux qui prétendent qu'il est mal écrit et peu original, Charles Nodier affirme que « ce livre [...] est le tableau

⁴⁷⁷ « [N]oi crediamo che Madama di Rosenberg possa assolutamente e senza condizione applicasi il motto della sua Dedicca : *Sublimi feriam sidera vertice*. » Cesarotti, « Les Morlaques » ..., p. 64. La traduction du latin est de Jean Mayer. Horace, *Odes, épodes, chant séculaire*, Paris : Minos, 2006, p. 27.

⁴⁷⁸ Maixner, Rudolf, « Traductions et imitations du roman *Les Morlaques* », *Revue des études slaves*, 32, 1955, p. 64-79.

⁴⁷⁹ Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Die Morlaken von J. Wynne, Gräfin von Ursini und Rosenberg, aus dem französischen übersetzt von S. G. Bürde*, Breslau : bei Gottlieb Löwe, 1790, 2 vol.

⁴⁸⁰ [Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana], *Jella oder das Morlachische Mädchen*, Leipzig : In commission in der Sommerschen Buchhandlung, 1797.

⁴⁸¹ Maixner, « Traductions et imitations » ..., p. 70-72.

⁴⁸² Wynne di Rosenberg-Orsini, Giustiniana, *Costumi dei Morlacchi*, Padoue : Conzatti, 1798. Brunelli attribue cette traduction à Domenico Tiato. Brunelli, *Un'amica* ..., p. 267.

⁴⁸³ Wolff, *Venice and the Slavs* ..., p. 219.

le plus piquant et le plus vrai des mœurs le plus originales de l'Europe, et j'ose dire qu'il n'existe rien d'aussi complet en aucune langue sur cette matière »⁴⁸⁴.

La dernière œuvre de Wynne connaît une diffusion et une appréciation européennes malgré le fait que peu d'exemplaires semblent avoir été imprimés pour chacune des éditions. En effet, le Baron de Ernouf indique qu'il y a trois ou quatre exemplaires en France⁴⁸⁵ et le Baron Modeste Korff, président de la grande bibliothèque impériale, indique que deux exemplaires de l'œuvre se trouvent à Saint-Pétersbourg⁴⁸⁶. Les traductions allemandes et italiennes ont également permis une plus large diffusion de l'œuvre de Wynne. Comme l'affirme Larry Wolff, « bien que loin d'être un best-seller, *Les Morlaques* ont joui d'une circulation et réputation internationale en français, allemand et italien au cours de la dernière décennie du XVIII^e siècle »⁴⁸⁷.

LES ŒUVRES NON PUBLIÉES

Wynne écrit beaucoup : c'est que l'écriture est pour elle une façon de « tromp[er] le tems et de [...] m'occuper avec interest et c'est toujours beaucoup »⁴⁸⁸. D'ailleurs, elle a écrit quelques textes qui n'ont pas été édités. En 1787, Wynne fait parvenir huit

⁴⁸⁴ Nodier, *Mélanges ...*, p. 189.

⁴⁸⁵ Ernouf, « Notice sur la vie et les écrits ... », p. 1010.

⁴⁸⁶ Korff, Baron M. de, « Lettre sur quelques ouvrages de la Comtesse de Ursins et de Rosenberg », *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, 13, septembre 1858, p. 1226. Étant donné que Wynne dédicace cette œuvre à Catherine II, c'est peu surprenant. Dans l'édition originale du roman nous pouvons lire : « A Catherine II. Impératrice de toutes les Russies. J. Wynne Comtesse des Ursins & Rosenberg. Sublimi feriam sidera vertice.

⁴⁸⁷ « Though hardly a bestseller, *Les Morlaques* enjoyed an international circulation and reputation in French, German, and Italian during the last decade of the eighteenth century. » Wolff, *Venice and the Slavs ...*, p. 215.

⁴⁸⁸ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 93 Alticchiero, 11 juillet 1787.

exemplaires d'un « petit conte [...] inspire par l'amitié »⁴⁸⁹ à Elisabetta Mosconi Contarini. Ils sont destinés à ses amis et connaissances, soit pour Ippolito Pindemonte, Aurelio Bertola, Girolamo Pompei (1731-1788), Giuseppe Luigi Pellegrini (1718-1799), le Marquis Malaspina⁴⁹⁰, l'aimable Clementine⁴⁹¹, Madame Carminati⁴⁹² et Mosconi. Outre la mention de cet ouvrage dans sa correspondance avec Mosconi, nous n'avons pas trouvé d'autres traces de cet ouvrage. De plus, dans son prospectus pour la *Collection des œuvres de Madame Rosenberg* sur lequel nous reviendrons, Benincasa indique qu'il publiera des textes inédits de Wynne dont des apologues et des essais d'imitation de Sterne⁴⁹³.

Elle a également écrit quelques vers en italien alors que toutes ses compositions publiées sont en français. Elle rédige même sa correspondance avec Mosconi et Bertola en français. Aussi, dans une lettre à Bertola où elle insère un passage en italien écrit-elle : « vous avez voulu de l'Italien et bien B^a voilà encore un nouveau faste que vous pouvez compter parmi tous ceux qui vous decorent. Moi de l'Italien! je n'ose relire ce que je viens d'ecrire sans doute j'ai cessé d'etre Justine »⁴⁹⁴. En écrivant des vers, Wynne s'inscrit dans

⁴⁸⁹ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Elisabetta Mosconi », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 102. Venise, 1er mai 1787.

⁴⁹⁰ Nous ignorons à qui Wynne fait référence.

⁴⁹¹ Luisa Ricaldone, éditrice des lettres de Mosconi à Bertola, n'a pu identifier l'amie Clementina. Mosconi Contarini, *Al mio caro ed incomparabile amico ...*, p. 72.

⁴⁹² Marianna Aleardi Carminati est bien intégrée au cercle véronais. Elle entretient une amitié avec Ippolito Pindemonte et elle est liée avec Silvia Curtoni Verza. Amie fidèle de Mosconi, Luisa Ricaldone rapporte qu'elle aurait pris soin de cette dernière sur son lit de mort. Mosconi, *Al mio caro ...*, p. 24.

⁴⁹³ [Benincasa, Bartolomeo], *Prospectus de la collection des Œuvres de Madame la Comtesse de Rosenberg*, Brescia : Bettoni, 1805, p. 4, 7.

⁴⁹⁴ Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 42. Venise, 31 décembre 1785.

une tradition italienne bien ancrée où les femmes écrivent et improvisent de la poésie⁴⁹⁵. Deux de ces poèmes manuscrits ont survécu. Le premier s'intitule *Alla Baronessa di Krudener nel giorno suo natalizio del ventunesim'anno. Madrigale appeso ad una [illisible] del tempo che sostiene un orologio* [À la Baronne de Krudener en ce jour de son vingt-et-unième anniversaire de naissance. Madrigal suspendu à une [illisible] du temps qui soutient une horloge]⁴⁹⁶. Il s'agit d'un court alexandrin de huit vers dont les rimes sont embrassées et qui a probablement été intégré dans une des lettres de Wynne puisqu'il est suivi d'un texte en français où elle parle à la fois de son poème qu'elle qualifie de « leger sacrifice aux muses » et de son séjour à Vérone. La seconde composition poétique de Wynne est plus ambitieuse. C'est une ballade⁴⁹⁷ de neuf huitains heptasyllabiques. Le poème s'intitule *L'eccesso del tormento sia termine al dolore* [L'excès du tourment soit un terme à la douleur]⁴⁹⁸. Il est écrit sur un feuillet autonome et ne semble pas avoir été intégré dans une quelconque correspondance, son destinataire est inconnu. Ainsi, bien que ses publications soient toutes en prose, Wynne maîtrise l'art de la composition poétique.

⁴⁹⁵ Les seules publications d'Elisabetta Mosconi sont deux poèmes publiés dans *l'Anno poetico, ossia raccolta annuale di poesie inedite di autori viventi* en 1796 (vol. 4) et 1800 (vol. 8). Plusieurs femmes sont aussi célébrées pour leurs compositions poétiques et leurs habilités d'improvisatrices et elles sont admises dans *l'Accademia dell'Arcadia*. Parmi les plus célèbres notons Maria Maddalena Morelli (1727-1800) alias Corilla Olimpica, Teresa Bandettini (1763-1837) alias Amarilli Etrusca, Silvia Curtoni Verza (1751-1835) alias Flaminda Caritea et Paolina Secco Suardo Grismondi (1746-1801) alias Lesbia Cidonia. Voir annexe 3 pour plus d'informations sur leurs activités littéraires.

⁴⁹⁶ Italie Forlì, Biblioteca Saffi, « Poesie autografe », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 121.

⁴⁹⁷ Dans la poésie italienne comme dans la poésie française, une ballade (ou ballata) se définit principalement par la répétition d'un même vers à la fin de chacune des strophes : c'est le refrain.

⁴⁹⁸ Italie Forlì, Biblioteca Saffi, « Poesie autografe », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 122.

LA COLLECTION DES ŒUVRES DE MADAME DE ROSENBERG

L'œuvre de Wynne est variée dans ses thèmes et genres mais unie par « une sensibilité exquise, une imagination hardie et gracieuse en même tems, un ton de bonté qui ne se dément jamais, un esprit toujours naturel et souvent original »⁴⁹⁹. Comme nous l'avons vu, ses publications ont généralement été bien reçues par ses contemporains et lui ont valu plusieurs éloges. On a vanté « les qualités de son esprit, et les [...] vertus de son cœur », « ses diverses compositions [...] lui [ont acquis] une grande renommée, et lui surviv[ent] comme monument de son heureux génie et de l'exqu Coast de son goût » si bien qu'elle est admise parmi ces femmes illustres répertoriées dans des catalogues biographiques⁵⁰⁰.

Un autre fait qui souligne l'importance littéraire de Wynne pour ses contemporains est le projet de publication de ses œuvres complètes mis de l'avant par Benincasa⁵⁰¹. Le prospectus rédigé par Benincasa et publié en 1805 par l'imprimeur Nicolò Bettoni indique que « celui-ci [l'éditeur, soit Benincasa] animé du désir d'assurer au nom de Madame de Rosenberg l'immortalité que son esprit et son aimable caractère méritent, propose une

⁴⁹⁹ [Benincasa, Bartolomeo], *Prospectus de la collection des Œuvres de Madame la Comtesse de Rosenberg*, Brescia : Bettoni, 1805, p. 4.

⁵⁰⁰ « Si disse di lei, che niuna donna portò a più alto grado le qualità dello spirito, e le soavi virtù del cuore [...] Le diverse sue composizioni [...] le acquistarono grandissima fama, ed a lei sopravvissero come monumneto del suo genio felice e della squisitezza del suo gusto. » Levati, Ambrogio (éd.), « Rosemberg Contessa Giustiniana », *Dizionario briografico cronologico diviso per classe degli uomini illustri di tutti i tempi e di tutte la nazioni. Classe V, Donne illustri*, Milan : N. Bettoni, 1822, vol. 3, p. 97.

⁵⁰¹ Le projet a peut-être été initié du vivant de Wynne qui, dans une lettre à Bertola, demande à son destinataire s'il a « par hasard encore quelques unes de celles [les lettres] que je vous ai écrites ? Il me paroît qu'il doit s'en trouver d'assez singulieres comme l'etoit la singularite de notre amitie me les donnerez-vous s'il s'agissoit de les inserer dans la nouvelle edition de mes petits ouvrages ? » Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romana, boîte 62, document 43. Venise, 18 janvier [1788].

souscription pour une Edition de toutes ses Œuvres, corrigée et augmentée considérablement, d'après ses manuscrits originaux, qu'il possède par une cession écrite de sa main »⁵⁰². En plus de toutes les œuvres publiées de l'auteure, Benincasa propose un essai sur « la vie, les talents et le caractère de Madame la Comtesse de Rosenberg », des écrits inédits tels « des apologues, des contes allégoriques et des Essais d'imitation de Sterne⁵⁰³, l'auteur favori de Madame Rosenberg » ainsi que des lettres choisies qui « sont intéressantes par les sujets curieux, dont Mad. de Rosenberg s'y occupe, et par la tournure originale et poétique, qu'elle donne à tout de qu'elle dit : et cela, avec la chaleur la plus vraie du sentiment »⁵⁰⁴. Bien que ce projet ne semble pas s'être concrétisé, il a à tout le moins intéressé Cesarotti. Dans une lettre à Francesco Patarol Rizzo, il écrit : « Benincasa à Milan est sur le point de publier la collection des œuvres de Madame de Rosemberg [...]. Je me suis déjà engagé pour douze copies ; si vous m'aidez vous m'en verrez reconnaissant. Vous connaissez déjà le mérite de cette dame qui ne cède guère aux plus célèbres

⁵⁰² Benincasa, *Prospectus de la collection des œuvres ...*, p. 3-4.

⁵⁰³ Il est intéressant de noter que Julie de Lespinasse (1732-1776) a également écrit deux chapitres reprenant le style de Sterne dans *A Sentimental Journey*. Sturzer, Felicia B., « Lespinasse, Julie-Jeanne-Éléonore de (1732-1776) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 321. C'est grâce à Elisabetta Mosconi Contarini, Madame Carminati et Aurelio Bertola que Wynne a fait la découverte des écrits du romancier. Dans sa lettre du 3 février 1786 à Bertola, Mosconi mentionne d'ailleurs qu'elle enverra une copie « di Yorick a Elisa [les deux protagonistes du *Voyage sentimental*] alla Rosenberg ». Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 66. Venise, 10 janvier 1786. Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 40. Venise, 3 décembre 1785. Mosconi, *Al mio caro ...*, p. 68. Dans une lettre ultérieure à Bertola, Wynne se plaint du fait que *Tristram Shandy* n'ait pas encore été traduit en italien. Italie, Forlì, Biblioteca Saffi, « Lettere di Justine Wynne Rosenberg a Aurelio Bertola », Fond Piancastelli, carta romagna, boîte 62, document 47. 11 mars 1786. C'est Ugo Foscolo (1778-1827), également lié avec le cercle de Bertola et Pindemonte, qui traduira le *Sentimental Journey* de Sterne. Le *Viaggio sentimentale*, dont la traduction a été débutée vers 1807, paraît en 1813. Scotti, M. « Foscolo, Ugo », Ghisalberty, *Dizionario biografico ...*, vol. 49, p. 458, 467.

⁵⁰⁴ C'est probablement à cette occasion que les lettres de Wynne à Memmo ont été retranscrites. Benincasa, *Prospectus de la collection des œuvres ...*, p.5-7.

d'Angleterre et de France. Ses lettres seront spécialement intéressantes pour son vaste commerce d'un genre varié »⁵⁰⁵.

Ainsi, ce projet de publication des œuvres complètes de Wynne atteste de l'importance littéraire de cette dernière à son époque. En effet, un survol des publications des contemporaines de Wynne nous indique que rares sont les Italiennes dont on a publié une telle collection d'œuvres⁵⁰⁶. Outre quelques recueils de poésie posthumes, par exemple les *Poesie della contessa Paolina Secco-Suardo Grismondi* [Poésies de la comtesse Paolina Secco-Suardo Grismondi (1746-1801)]⁵⁰⁷, la seule publication qui s'approche de ce que nous pourrions appeler des œuvres complètes sont les *Versi e prose di Diamante Medaglia Faini [(1724-1770)] : con altri componimenti di diversi autori e colla vita dell'autrice, il tutto insieme raccolto, e dato alla luce* [Vers et proses de Diamante Medaglia Faini (1724-1770) : avec d'autres compositions d'auteurs divers e avec la vie de l'auteure, le tout rassemblé et donné à la lumière]⁵⁰⁸. Le cas de Wynne est donc inhabituel.

⁵⁰⁵ « A questo proposito vi dirò che il Benincasa in Milano sta per pubblicare la collezione delle opere di Madama di Rosenberg in 8 Tomi di forma ottava e di bella stampa, e me ne spedì il manifesto raccomandandomi di fargli associati. Io mi sono già impegnato per dodici copie ; se voi mi ajutate me farete cosa gratissima. Voi già conoscete il merito di questa donna che non cede elle più celebri d'Inghilterra e di Francia. Le sue lettere saranno specialmente interessanti pel suo esteso commercio di vario genere. » Cesarotti, Melchiorre, *Opere dell'abate Melchior Cesarotti Padovano. Dell'epistolario*, Pise : Niccolò Capurro, 1813, vol. 38, tome IV, p. 280.

⁵⁰⁶ Ce survol a été réalisé grâce à la base de données Italian Women Writers de l'Université de Chicago. University of Chicago Library, *Italian Women Writers*, [En ligne]. <http://www.lib.uchicago.edu/cfts/IWW/> (Page consultée le 3 novembre 2007).

⁵⁰⁷ Secco-Suardo Grismondi, Paolina, *Poesie della contessa Paolina Secco-Suardo Grismondi*, Bergamo : Stamperia Mazzoleni, 1820.

⁵⁰⁸ Medaglia Faini, Diamante, *Versi e prose di Diamante Medaglia Faini: con altri componimenti di diversi autori e colla vita dell'autrice, il tutto insieme raccolto, e dato alla luce*, Salò : B. Righetti, 1774. Sur Diamante Medaglia Faini voir Annexe 3.

ANNEXE 3 : BIOGRAPHIES DES SALONNIÈRES, FEMMES DE LETTRES ET SCIENTIFIQUES CITÉES

Agnesi, Maria Gaetana (1718-1799) : érudite milanaise, Maria Gaetana Agnesi prononce en 1727 à l'âge de neuf ans une oraison en faveur de l'éducation féminine afin de permettre aux femmes d'être des compagnes instruites pour leurs époux. Cette oraison est publiée dès 1727 et, par la suite incluse dans le recueil de textes du débat de l'*Accademia dei Ricovrati* de 1723 intitulé *Discorsi academici di vari autori viventi intorno agli studi delle donne* (1729). En 1738 Agnesi publie ses propositiones philosophicae en latin et en 1748 l'acclamé *Instituzioni analitiche ad uso della gioventù italiana*, un manuel de mathématiques.

Source : Findlen, Paula, « Maria Gaetana Agnesi. Translator's Introduction », Agnesi, Maria Gaetana et al., *The Contest for Knowledge. Debates over Women's Learning in Eighteenth-Century Italy*, Chicago : University of Chicago Press, 2005, p. 117-127.

Bandettini, Teresa (1763-1837) : ballerine puis improvisatrice, Teresa Bandettini acquiert d'abord sa notoriété dans le domaine de la danse pour ensuite se tourner vers la poésie. Elle est admise dans l'*Accademia dell'Arcadia* sous le pseudonyme de Amarilli Etrusca ainsi que dans d'autres académies italiennes dont la *Virgiliana* de Mantoue. Si sa prestation à Bologne en 1794 est jugée un triomphe, celle dans le salon de Silvia Curtoni Verza (1751-1835) à Vérone est jugée plus sévèrement et lorsqu'elle improvise avec Fortunata Fantastici Sulgher (1755-1824) sur le thème mythologique de Héro et Léandre, sa performance ne surpasse pas celle de sa rivale. Bandettini publie plusieurs recueils de ses compositions poétiques et entretient des liens avec le littéraire Ippolito Pindemonte (1753-1828).

Source : Bandini Buti, Maria, *Poëtessa e scrittrici. Enciclopedia biografica e bibliografica italiana*, Rome: EBBI, 1942, vol. 21 p. 57-58.

Bassi, Laura (1711-1773) : lauréate en philosophie de l'Université de Bologne en 1732, Laura Bassi y obtient aussi une chaire dans la même discipline ainsi qu'une chaire en physique en 1776. Elle donne des cours tout au long de sa carrière et publie des traités scientifiques en latin. Elle est admise dans de nombreuses académies littéraires et scientifiques et entretient une correspondance avec nombre d'éminents scientifiques d'Europe en plus de s'occuper de l'éducation de ses nombreux enfants.

Source : Jost, Jean E., « Laura Maria Caterina Bassi Verati », Wilson, Katharina M. (dir.), *An Encyclopedia of Continental Women Writers*, New York : Garland Publishing, 1991, p. 88-89.

Bergalli Gozzi, Luisa (1703-1779) : traductrice, poétesse et dramaturge, Luisa Bergalli se tourne vers les lettres pour tenter de résoudre les difficultés financières de son ménage. Plusieurs de ses pièces ont été mises en scène avec succès dans les théâtres de Venise. Bergalli compose également un grand nombre d'œuvres poétiques dont plusieurs vers d'occasion pour souligner les mariages et les succès politiques. En 1726, elle édite les *Componimenti poetici delle più illustri romatrici di ogni secolo*, une collection de poèmes féminins où elle souligne que l'intelligence des femmes peut égaler celle des hommes et elle déplore les coutumes qui les empêchent de se consacrer aux domaines intellectuels.

Source : Stewart, Pamela D., « Luisa Bergalli (1703-1779) », Russell, Rinalda (dir.), *Italian Women Writers. A Bio-Bibliographical Sourcebook*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1994, p. 50-57.

Caminer Turra, Elisabetta (1751-1796) : traductrice, journaliste et éditrice vénitienne, Elisabetta Caminer Turra occupe une place de premier plan dans la diffusion des Lumières dans le Veneto. Elle débute sa carrière journalistique aux côtés de son père alors à la tête de l'*Europa letteraria*. Elle prend ensuite la tête du *Giornale Enciclopedico* en 1774 (qui deviendra le *Nuovo Giornale Enciclopedico* en 1782 et ensuite, en 1790, le *Nuovo Giornale Enciclopedico d'Italia*) auquel collabore Alberto Fortis (1741-1803). Au cours de la décennie 1770, Caminer et son époux ouvrent une imprimerie, la *Stamperia Turra*, où elle imprime ses journaux mais aussi des écrits de ses amis. Caminer traduit également un nombre considérable d'œuvres, dont des drames bourgeois français, et met en scène quelques-unes de ses traductions. La condition féminine intéresse vivement Caminer qui, dans ses périodiques, informe ses lecteurs des réalisations de ses contemporaines, dont celles de Giustiniana Wynne (1737-1791). Dans ses journaux comme dans sa correspondance, Caminer aborde la question de l'infériorité intellectuelle féminine et soutient qu'elle est le résultat de l'éducation déficiente dispensée à la majorité de ses contemporaines.

Source : Sama, Catherine M., « Caminer Turra, Elisabetta », Russell, Rinaldina (dir.), *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1997, p. 37-39.

Chapone, Hester (1727-1801) : liée au cercle des *Bluestockings* anglaises, Hester Chapone publie en 1773 les *Letters on the Improvement of the Mind*, un ouvrage pédagogique sur l'éducation des jeunes filles. Le programme d'études mis de l'avant par Chapone inclut le français, la danse, la lecture de la Bible, l'histoire britannique et européenne, les sciences, la philosophie morale ainsi que la géographie. L'œuvre de Chapone a obtenu une réception retentissante : elle a été rééditée à environ 60 reprises entre 1773 et 1851. Chapone a également entretenu une correspondance avec le romancier Samuel Richardson (1689-1761) et avec l'érudite Elizabeth Carter (1717-1806) qui a été publiée par sa famille en 1807.

Troost, Linda V., « Hester Mulso Chapone », Schlueter, Paul et June Schlueter, *An Encyclopedia of British Women Writers*, New York : Garland Publishing inc., 1988, p. 96-97.

Châtelet, Émilie du (1706-1749) : érudite française, Émilie du Châtelet a écrit de la poésie, traduit Virgile, Ovide et Horace en français, fait des expériences de chimie, de physique et de mathématique. Elle a aussi traduit et commenté en 1759 les *Principia Mathematica* (1687) de Isaac Newton (1643-1727). Du Châtelet a publié quelques œuvres à caractère philosophique dont le *Traité sur le bonheur* (1744). Au cours de sa vie, elle s'est acquis une réputation de grande savante à travers l'Europe et elle a entretenu une liaison avec Voltaire (1694-1778) pendant plusieurs années.

Source : Jost, Jean E., « Gabrielle-Émilie le Tonnelier de Breuteil Châtelet-Lomont », Wilson, Katharina M. (dir.), *An Encyclopedia of Continental Women Writers*, New York : Garland Publishing, 1991, p. 240-242.

Curtoni Verza, Silvia (1751-1835) : salonnière et poétesse, Silvia Curtoni Verza est liée avec Girolamo Pompei (1731-1788), Ippolito Pindemonte (1753-1828), Aurelio Bertola (1753-1798) Vincenzo Monti (1754-1828), Ugo Foscolo (1778-1827) et Saverio Bettinelli (1718-1808). Elle tient un salon littéraire le vendredi à Vérone où on lit des auteurs classiques, dont Dante (1265-1321), et où on commente les dernières nouvelles littéraires. Curtoni compose et publie quelques poèmes et est reçue à l'*Accademia dell'Arcadia* sous le pseudonyme de Flaminda Caritea. Au cours de ses voyages en Italie, elle se lie entre autres avec le poète Giuseppe Parini (1729-1799) et avec le naturaliste Alberto Fortis (1741-1803). A Venise, elle fréquente le salon d'Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1835). Tout comme Teotochi, Curtoni publie des *Ritratti d'alcuni illustri amici* en 1807 où elle dresse le portrait de ses amis célèbres.

Source : Petrucci, F., « Curtoni, Silvia », Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1985, vol. 31, p. 490-494.

Dolfin Tron, Caterina (1736-1793) : poétesse et salonnière, Caterina Dolfin Tron, grâce aux soins de son père, est dotée d'une solide culture. Elle est admise dans l'*Arcadia* sous le pseudonyme de Dorina Nonacrina et en 1757-1758, elle publie un recueil de ses poésies. Possédant plusieurs œuvres des philosophes français des Lumières, Dolfin se les voit saisir par l'état vénitien venant tout juste de les interdire en 1772. Ses *conversazioni*, particulièrement après son mariage avec Andrea Tron en 1772 qui devient procureur de San Marco en 1773, sont parmi les plus fréquentées de Venise.

Source : Gambier, M. « Dolfin, Caterina », Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1991, vol. 40, p. 465-469.

Épinay, Louise d' (1726-1783) : femme de lettres, salonnière et pédagogue, Louise d'Épinay est liée avec les philosophes dont Melchior Grimm (1723-1807), Denis Diderot (1713-1784) et le Napolitain Ferdinando Galiani (1728-1787). Elle collabore avec les deux premiers pour la réalisation du périodique de Grimm la *Correspondance littéraire* et elle entretient une correspondance assidue avec le dernier après son retour à Naples. Dans une lettre de mars 1772, d'Épinay critique l'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes* (1772) d'Antoine Léonard Thomas (1732-1785) et soutient que l'infériorité intellectuelle des femmes est le résultat de l'éducation déficiente qu'elles reçoivent. D'Épinay a reçu le prix d'utilité de l'Académie française en 1783 pour son œuvre pédagogique intitulée les *Conversations d'Émilie* (1773). Dans son roman autobiographique *Histoire de Madame de Montbrillant*, elle réplique à Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) qui a dressé un portrait sévère de son ancienne protectrice dans ses *Confessions* (1782, 1789) et explique son cheminement personnel.

Source : Bissière, Michèle, « Epinay, Louise-Florence Tardieu d' (1726-1783) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 182-183.

Genlis, Stéphanie Félicité de (1746-1830) : femmes de lettres, pédagogue et tutrice des enfants du duc Louis-Philippe d'Orléans (1747-1793) dont le futur roi Louis-Philippe 1^{er} (1773-1850), Stéphanie Félicité de Genlis est une auteure prolifique. Un grand nombre de ses écrits ont un caractère pédagogique. En réponse à l'*Émile* de Rousseau (1712-1778), elle écrit *Adèle et Théodore ou lettres sur l'éducation* (1782) où elle s'intéresse à l'éducation féminine. Selon Genlis, les jeunes filles devraient être éduquées par leur mère et préparées à être des épouses soumises mais aptes à conseiller leur mari et à élever leurs enfants. Genlis se tourne vers la forme romanesque alors qu'elle se trouve dans une situation financière précaire et s'appuie sur ses publications pour augmenter ses revenus. En 1825, elle publie ses *Mémoires inédits sur le XVIII^e siècle et la Révolution française* qui couvre une période des plus riches de l'histoire française et européenne.

Source : Desmet, Christy, « Stéphanie Ducrest, Countess of Genlis », Wilson, Katharina M. (dir.), *An Encyclopedia of Continental Women Writers*, New York : Garland Publishing, 1991, p. 338-342.

Geoffrin, Marie-Thérèse (1699-1777) : salonnière et mécène, Marie-Thérèse Geoffrin est l'une des quelques hôtesse parisiennes issues de la bourgeoisie. Elle fait son apprentissage chez Madame de Tencin (1682-1749), l'une des hôtesse les plus estimées et populaires de son époque et devient à son tour une hôtesse des plus recherchées. Son salon est fréquenté par des littéraires, des philosophes, des artistes et des politiciens dont Fontenelle (1657-1757) et le futur roi de Pologne Stanislas Poniatowski (1732-1798) avec qui Geoffrin entretient une correspondance.

Source : Conner, Susan P., « Geoffrin, Marie-Thérèse Rodet (1699-1777) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 234-235.

Gouges, Olympe de (1748-1793) : dramaturge et révolutionnaire française, Olympe de Gouges est surtout connue pour sa *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791) adressée à la Reine dans laquelle elle revendique des droits politiques égaux pour les Françaises. Elle a aussi revendiqué l'abolition de l'esclavage. Dans ses multiples tracts, mémoires et écrits politiques, de Gouges a toujours plaidé pour le maintien de l'unité nationale et, au moment du procès de Louis XVI, elle s'est positionnée contre son exécution. Elle sera guillotinée le 3 novembre 1793, quelques jours seulement avant Manon Roland (1754-1793).

Source : Spencer, Samia I., « Gouges, Olympe de (née Marie Gouze) (1748-1793) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 238-239.

Graffigny, Françoise de (1695-1758) : femmes de lettres et salonnière, c'est grâce à son salon parisien que Graffigny est d'abord estimée. Ses amis l'encouragent à écrire et son roman, *Lettres d'une Péruvienne* (1747), publié anonymement connaît un succès immédiat; l'auteure apposera son nom sur la seconde édition datant de 1752. Graffigny se tourne ensuite vers le théâtre et écrit *Cénie* (1750) qui consolide sa réputation littéraire. Toutefois, sa pièce *La Fille d'Aristide* (1757) est un échec.

Source : Kaur, Ranee, « Françoise d'Issembourg d'Happoncourt (de Graffigny) », Wilson, Katharina M. (dir.), *An Encyclopedia of Continental Women Writers*, New York : Garland Publishing, 1991, p. 534-535.

Lennox, Charlotte (c.1729-1804) : femmes de lettres anglaises, Charlotte Lennox se tourne vers la publication pour supporter financièrement sa famille. Elle se lie avec certains des auteurs britanniques les plus marquants de l'époque dont Samuel Johnson (1709-1784) et Samuel Richardson (1689-1761) qui l'a aidé pour la publication de son roman *The female Quixote* (1752). Lennox a écrit quatre autres romans, deux pièces de théâtre et quelques poèmes, elle a aussi traduit quelques œuvres françaises. Elle a édité onze numéros du périodique *Lady's Museum* entre 1760 et 1761, rédigeant la plus grande partie du contenu de la publication. Ses relations avec les *Bluestockings* est toutefois tendue, on lui reproche entre autres son manque de tact et ses mauvaises manières.

Source : Shattock, Joanne, *The Oxford Guide to British Women Writers*, New York : Oxford University Press, 1993, p. 260-262.

Lespinasse, Julie de (1732-1776) : épistolière et salonnière, Julie de l'Espinasse fait son apprentissage auprès de sa tante et célèbre salonnière Madame du Deffand (1697-1780) avant de se brouiller avec elle et de former son propre salon où elle entraîne certains des invités les plus prestigieux de sa tante dont d'Alembert (1717-1783). Son salon est fréquenté par Diderot (1713-1784), la marquis de Condorcet (1743-1794), Turgot (1727-1781), Malesherbes (1721-1794) et l'abbé Galiani (1728-1787). Ses lettres au comte de Guibert (1743-1790), un temps son amant, lui ont valu la renommée littéraire. Elle a également débuté l'écriture de ses *Mémoires* et elle a composé deux textes dans le style du roman *A Sentimental Journey Through France* (1768) de Laurence Sterne (1713-1768).

Source : Sturzer, Felicia B., « Lespinasse, Julie-Jeanne-Éléonore de (1732-1776) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 321-322.

Macaulay, Catherine (1731-1791) : historienne et essayiste, Catherine Macaulay est surtout connue pour son *History of England* publiée en 8 volumes entre 1763 et 1783. Ses sympathies républicaines lui ont valu à la fois éloges et violentes critiques. En 1790, elle réplique à Edmund Burke (1729-1797) et a ses *Reflections on the French Revolution* (1790). En 1790, Macaulay publie aussi ses *Letters on Education* dans lesquelles elle fait la promotion d'une éducation indifférenciée entre les filles et les garçons. Elle publie encore quelques pamphlets politiques.

Source : Shattock, Joanne, *The Oxford Guide to British Women Writers*, New York : Oxford University Press, 1993, p. 273-274.

Medaglia Faini, Diamante (1724-1770) : poétesse et mathématicienne italienne, Diamante Medaglia Faini s'est déclarée en faveur d'une éducation féminine rigoureuse incluant les sciences et la philosophie dans une oraison prononcée en 1753 devant l'Accademia degli Unanimi di Salò à Brescia. Le curriculum d'études ambitieux qu'elle propose pour les femmes à cette occasion inclut la philosophie, l'histoire sainte, les mathématiques et la physique.

Source : Messbarger, Rebecca, « Medaglia, Diamante », Russell, Rinaldina (dir.), *The Feminist Encyclopedia of Italian Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1997, p. 199-201.

Montagu, Elizabeth (1720-1800) : épistolière et critique littéraire, Elizabeth Montagu est l'une des figures centrale du groupe des *Bluestockings* anglaises. En 1769, elle publie *l'Essay on the Writings and Genius of Shakespeare* en réponse à l'attaque que Voltaire (1694-1778) avait faite au dramaturge anglais dans son *Dictionnaire philosophique*. Cet essai lui a valu l'estime de ses contemporains. Montagu s'est de plus démarquée en tant que patronne des arts et des lettres. Sarah Fielding (1710-1768), Hester Chapone (1727-1801), Hannah More (1745-1833) ont entre autres bénéficié de son soutien financier. Elle se lie d'amitié avec de nombreuses femmes s'étant illustrée dans le domaine des sciences et des lettres dont Elizabeth Carter (1717-1806).

Source : Woodward, Carolyn, « Elizabeth Montagu », Schlueter, Paul et June Schlueter, *An Encyclopedia of British Women Writers*, New York : Garland Publishing inc., 1988, p. 332-333.

Morelli, Maria Maddelana (1727-1800) : célèbre improvisatrice, Maria Maddalena Morelli est cooptée par l'*Accademia dell'Arcadia* sous le nom de Corilla Olimpica. Au cours des premières années de la décennie 1760, elle se déplace de cour en cour où elle improvise des vers pour les souverains. Elle se rend notamment à Sienne, Venise, Modène, Bologne et Parme. En 1764, elle se rend à Innsbruck où elle récite des vers à l'occasion du mariage de Léopold, futur grand-duc de Toscane et Empereur d'Autriche (1747-1792) et Marie-Louise Bourbon (1745-1792). Entre 1765 et 1775, Morelli est poétesse officielle de la cour de Toscane et elle tient un salon à Florence qui sera entre autres visité par Joseph II d'Autriche (1741-1790) et Catherine II de Russie (1729-1796). Elle se lie d'amitié avec l'improvisatrice Teresa Bandettini (1763-1837) qui lui dédicace son dernier *Canto*. Tout au long de sa vie, Morelli publie quelques unes de ses compositions poétiques.

Source : Bandini Buti, Maria, *Poetesse e scrittrici. Enciclopedia biografica e bibliografica italiana*, Rome: EBBI, 1942, vol. 2, p. 45-50.

Mosconi Contarini, Elisabetta (c.1752-1807) : salonnière et amie des littéraires, Elisabetta Mosconi Contarini est l'une des figures de premier plan de la sociabilité véronaise et vénitienne. Parmi ses amis notons, Ippolito Pindemonte (1753-1828), Silvia Curtioni Verza (1751-1835), Paolina Secco Suardo Grismondi (1746-1801), Aurelio Bertola (1753-1798), Girolamo Pompei (1731-1788), Saverio Bettinelli (1718-1808), Clementino Vannetti (1754-1795), Melchiorre Delfico (1744-1835) et Giustinana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791). Elle compose quelques vers pour le plaisir de ses amis mais elle ne les récite et ne les publie généralement pas. Épistolière infatigable, elle entretient une correspondance avec entre autres Bertola, qui est un temps son amant, Vannetti, Wynne (les lettres semblent toutefois perdues) et Delfico.

Sources : Lettere, V., « Elisabetta Contarini », Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1983, vol. 28, p. 151-153.

Puisieux, Madeleine d'Arsant de (1720-1798) : femme de lettres et amie de Diderot (1713-1784), Madeleine de Puisieux a publié quelques essais, romans et contes. Après que deux de ses œuvres, *Conseils à une amie* (1749) et *Les Caractères* (1750), aient été faussement attribuées à Diderot, Puisieux dénonce la pratique tendant à diminuer les accomplissements littéraires des femmes. Dans ses écrits, elle critique l'éducation inadéquate dispensée aux femmes et elle soutient que les femmes sont naturellement égales aux hommes toutefois, Puisieux incite les femmes à dissimuler leur savoir et à respecter la hiérarchie entre les genres.

Source : Bissière, Michèle, « Puisieux, Madeleine d'Arsant de (1720-1798) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 445-446.

Renier Michiel, Giustina (1755-1832) : femme de lettres et salonnière, Giustina Renier Michiel fréquente des figures de premier plan parmi la République des lettres vénitienne tels Ippolito Pindemonte (1753-1828), Vincenzo Monti (1754-1828), Ugo Foscolo (1778-1824) et Melchiorre Cesarotti (1730-1808). Ses premières publications sont des traductions des œuvres de Shakespeare. Elle s'intéresse aussi aux sciences et plus particulièrement à la botanique. En 1817, elle publie *Origine delle feste veneziane*, œuvre dans laquelle elle rapporte les traditions et les démonstrations publiques qui ont scandé le rythme de la défunte République de Venise.

Source : Bandini Buti, Maria, *Poetesse e scrittrici. Enciclopedia biografica e bibliografica italiana*, Rome: EBBI, 1942, vol. 2, p. 171-175.

Roland, Manon (1754-1793) : salonnière et révolutionnaire, Manon Roland est l'égérie des Girondins. Elle accueille la Révolution française avec enthousiasme et assiste son époux dans ses charges politiques. Elle est l'auteure d'un grand nombre de lettres, d'essais et de documents politiques, plusieurs signés par son mari, et de ses *Mémoires* écrits lors de son emprisonnement en 1793. Malgré son admiration pour Rousseau, Roland n'a pas respecté les limites que le philosophe impose aux femmes et joue un rôle politique considérable au moment de la Révolution française. Elle sera guillotinée en novembre 1793.

Source : May, Gita, « Roland de la Platière, Marie Jeanne (Manon) Phlipon (1754-1793) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 475-476.

Secco-Suardo Grismondi, Paolina (1746-1801) : poétesse et membre de diverses académies dont les Affidati de Pavie et l'Arcadie (sous le pseudonyme de Lesbia Cidonia), Paolina Secco-Suardo Grismondi fréquente l'élite littéraire vénitienne de l'époque dont Ippolito Pindemonte (1753-1828), Aurelio Bertola (1753-1798) et Girolamo Pompei (1731-1788). Sa notoriété est célébrée par un grand nombre de dédicaces : Pindemonte lui dédie l'*Ulisse*, Bertola ses *Favole* (1788), Saverio Bettinelli (1718-1808) les *Lettere sopra gli epigrammi* (1792) et Lorenzo Mascheroni (1750-1800) compose l'*Invito a Lesbia Cidonia* (1793). Elle est de plus célébrée par des membres éminents de la République des lettres française, dont Voltaire (1694-1778), Diderot (1713-1784) et Madame du Bocage (1710-1802), lorsqu'elle se rend en France en 1778. Elle entretient aussi des liens avec des femmes de lettres dont Fortunata Fantastici Sulgher (1755-1824).

Source : Bandini Buti, Maria, *Poetesse e scrittrici. Enciclopedia biografica e bibliografica italiana*, Rome: EBBI, 1942, vol. 2, p. 245-246.

Staël, Germaine de (1766-1817) : salonnière et femme de lettres prolifique, Germaine de Staël côtoie Encyclopédistes et diplomate dès son plus jeune âge dans le salon parisien de sa mère Suzanne Curchod Necker (1737-1794). Contrainte à l'exil d'abord par les Jacobins en 1793, ensuite par Napoléon en 1802, Staël est l'auteure de plusieurs écrits politiques dans lesquels elle fait la promotion de la liberté, de la démocratie, du cosmopolitisme et de la paix. Elle revendique l'émancipation intellectuelle des femmes et, dans ses romans *Delphine* (1802) et *Corinne ou l'Italie* (1807), elle met en évidence les difficultés et dangers auxquels une femme doit faire face dans sa quête de reconnaissance et d'émancipation. Staël est liée avec nombre des intellectuels les plus importants de l'époque dont Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), Friedrich Schiller (1759-1805) et Alexander von Humboldt (1769-1859).

Source : Szmurlo, Karyna, « Staël-Holstein, Anne-Louise-Germaine Necker de (1766-1817) », Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Westport, Connecticut : Greenwood Press, 1999, p. 516-518.

Tambroni, Clotilde (1758-1817) : érudite et poétesse, Clotilde Tambroni étudie les langues, les mathématiques et la philosophie. L'une de ses compositions poétiques en grec est remarquée en 1790 ce qui lui vaut l'admission dans de nombreuses académies de la péninsule italienne. En 1794, elle obtient une chaire en langue et littérature grecque à l'Université de Bologne.

Source : Bandini Buti, Maria, *Poetesse e scrittrici. Enciclopedia biografica e bibliografica italiana*, Rome: EBBI, 1942, vol. 2, p. 288-291.

Teotochi Albizzi, Isabella (1760-1835) : célèbre salonnière vénitienne et auteure, Isabella Teotochi Albizzi se lie d'amitié avec certains des membres les plus importants de la République des lettres vénitienne, italienne et même européenne dont Ugo Foscolo (1778-17827), Vittorio Alfieri (1749-1803), Ippolito Pindemonte (1753-1828), Antonio Canova (1757-1822) et Lord Byron (1788-1824). Ses *Ritratti* publiés pour la première fois en 1807 permettent de voir à la fois le contexte culturel de Venise au tournant du XIX^e siècle de même qu'ils livrent une description privilégiée de certains des auteurs italiens les plus importants de l'époque. Teotochi est aussi l'auteure d'une volumineuse description des œuvres de Canova. Dans les *Opere di scultura e di plastica di Antonio Canova* (1809) elle mêle habilement ses connaissances de l'art classique et ses jugements fondés sur ses impressions esthétiques.

Antoni, C. G., « Isabella Teotochi Albizzi », Wilson, Katharina M. (dir.), *An Encyclopedia of Continental Women Writers*, New York : Garland Publishing, 1991, p. 21.

Wollstonecraft, Mary (1759-1797) : gouvernante puis femme de lettres, Mary Wollstonecraft est surtout connue pour son œuvre à caractère féministe *A Vindication of the Rights of Women* publiée en 1792 soit deux ans après *A Vindication for the Rights of Man* (1790). Dans son texte de 1790, Wollstonecraft plaide pour les droits des pauvres et des opprimés alors que dans le texte de 1792 elle traite de tous les aspects de la vie des femmes et soutient que la vraie liberté ne pourra être atteinte seulement lorsque les deux sexes seront égaux. Au cours de sa vie, Wollstonecraft a publié quelques œuvres de fiction, dont un roman, des traductions et des écrits sur l'éducation des jeunes filles.

Ray, Anne-Marie, « Mary Wollstonecraft (Godwin) », Schlueter, Paul et June Schlueter, *An Encyclopedia of British Women Writers*, New York : Garland Publishing inc., 1988, p. 482-483.

Wortley Montagu, Mary (1689-1762) : voyageuse et épistolière britannique, Mary Wortley Montagu séjourne en Turquie, en France et en Italie. Elle écrit quelques essais dont la série *The Nonesense of Common-Sense* (1737-1738) en réponse aux attaques de l'opposition faites à Horace Walpole (1717-1797) dans le *Common Sense*. Ses lettres écrites lors de l'ambassade de son mari à Constantinople, celles à sa sœur Frances ainsi qu'à sa fille Mary, Lady Bute, assurent la réputation de Wortley Montagu. Dans ses lettres à Lady Bute, Montagu aborde la question de l'éducation féminine et soutient que si sa fille a été éduquée pour être une bonne épouse, l'éducation de sa petite-fille devrait plutôt lui permettre d'être heureuse par elle-même.

Comfort, Mary, « Mary Wortley Montagu », Schlueter, Paul et June Schlueter, *An Encyclopedia of British Women Writers*, New York : Garland Publishing inc., 1988, p. 333-335.

ANNEXE 4 : BIOGRAPHIE DES LITTÉRAIRES ITALIENS CITÉS

Benincasa, Bartolomeo (1746-1816) : érudit et brillant, il trouve sa place dans les salons et à la cour de Vienne avant de rentrer en Italie vers 1780. À Venise, il se lie d'amitié avec le génois Iacopo Durazzo qui l'introduit dans les cercles de l'élite où il rencontre Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791). Il devient le secrétaire personnel de Wynne, il l'accompagne en Angleterre en 1785 et 1789, et, grâce à sa position privilégiée au sein de la sociabilité de l'élite, il est confident pour les *Inquisitori di Stato* vénitiens. Il collabore à la seconde édition d'*Alticchiero* (1787) et du roman *Les Morlaques* (1788). À la mort de Wynne en 1791, Benincasa part pour l'Angleterre où il devient tuteur et voyage en Europe. À son retour en Italie vers 1796, il s'établit à Milan où il participe à l'édition du journal le *Monitore Cisalpino*. En 1803, il publie le *Saggio sulla genealogia, natura ed interessi politici e sociali della Repubblica Italiana* dans lequel il souligne les avantages du nouvel ordre politique en Italie. Entre 1804 et 1806, il collabore à nouveau à l'édition d'un journal : le *Giornale Italiano*. En 1806, Benincasa se rend en Dalmatie avec Vincenzo Dandolo (1758-1819), le nouveau *provveditore* de la province de l'Empire napoléonien, où il fonde le *Télégraphe officiel des provinces illiriques*. Il rentre finalement en Italie en 1812 et occupe le poste de secrétaire à l'instruction publique et de vice-directeur des théâtres royaux. Il consacra une partie de son temps à la traduction dont les *Lettere di Yorick ad Elisa* de Sterne (1713-1768).

Source : Torcellan, Gianfranco, « Benincasa, Bartolomeo », Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1966, vol. 8, p. 518-522.

Bertola de'Giorgi, Aurelio (1753-1798) : auteur préromantique modéré, Aurelio Bertola a entre autres écrit poèmes, fables, éloges et essais tout comme il s'est intéressé à la littérature étrangère, particulièrement la littérature allemande. Il publie notamment deux essais sur la littérature allemande (*l'Idea della poesia alamanna* publié en 1779 et *l'Idea della bella letteratura alemanna* publié en 1784) et écrit également un éloge du poète suisse Salomon Gessner (1730-1788) publié en 1789. Il enseigne l'histoire à l'université de Pavie un moment et publie en 1787 *Della filosofia della storia*. Il écrit encore un recueil de fables (*Favole*, 1785), un essai sur la fable (*Saggio sopra la favola*, 1788) et le *Saggio sopra la grazia nelle lettere e nelle arti* qui sera publié de façon posthume en 1822. Les intérêts étendus de Bertola qui se reflètent dans la variété de ses publications qui se démarque de ces contemporains. Il est étroitement lié avec l'élite littéraire de l'époque : Saverio Bettinelli (1718-1808), Ippolito Pindemonte (1753-1828), Ugo Foscolo (1778-1827), Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1835), Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791), Silvia Curtoni Verza (1751-1835), Giuseppe Parini (1729-1799), Cesare Beccaria (1738-1794), Pietro Verri (1728-1797), Elisabetta Caminer Turra (1751-1796), Clementino Vannetti (1754-1795) et Girolamo Pompei (1731-1788) pour n'en nommer que quelques-uns.

Source : Piromalli, Antonio, « Bertola de' Giorgi, Aurelio (1753-1798) », Branca, Vittore (dir.), *Dizionario critico della letteratura italiana*, Turin : UTET, 1973, vol. 1, p. 300-303.

Bettinelli, Saverio (1718-1808) : jésuite, professeur de rhétorique à Brescia puis à Bologne et à Venise, Saverio Bettinelli écrit et publie d'abord des vers (parfois sous un pseudonyme) dont *Le raccolte* (1751) et les *Versi sciolti* (1755). En 1755, il quitte l'Italie et visite l'Europe où il rencontre Rousseau (1712-1778) en 1757 et Voltaire (1694-1778) l'année suivante, il reste tout de même partisan des Lumières modérées. Dans les *Lettere virgiliane* (1757), Bettinelli fait l'éloge de Pétrarque et d'Arioste et critique la décadence de la littérature italienne de son époque. Dans ses œuvres, dont les *Dodici lettere sopra vari argomenti e sopra la letteratura italiana* et *Dell'entusiasmo delle belle arti*, Bettinelli ne traite pas seulement d'esthétique littéraire mais aussi et surtout d'une politique culturelle pour l'Italie face à une littérature française qui fourmille de livres pernicieux et inutiles. Son œuvre la plus considérable est sans doute le *Risorgimento d'Italia negli studi nelle arti e nei costumi dopo il Mile* (1775) qui est une histoire partisane néo-guelfe de l'Italie où il plaide pour un *illuminismo* modéré. Bettinelli est lié avec d'autres littéraires de l'époque, dont avec Ippolito Pindemonte (1753-1828), Aurelio Bertola (1753-1798), Elisabetta Mosconi Contarini (1751/2-1806), Giustina Renier Michiel (1755-1832) et Teresa Bandettini (1763-1837).

Source : Muscetta, C., « Bettinelli, Saverio », Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1967, vol. 9, p. 738-744.

Cesarotti, Melchiorre (1730-1808) : dans les débats linguistiques et littéraires qui marquent le *Settecento* dans les États italiens, Melchiorre Cesarotti plaide pour une langue plus moderne et plus naturelle que celle codifiée par l'*Accademia della Crusca* et pour une littérature qui se libère des modèles antiques dont l'autorité doit être remise en question. Sa traduction d'*Ossian* (1762-1772) lui permet de relativiser l'importance accordée à Homère. Dans son *Saggio sulla filosofia delle lingue* (1785) et son *Saggio sopra la lingua italiana* (1785), Cesarotti démontre la nécessité d'une langue écrite qui correspond aux exigences culturelles et esthétiques du moment. Face à une influence française croissante, il se prononce en faveur d'un renouvellement de la langue et de la littérature italienne. Cesarotti croit que l'Europe d'alors n'est plus qu'une grande famille et se montre ouvert aux influences étrangères. Il entretient des liens avec le milieu littéraire entre autres avec Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791), Elisabetta Caminer Turra (1751-1796), Alberto Fortis (1741-1803) et Vincenzo Monti (1754-1828).

Source : Puppo, Mario, « Cesarotti, Melchiorre (1730-1808) », Branca, Vittore (dir.), *Dizionario critico della letteratura italiana*, Turin : UTET, 1973, vol. 1, p. 576-579.

Fortis, Alberto (1741-1803) : fils de Francesca Maria Bragnis, Alberto Fortis côtoie dans le salon littéraire de sa mère plusieurs universitaires de l'université de Padoue dont Melchiorre Cesarotti (1730-1808), Clemente Sibiliato (1719-1795), Giuseppe Toaldo (1719-1797), Marco Antonio Caldani (1725-1813) et Marco Carburì. Fortis étudie l'histoire naturelle et la théologie : il adopte la mécanique de Newton (1643-1727), la méthode de Bacon (1561-1626) et le pragmatisme des Encyclopédistes. En 1768, Fortis publie une cosmologie sous la forme d'un poème mythologique (*Dei cataclismi sofferti dal nostro pianeta*). Installé à Venise vers la fin des années 1760, il initie une collaboration qui sera durable avec Domenico et Elisabetta Caminer pour la publication du journal l'*Europa letteraria* qui deviendra le *Giornale Enciclopedico* puis le *Nuovo Giornale Enciclopedico* et passera sous la direction d'Elisabetta Caminer. Ses activités journalistiques lui laissent peu de temps pour se consacrer à la recherche sur le terrain, mais au début des années 1770 il a finalement l'occasion de se rendre en Dalmatie. Il publie ses observations sur l'histoire naturelle de la province vénitienne en 1774. Le *Viaggio in Dalmazia* sera rapidement traduit en anglais (1778). Au cours des années suivantes, il intensifie ses activités de naturalistes mais la chaire d'histoire naturelle de l'université de Padoue lui échappe malgré l'appui d'Andrea Memmo et d'Andrea Tron. Après avoir parcouru l'Italie, il publie à Paris en 1802 ses *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de l'Italie*.

Source : Ciancio, L., « Fortis, Alberto », Ghisalberti, Alberto (dir.), *Dizionario biografico degli Italiani*, Rome : Istituto della Enciclopedia Italiana, 1997, vol. 49, p. 205-210.

Pindemonte, Ippolito (1753-1828) : auteur d'influences à la fois néoclassique et préromantique, Ippolito Pindemonte divise son temps entre traductions et compositions originales. Sa *Dissertazione su i giardini inglesi e sul merito in ciò dell'Italia* (1792) écrit à la suite d'un long voyage en France et en Angleterre illustre bien sa sensibilité littéraire; ce qu'il admire dans les jardins anglais c'est la nature qui est dirigée, la partie sauvage qui est réduite dans de justes proportions. Peu enclin à la tragédie, il préfère la poésie simple et mesurée. Il compose et publie un recueil de poésie, les *Poesie Campestri*, en 1788. En 1826, il publie les *Elogi di letterati italiani* qui inclut un éloge de son compatriote Girolamo Pompei. Il consacre quinze des dernières années de sa vie à la traduction de l'*Odyssée* d'Homère. Pindemonte est étroitement lié avec les milieux littéraires italiens de l'époque et il entretient une volumineuse correspondance entre autres avec Saverio Bettinelli (1718-1808), Clementino Vannetti (1754-1795) et Isabella Teotochi Albrizzi (1760-1835). Il est également lié à Elisabetta Mosconi Contarini (1751/2-1806), Aurelio Bertola (1753-1798) et Giustiniana Wynne di Rosenberg-Orsini (1737-1791).

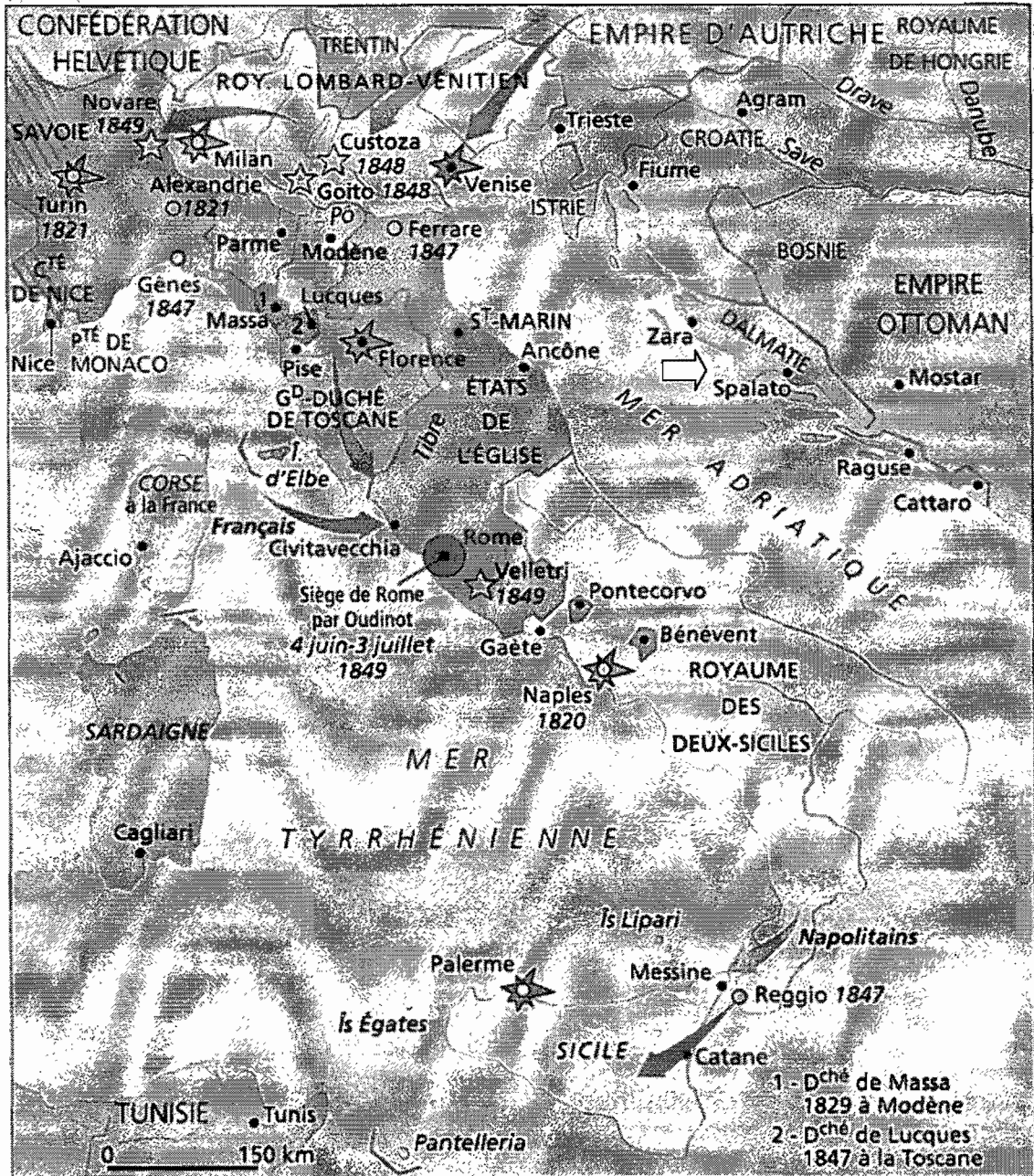
Source : Izzi, Giuseppe, « Pindemonte, Ippolito (1753-1828) », Branca, Vittore (dir.), *Dizionario critico della letteratura italiana*, Turin : UTET, 1973, vol. 3, p. 53-54.

Pompei, Girolamo (1731-1788) : érudit grec, Girolamo Pompei a traduit nombre d'œuvres grecques et latines dont les *Vies* de Plutarque, les *Idilly* de Théocrite ainsi que les *Eroidi* et *Leandro* d'Ovide. Il refuse une chaire de littérature à l'université de Pavie puis de Parme pour rester à Vérone auprès de sa famille et de ses amis. Il écrit quelques tragédies dont l'*Impermestre* et *Calliroe*, poèmes dont les *Canzoni pastorali*, les *Canzonette a Elisabetta Mosconi* et l'*Epistole in terza rima a Paolina Grismondi* et essais. Pompei adopte un style sobre, simple et naturel dans ses écrits. Il fréquente le salon de Silvia Curtoni Verza (1751-1835) les vendredis et est lié avec Ippolito Pindemonte (1753-1828), Elisabetta Mosconi Contarini (1751/2-1806) tous deux Véronnais comme Pompei.

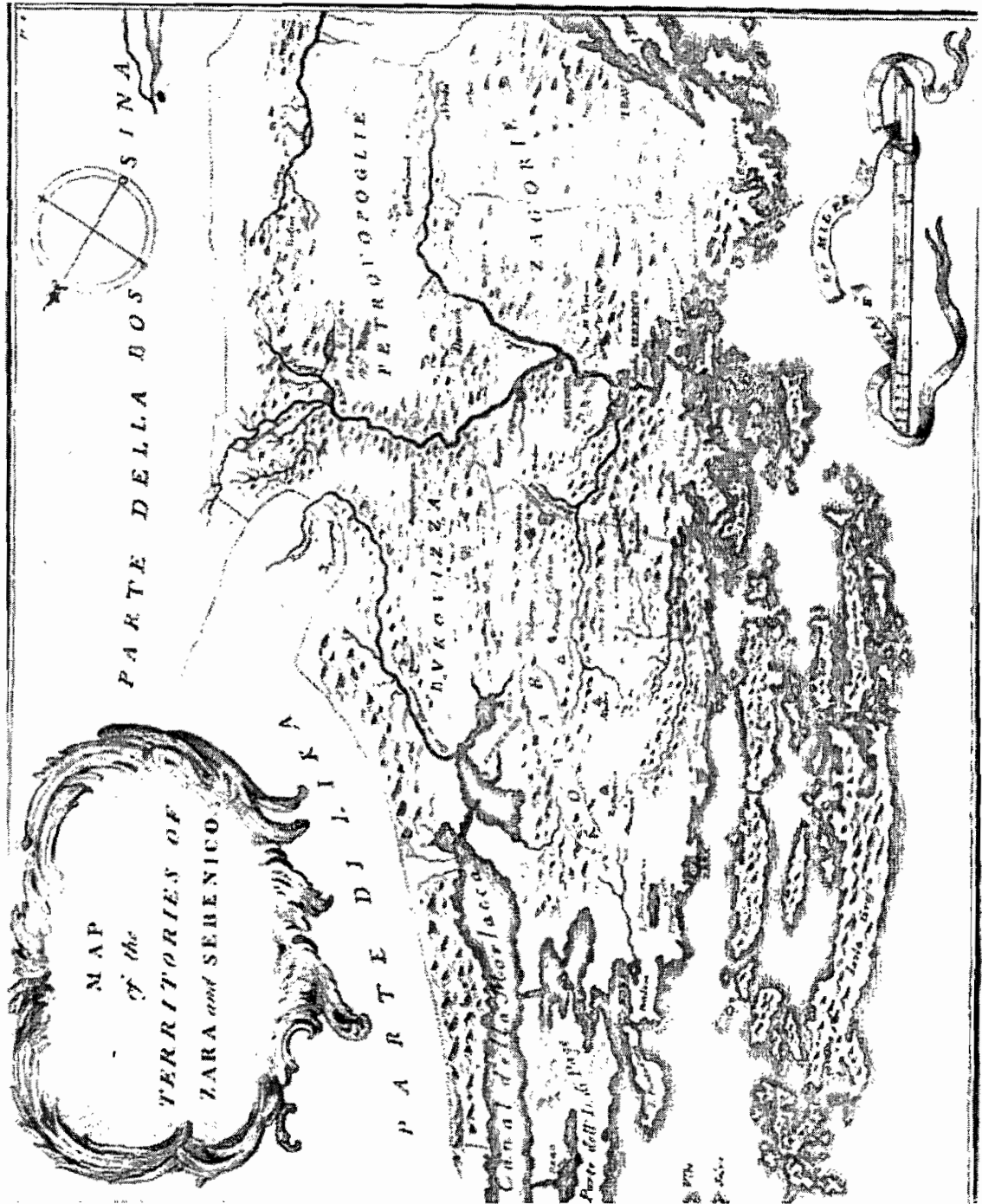
Source : Pindemonte, Ippolito, « Elogio di Girolamo Pompei », *Elogi di letterari*, Vérone : Tipografia Libanti, 1826, vol. 2, p. 209-225.

ANNEXE 5 : LA DALMATIE

A. L'ITALIE DE 1815 À 1848

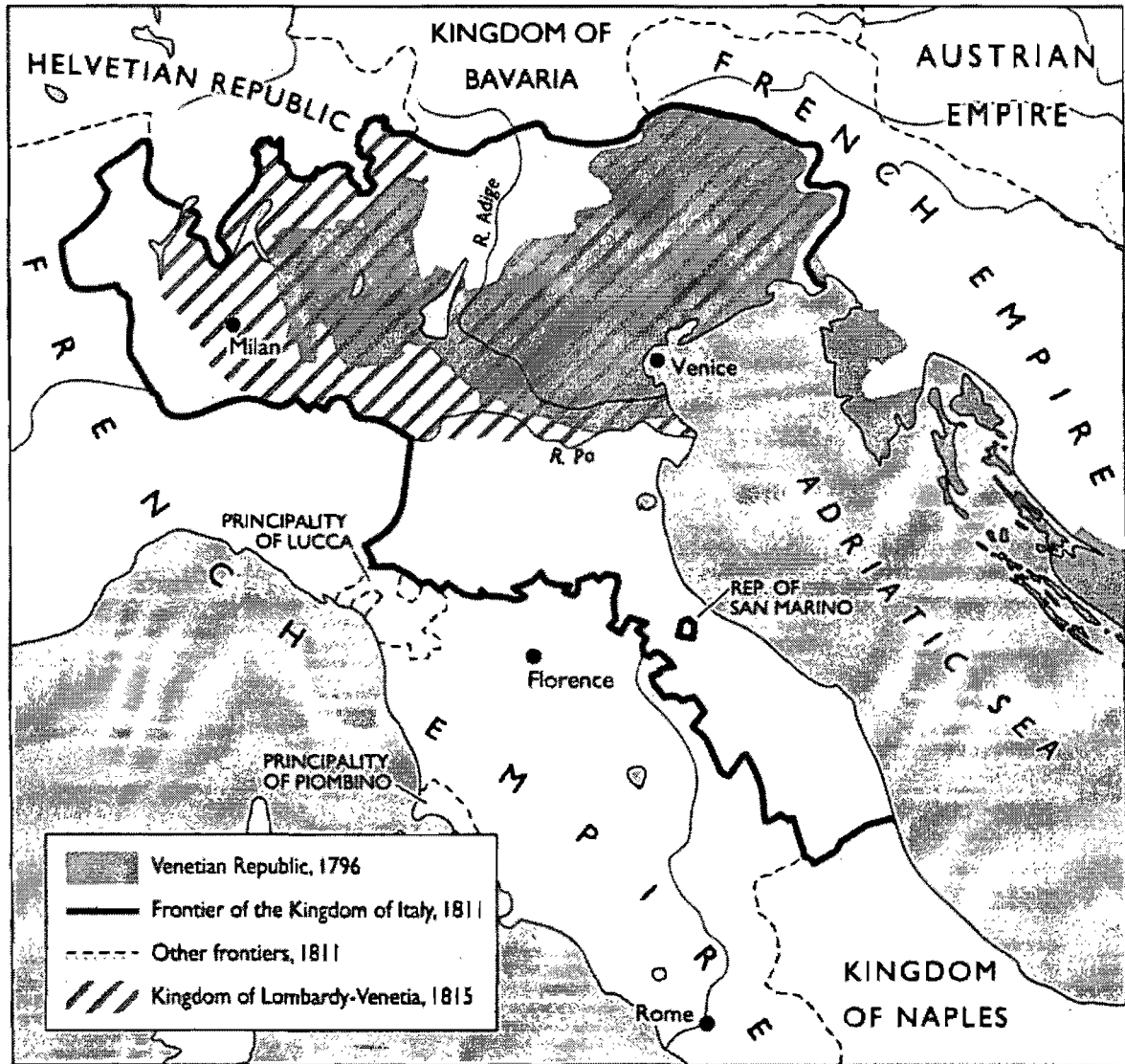


Tiré de : DUBY, Georges, *Atlas historique mondial*, Paris : Larousse, 2000, p. 134.



Tiré de : Fortis, Alberto, *Travels into Dalmatia*, New York : Arno Press & The New York Times, 1971.

ANNEXE 6 : LE TERRITOIRE DE VENISE 1796-1815



Tiré de : di Robilant, Andrea, Lucia. *A Venetian Life in the Age of Napoleon*, New York : Alfred A. Knopf, 2008.